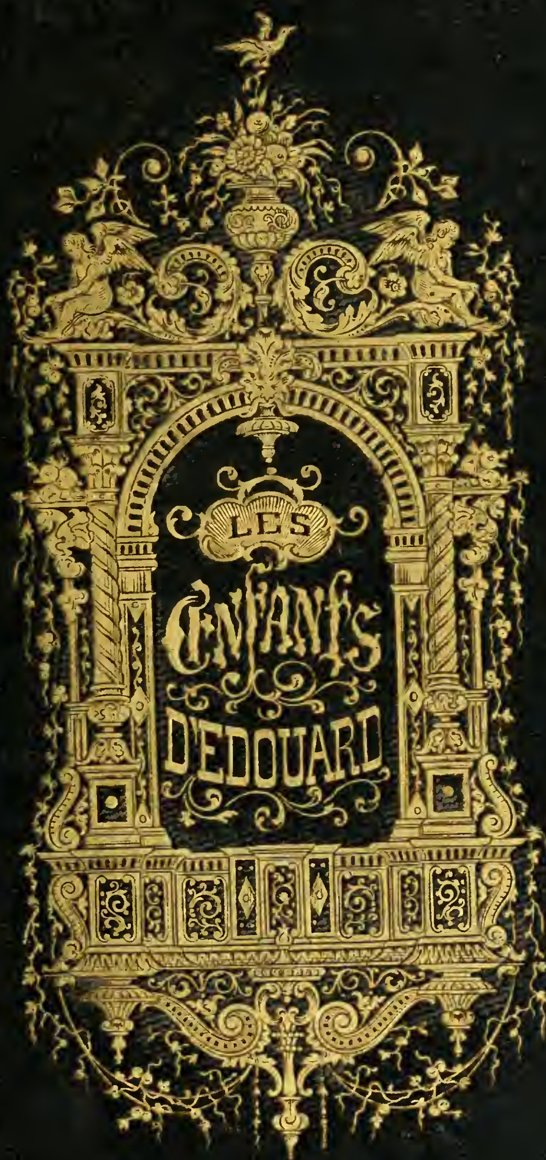

LES
ENFANTS
D'EDOUARD

ŒUVRES DE NIERITZ

LES

ENFANTS D'ÉDOUARD

Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue de la Monnaie, 11.



Belin Le Prieur et Morizot éditeurs . Imp A Godard

Elisabeth posa ses mains sur les têtes de ses enfans et dit que le Seigneur vous bénisse et vous protège.

GUSTAVE NIERITZ

LES ENFANTS D'ÉDOUARD

OU

LE CINQUIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

TRADUCTION

de Melle Aline DÉSIR, Institutrice

REVUE ET AUGMENTÉE D'UN

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA GUERRE DES DEUX ROSES

PAR J.-B.-J. CHAMPAGNAC



PARIS

BELIN-LEPRIEUR ET MORIZOT, ÉDITEURS

5, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE

LA GUERRE DITE DES DEUX ROSES.

(1455 — 1485).

Pour donner à de jeunes lecteurs une intelligence plus complète des caractères et des faits historiques qui forment la base de cet ouvrage, il nous a semblé indispensable d'offrir ici un précis de la guerre des deux Roses, de cette lutte impie qui a laissé une longue traînée de sang dans les annales de l'Angleterre, et qui a fourni plus d'une catastrophe aux drames de Shakspeare.

Sous le règne de Henri VI, monarque sans autorité, faible jusqu'à l'imbécillité, et qui ne

donnait qu'un triste relief à la maison de Lancastre, la maison d'York, représentée par Richard, qui descendait d'Édouard III, tant du côté paternel que du côté maternel, entreprit de faire revivre ses droits légitimes à la couronne d'Angleterre.

Richard portait dans ses armes une *rose blanche*, tandis que Henri VI portait dans les siennes une *rose rouge*.

De là, cette guerre des deux Roses, suite de crimes et d'horreurs qui surpasse tous les forfaits de la malheureuse famille d'Atrée, et laisse loin derrière elle les barbares atrocités de l'histoire du Bas-Empire. Cette guerre ne dura pas moins de trente ans; elle détruisit presque toute la noblesse anglaise, et fit périr un million d'hommes.

Mais ce qu'il y eut de plus hideux dans cette longue tuerie, c'est que, durant plusieurs générations, deux familles nombreuses s'entr'égorgèrent, soit en bataille rangée, soit par l'assassinat, pour soutenir leur légitimité, sans

qu'aucune des deux pût arriver à la destruction décisive de l'autre, dont quelque membre se relevait toujours pour recommencer la lutte, détrôner son rival et régner jusqu'à ce qu'il fût détrôné à son tour. Il périt dans ces querelles criminelles quatre-vingts princes du sang, presque tous jeunes, car la vie des mâles était de bien courte durée dans ces familles. Les femmes, qui avaient de plus longs jours parce que l'ambition n'en décidait point autrement, avaient le temps de voir leurs fils massacrés par leurs neveux, et ces derniers par d'autres neveux ou des oncles, assassinés bientôt eux-mêmes par quelques parents aussi proches. On n'a donc pas exagéré quand on a dit que ce fut la plus horrible des guerres civiles, celle des parents contre les parents et des hommes faits contre les enfants au berceau.

Richard d'York était dissimulé comme le sont presque toujours les ambitieux. Ses actes viendront bientôt confirmer ce jugement. Tournant déjà ses regards vers le trône, il cache son

dessein jusqu'à ce que l'incapacité de Henri VI ou l'imprudence de ses ministres lui offrent une occasion de saisir cette brillante proie. Il avait été, pendant cinq ans, régent de France, mais il avait dû changer ce commandement qui flattait son orgueil contre le gouvernement de l'Irlande. Blessé au cœur de ce changement, qu'il avait subi comme un affront, et regardant dès lors le duc de Somerset, qui l'avait supplanté, comme un rival qu'il fallait vaincre, il chercha, par ses manières affables et par sa magnificence, à conquérir l'affection des Irlandais.

Avant d'éclater, il prépare sourdement les esprits à la révolution qu'il médite. Au lieu d'attaquer de front le faible Henri VI, il commence par s'en prendre aux ministres, qu'il accuse de gouverner mal les affaires de l'État. Son crédit s'accroît insensiblement à tel point, qu'il fait exiler comme accusé de haute trahison le duc de Suffolk, premier ministre, qui bientôt reçoit la mort de la main même des partisans de l'ambitieux Richard (2 mai 1450).

Ce tragique événement devient le signal de la guerre. Le parti de la Rose blanche lève le masque et se déclare. Mais le duc de Somerset, le plus proche parent du roi Henri VI, et depuis longtemps le rival de Richard d'York, déconcerte un moment son entreprise par l'activité avec laquelle il met l'armée royale sur un pied respectable. Richard alors se retire dans ses terres. Mais deux ans plus tard, apprenant que Henri VI a perdu dans une maladie ce qui lui restait d'un esprit très faible, il se met à renouer le fil de ses intrigues, reforme son parti, gagne le peuple, et se fait nommer *lieutenant* et *protecteur* du royaume, avec la faculté de convoquer ou de congédier à son gré le parlement.

Henri VI était dépouillé de son pouvoir. Mais la reine, Marguerite d'Anjou, l'une de ces femmes fortes qu'on rencontre de temps en temps dans l'histoire, s'indigne de cette usurpation, enlève l'administration du royaume à l'ambitieux Richard, et le contraint de se jeter dans le parti de la guerre.

La Rose rouge, outre Henri VI, Marguerite et Somerset, comptait sous sa bannière les trois fils de cet illustre ministre, tous dignes de leur nom, et deux frères utérins du roi, l'un Édouard, comte de Richmond, l'autre Gaspard, comte de Pembroke; Onfroy Stafford, duc de Buckingham, arrière-petit-fils d'Édouard III; les comtes de Northumberland, de Dorset, de Wiltshire; les barons de Clifford, de Ross, de Thorod, et d'autres grands seigneurs du royaume.

A la tête du parti de la Rose blanche marchait Richard, duc d'York, et Édouard, comte de March, son fils, si semblable à son père, que l'âge seul pouvait les faire distinguer l'un de l'autre. Venaient ensuite le comte de Westmoreland, beau-père de Richard, Jean de Mowbray, duc de Norfolk, Richard de Nevil, comte de Salisbury, et le comte de Warwick, son fils, que ses libéralités faisaient chérir du peuple et des soldats, Thomas de Courtenai, comte de Devonshire, le baron de Cobham, et beaucoup d'autres gentilshommes anglais.

Les deux partis eurent une première rencontre près de Saint-Albans (22 mai 1455). Le duc de Somerset fut tué. Le roi Henri VI, blessé au cou, resta prisonnier de Richard, qui, continuant son rôle hypocrite, lui fit faire dans Londres une entrée triomphale, et lui prodigua plus que jamais les démonstrations de l'obéissance et de l'affection.

Cependant Richard avait repris le titre de *protecteur*, mais il ne le garda pas longtemps, grâce à la fermeté de Marguerite d'Anjou, toujours digne d'elle-même et de la couronne. Elle reprit le pouvoir, et le parlement cassa le protectorat de Richard (25 février 1456). Richard parut descendre sans regret de ce poste élevé, et ses amis imitèrent sa retraite. Deux ans après une scène solennelle d'apparente réconciliation réunissait dans l'église Saint-Paul les partis des deux Roses; mais la haine et l'ambition fermentaient toujours au fond des cœurs.

Ces passions font de nouveau explosion. Warwick entre dans la capitale le 2 juillet 1460.

Le roi, trahi par un de ses lords, est investi dans son camp près de Northampton. Beaucoup de ses défenseurs succombent en combattant, notamment le duc de Buckingham. Henri est reconduit prisonnier à Londres. La reine parvient à grand'peine à trouver un refuge dans les montagnes d'Écosse.

Ce coup de main laissait le champ libre à Richard. Il revient prendre possession du pouvoir, se rend dans la salle des séances du parlement, porte insolemment la main sur le trône, et manifeste enfin par quelques propos audacieux la pensée de toute sa vie. Puis s'asseyant sur le trône royal, sans demander l'aveu de personne, il prononce ces paroles qui ne permettaient plus le moindre doute :

« Vous savez, dit-il, qu'on a usurpé sur mes ancêtres le trône où je viens de m'asseoir, et vous n'ignorez pas par quels crimes ceux qui l'occupent depuis soixante ans, s'en sont mis en possession. Henri IV trempa ses mains dans le sang de Richard II ; Henri V fit mourir mon père.....

Tant que la maison de Lancastre n'a fait tort qu'à moi et aux miens, je m'en suis cru dédommagé par l'honneur qu'elle a fait à la nation..... J'ai peu regretté d'être roi, lorsque vous en aviez un, qui, au droit près, méritait de l'être. Mais aujourd'hui qu'un faible héritier de cet heureux usurpateur me retient une couronne et perd des conquêtes qui vous ont coûté tant de sang, je serais indigne de celui de tant de rois qui coule dans mes veines, si, pour renouveler leurs conquêtes, je ne prenais enfin la couronne. Aidez-moi à en soutenir le poids, j'en partagerai avec vous les douceurs. »

En entendant ces paroles, le parlement gardait un morne silence. Richard s'en aperçut :

— *Pensez-y*, dit-il brusquement, *j'ai pris mon parti.*

Enfin, le parlement, avec l'assentiment du roi, reconnut comme légitimes les droits de la branche d'York. Il fut décidé que Henri VI, fantôme de roi, qui avait porté le sceptre pendant trente-huit ans, le conserverait jusqu'à sa mort,

et qu'en attendant, Richard, reconnu pour son successeur, gouvernerait le royaume.

L'intrépide Marguerite, sommée de ratifier cette convention, fit cette fière et royale réponse à l'envoyé de Henri VI : « Allez, j'ai toujours obéi au roi; mais dans l'affaire dont il s'agit, il me saurait un jour mauvais gré si je lui avais obéi. »

Aussitôt elle se mit à la tête de vingt mille hommes pour soutenir son refus et livrer bataille à Richard, qui mourut percé de coups dans les champs de Wakefield (1461).

Victorieuse, la reine marche vers Londres pour délivrer le roi son époux. Elle rencontre Warwick près de Saint-Albans; elle goûte le plaisir de voir fuir devant elle ce héros du parti d'York, ce chef si redoutable, et de rendre à son mari, sur le champ de bataille, sa liberté et son autorité. Le seul fruit des victoires de la reine fut de pouvoir se retirer en sûreté. Elle alla dans le nord de l'Angleterre fortifier son parti, que le nom et la présence du roi rendaient encore plus considérable.

Cependant Warwick, maître dans Londres, fait assembler le peuple, et lui propose d'élire pour roi Édouard, comte de March, et fils aîné de Richard. Le peuple, toujours docile en certaines occasions, proclame roi le jeune prince sous le nom d'Édouard IV et prononce la déchéance de Henri VI. A cette nouvelle, Marguerite rassemble dans le nord de l'Angleterre une armée de soixante mille hommes, et s'apprête à tenter de nouveau le sort des batailles. Warwich conduit son jeune roi à la rencontre de l'armée de la reine, à Towton, aux confins de la province d'York. C'est là que pendant deux jours (22 et 23 mars 1461), sous une neige épaisse, les deux partis se disputent la victoire avec une fureur peu commune, même pendant les guerres civiles. Enfin les soldats de la Rose rouge sont enfoncés de toutes parts et précipités dans les eaux du Cork. Trente-huit mille hommes trouvèrent la mort dans cette sanglante bataille, dans laquelle le jeune roi, digne enfant de la guerre civile, avait défendu de faire quartier.

L'un des premiers actes du roi Édouard IV fut de faire enlever des murs d'York la tête de son père pour y placer celles des généraux ennemis. Dans le cours de ces guerres barbares, chaque parti exterminait tour à tour, par la main des bourreaux, les principaux prisonniers. L'Angleterre était un vaste théâtre de carnage, où les échafauds étaient dressés de tous côtés sur les champs de bataille.

Le parlement, assemblé sept mois après cette boucherie, confirma l'élection d'Édouard IV, déclarant illégitimes les huit règnes précédents, et révoquant les concessions faites pendant toute cette période. Des bills de proscription furent lancés contre le roi Henri VI, contre la reine Marguerite, le jeune Édouard et tous les partisans de la Rose rouge. Il y eut un luxe effrayant de supplices et de confiscations. C'est ainsi que procèdent toujours les guerres civiles.

L'infatigable Marguerite ne se rebute point. Mal secourue en Écosse, elle passe en France, où Louis XI commençait alors son règne. Avec

une modique somme de deux mille écus que lui prête ce prince, elle lève deux mille hommes d'armes qu'elle conduit en Écosse. Après une tempête essuyée, elle gagne le rivage de l'Angleterre; elle y assemble des forces, et fait un nouvel appel au destin des batailles, ne craignant plus d'exposer alors sa personne, et son mari, et son fils. Vaincue d'abord à Hedgley-Moor, puis à Exham, toutes les ressources lui manquent après cette double défaite. La fuite seule lui est permise. Elle fuit donc avec son fils et se retire en Écosse, où l'attendaient des aventures qui ont tout le merveilleux du roman. Le roi Henri VI, guidé par sa mauvaise étoile, rentre sous un travestissement en Angleterre, est reconnu, arrêté, conduit à Londres les jambes liées sous le ventre de son cheval, et renfermé pour la troisième fois dans la Tour de Londres (juillet 1465).

Le jeune Édouard IV, mis sur le trône par les mains de Warwick, délivré par lui de tous ses ennemis, maître de la personne de Henri, commençait à jouir d'un règne paisible. Mais celui

qui l'avait fait roi devait aussi le détrôner. Tandis que Warwick, qui lui servait de père, était passé sur le continent pour négocier le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, le roi, conduit fortuitement par la chasse à Grafton, voit la jeune Élisabeth Woodville, veuve de sir John Gray, s'éprend de ses charmes, et l'épouse en secret.

Mais quand quelques mois après, Edouard vient déclarer ce mariage dans un conseil général des pairs, Warwick, indigné de cet acte, qui rend inutile son ambassade sur le continent, devient le chef d'un parti puissant qui ne tend à rien moins qu'à remettre Henri VI sur le trône. Croyant qu'il y avait plus de gloire à faire des rois qu'à régner, cet homme aussi artificieux qu'intrépide, séduit le duc de Clarence, frère du roi, prince inquiet, remuant, non moins irrité que toute la cour du crédit de la reine et de la puissance dévolue à toute la famille Woodville.

Bientôt, par l'effet du hasard ou par suite des intrigues de Warwick, ce comte eut en son pou-

voir la personne du roi, dont il était devenu l'ennemi irréconciliable. Il tenait ainsi deux rois sous les verroux. Tandis que les deux rois rivaux, Édouard IV et Henri VI étaient prisonniers de l'homme qu'on appelait le *faiseur de rois*, sir Humphrey Nevil, qui, depuis la défaite d'Exham, vivait dans une caverne sur la rivière de Derwent, déploya la bannière de la Rose rouge dans les marches de l'Écosse. Warwick, par un étonnant revirement de politique, marcha contre le parti des Lancastriens, le battit, fit trancher la tête à Humphrey Nevil, et rendit la liberté à Édouard IV, à la suite d'un traité particulier. Le duc de Clarence et son beau-père présentèrent dans un conseil de pairs une justification qui parut satisfaire le roi. Une amnistie générale fut proclamée. Édouard fiança sa fille, âgée de quatre ans, au jeune comte de Northumberland, qui fut créé duc de Bedford.

A la suite de quelques nouveaux motifs de défiance, Clarence et Warwick, d'accord avec les mécontents du Lincolnshire, prirent de nou-

veau les armes au commencement de 1470 ; mais cette fois ils n'eurent d'autres ressources que de s'embarquer précipitamment pour la France, où ils trouvèrent Marguerite d'Anjou, dont ils avaient détrôné le mari. Le malheur et le désir de la vengeance rapprochèrent ces ennemis. Édouard, prince de Galles, fils de Marguerite et de Henri VI, épousa Anne Nevil, seconde fille de Warwick ; on convint que Henri VI serait replacé sur le trône, et que, dans le cas où la descendance viendrait à s'éteindre, la couronne appartiendrait au duc de Clarence, fils légitime du duc d'York.

Warwick descend à Darmouth avec le duc de Clarence et quelques troupes (13 septembre 1470). Son armée grossit à mesure qu'il avance. Bientôt il a sous ses ordres plus de soixante mille hommes. Il défait Édouard IV à Nottingham et le contraint à aller demander un asile dans la cour de son beau-frère, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, tandis que la reine, son épouse, se réfugie, avec sa mère et ses trois filles, dans

le sanctuaire de Westminster, où elle donne le jour à un fils. Henri VI, tiré de prison, remonte sur le trône, et quelques jours après, le parlement déclare Édouard IV usurpateur, transporte la couronne à la descendance mâle de Henri VI, et à défaut de cette descendance au duc de Clarence. Pendant la minorité d'Édouard, fils de Marguerite, le duc de Clarence et Warwick devaient être *protecteurs* du royaume.

Clarence ne s'était brouillé avec son frère que pour lui succéder; aussi tout en contribuant à remettre Henri VI sur le trône, se rapprochait-il secrètement d'Edouard. Celui-ci débarqua le 14 mai 1472, avec quinze cents hommes levés dans les Pays-Bas, déclarant qu'il venait seulement réclamer l'héritage du duc d'York, son père, que le duc de Clarence s'était fait adjuger. Il arbora la plume d'autruche que portaient les partisans du prince de Galles, fils de Henri VI, et fit crier par les siens *longue vie au roi Henri!* Mais dès qu'il se sentit en force, il ne garda plus de ménagements et prit le titre de roi.

Warwick marche aussitôt pour le combattre; mais Édouard évite sa rencontre, se présente devant Londres, est introduit dans cette cité par une poterne, et se voit maître de la personne de Henri VI, son rival. Mais Warwick, secondé par lord Montague, est venu se poster à Barnet non loin de Londres. Il sait que Marguerite, harcelée par sa mauvaise fortune, arrive enfin avec des troupes pour délivrer son époux. Désirant avoir tout l'honneur de la victoire, il livra bataille aux troupes d'Édouard (12 avril 1472). On se battit avec acharnement de part et d'autre; l'armée de Warwick paraissait devoir l'emporter; mais la trahison de Clarence qui passa au parti de son frère avec un corps de douze mille hommes, et l'horreur qui fit confondre le soleil que portait ce jour-là dans ses armes le parti d'Édouard avec l'étoile rayónnante du parti opposé, entraîna la perte de la bataille. Warwick y périt avec son frère.

Le jour même de cette bataille, Marguerite et son fils débarquaient à Plymouth avec un corps

d'auxiliaires français. Quand elle apprit la nouvelle de la défaite de son parti, elle se mit en marche pour rejoindre les comtes de Pembroke et d'Oxford, qui levaient des troupes chez les Gallois. Les bords de la Saverne et le parc de Tewkesbury furent le champ de sa dernière bataille. Elle commandait elle-même ses soldats, menant de rang en rang le prince de Galles son fils. Le combat fut opiniâtre; mais enfin la victoire demeura à Édouard IV (4 mai 1472).

La reine et le jeune prince son fils furent faits prisonniers. Marguerite fut conduite à la Tour de Londres où était le roi son mari; elle était réservée pour orner le triomphe du vainqueur. Quant à son jeune fils, amené dans la tente d'Édouard IV, celui-ci lui adressant insolemment la parole :

— « Qui vous a rendu assez hardi, lui dit-il, pour entrer dans mes États? »

— « Je suis venu dans les États de mon père, répondit le prince de Galles, avec une fierté ingénue, je suis venu pour le venger,

et pour sauver de vos mains mon héritage. »

Irrité de cette réponse intrépide, le cruel Édouard le frappa de son gant à la joue. Les historiens disent que les propres frères d'Édouard, Clarence et Glocester, accompagnés de quelques seigneurs, tombèrent comme des bêtes féroces sur le prince de Galles et le tuèrent lâchement à coups d'épée.

Édouard IV fit ensuite son entrée dans la capitale. Bientôt on annonça la mort de Henri VI; on répandit le bruit que le chagrin l'avait tué, mais c'était bien plutôt le poignard de Glocester. Marguerite resta prisonnière pendant trois ans, jusqu'au moment où Louis XI, roi de France, paya 50,000 écus pour sa rançon. Des victimes furent immolées au nouveau roi. Le duc de Somerset, un lord, six chevaliers, sept écuyers, furent enlevés des églises qui leur servaient d'asiles, et périrent sur l'échafaud. Le cadavre du duc d'Exeter, arrière-petit-fils de Jean de Gand, fut trouvé flottant sur la mer entre Douvres et Calais. Le comte de Pembroke, frère

utérin de Henri VI, s'échappa du pays de Galles, avec son neveu, le comte de Richmond : tous deux trouvèrent un asile inviolable dans les États du duc de Bretagne. C'est de là que partira la foudre qui doit écraser la maison d'York.

Ce fut ainsi qu'après plusieurs batailles sanglantes et les plus étonnantes vicissitudes, le chef de la Rose blanche se plaça sur le trône d'Angleterre, sans compétiteur apparent. Le fils aîné d'Édouard IV, né dans le sanctuaire de Westminster, pendant son exil, fut créé prince de Galles et reconnu comme héritier présomptif de la couronne. Désormais le roi n'eut à se tenir en garde que contre l'insatiable avidité de ses deux frères, Clarence et Glocester, qui, en lutte ouverte pour l'héritage du grand Warwick, leur beau-père, ne parurent s'apaiser que lorsque, par acte du parlement (1474), on les eut accablés de faveurs, de dignités, de concessions et d'émoluments.

Cependant une rancune furieuse couvait au

cœur de Glocester. Monstre d'ambition, il aspirait au trône, et il ne pouvait y monter qu'en passant sur les ruines de la maison d'York, ajoutées à celles de la maison de Lancastre. Sur ses perfides insinuations, Édouard fit arrêter Clarence et l'envoya à la Tour.

George, duc de Clarence, frère du roi, parut donc à la barre du parlement, comme accusé de haute trahison. Le roi, excité par l'infâme Glocester, dirigea lui-même la procédure avec un acharnement qui ne peut s'excuser. Les torts qu'il reprochait au duc n'étaient que des paroles inconsidérées; les pairs et la chambre des communes, rivalisant d'inique bassesse, déclarèrent George de Clarence coupable du crime qu'on lui imputait; et le 7 février 1478, le duc de Buckingham, grand sénéchal, prononça contre lui la peine de mort. On ne laissa au prince que le choix du supplice.

On assure que, d'après son propre désir, Clarence périt noyé dans un tonneau de malvoisie : trépas plus digne d'un ivrogne que d'un prince.

Une guerre, qui survint entre l'Angleterre et l'Écosse, détourna quelque temps Richard de Glocester de ses projets d'usurpation ; mais il n'en marchait pas moins à son but. Édouard IV mourut le 9 avril 1483, et l'on dit qu'il mourut du poison préparé par Glocester. Quoi qu'il en soit, cette mort mettait plus à l'aise l'ambition de cet homme qui allait désormais paraître sur le premier plan et s'emparer, par le crime, du premier rôle.

Édouard IV, prince vicieux, cruel, implacable, laissait plusieurs enfants en bas âge, entre autres deux fils, Édouard V, âgé de douze ans, et Richard, duc d'York, un peu plus jeune.

Glocester, pendant les dernières années du règne de son frère, avait pris la direction des affaires. Par sa mort, il se trouvait le maître absolu. C'était une âme perverse dans un corps mal fait, un monstre sous une forme à peine humaine. Petit, laid, difforme, d'un regard farouche et d'un tour de visage auquel il était difficile de s'accoutumer, il excellait dans la four-

berie et la dissimulation, ne faisant jamais plus de caresses que quand il voulait plus de mal, et comptant pour rien la vie de quiconque nuisait à ses desseins. Du reste, il était plein de bravoure et né pour la guerre, et plus encore pour les intrigues de cour qu'il savait mieux qu'homme du monde nouer, entretenir et mettre à profit.

A la mort de son père, le jeune Édouard V se trouvait au château de Ludlow dans le Shropshire, avec ses oncles le comte Rivers et lord Gray. Le conseil le fit venir à Londres sous une escorte de deux mille cavaliers. On était à Stony-Stratford quand on apprit que le duc de Glocester, venant de l'armée d'Écosse dont il avait le commandement, se trouvait à Southampton. Les lords Rivers et Gray se portèrent sur-le-champ au-devant de lui pour le saluer au nom du roi. Glocester leur fit un accueil amical, et le lendemain il partit avec ces deux seigneurs pour la station où les attendait le jeune monarque. Mais, à leur arrivée dans le bourg de Stony-Strat-

ford, Rivers et Gray, arrêtés par son ordre, furent envoyés dans le château de Pontefract, avec deux autres personnes de la suite d'Édouard. Quant à ce jeune prince, il lui témoigna un respect hypocrite, et voulut l'avoir sous sa garde.

A cette nouvelle, la reine douairière, Élisabeth Woodville, veuve d'Édouard IV, se retira à Westminster avec son second fils Richard et ses cinq filles. Glocester proposa au conseil de méconnaître en cette occasion les priviléges ecclésiastiques. Mais sa volonté vint échouer contre la résistance des archevêques d'York et de Cantorbéry, jaloux de sauve garder ces antiques prérogatives, qui faisaient de l'Église un refuge sacré. Glocester voulait surtout mettre la main sur le second fils d'Édouard. Les prélats conseillaient à la reine de confier à Glocester ce jeune prince : Élisabeth résista longtemps.

« Vous le voulez, dit-elle enfin aux deux prélats, je vous le donne, ayez-en bien soin. Puisque vous êtes son pasteur, ajouta-t-elle en s'adressant au primat, défendez cette innocente brebis de la

fureur des loups sanguinaires qui la cherchent pour la dévorer. Vous vous chargez de plus que vous ne pensez. Je vous en demanderai compte un jour devant Dieu et devant les hommes. »

A ces mots, Élisabeth bénit son fils, le baisa tendrement, et lui dit un tendre adieu : cet adieu devait être éternel. Le jeune Richard fut conduit à la Tour, auprès de son frère, comme dans le lieu le plus sûr. En effet, le bourreau devait vouloir s'assurer de la possession de ses deux victimes.

Cependant Glocester, sans consulter le parlement, se fait déférer le titre de *protecteur*. Les lords Rivers et Gray le gênaient dans ses criminels desseins, il les fait assassiner par Ratcliff, l'un de ses plus dévoués partisans. Ce double crime ouvre la porte à d'autres assassinats. Sir Thomas Vaughan, domestique de confiance du jeune prince, est immolé; lord Hastings, connu par son inébranlable attachement aux enfants d'Édouard, a la tête tranchée à la porte de la salle du conseil, comme convaincu d'avoir con-

spiré contre la vie du duc de Glocester. Le même jour, on arrête comme ses complices les prélats d'York et d'Ely, ainsi que plusieurs de leurs amis.

Puis Richard attaque la validité du mariage d'Édouard IV avec Élisabeth; il ne recule même pas devant la honte de déshonorer sa propre mère, princesse vertueuse, encore vivante, en faisant répandre le bruit, par ses émissaires, qu'Édouard IV et Clarence étaient les fruits de l'adultère, et que seul, entre tous ses frères, le duc de Glocester était la vivante image des York.

Enfin, avec l'aide du duc de Buckingham, son complice et son affidé, Glocester se fait acclamer roi. Quelques hommes de la populace poussent un cri confus de *vive le roi Richard!* Aussitôt Buckingham court dire au protecteur que la nation vient de le proclamer. Glocester joue l'étonnement et la modestie; il paraît se faire violence pour se montrer à la multitude, proteste devant elle de son tendre attachement pour ses neveux, de sa fidélité pour le souverain, et finit par

exhorter tous les auditeurs à imiter son exemple. Alors commence le rôle personnel de Buckingham, qui remet au protecteur une adresse supposée des lords et des communes, par laquelle la couronne était déclarée revenir à Richard, duc de Glocester, à cause de l'illégitimité des enfants d'Édouard IV, et de l'exclusion prononcée contre Édouard, fils du duc de Clarence, par la condamnation de son père. Buckingham ajoute que, si Richard abandonne un trône qu'il doit à sa naissance autant qu'à l'élection des trois États du royaume, la nation saura bien se trouver un autre prince qui lui épargnera la honte d'être sous le joug d'un prince d'une naissance illégitime.

Le protecteur semble s'effrayer de cette menace, et son hypocrite hésitation disparaît tout à coup. Il déclare qu'il immole ses scrupules au *vœu national*, et que, forcé par son devoir d'obéir à la voix du peuple, il accepte les deux nobles couronnes d'Angleterre et de France, dans l'espoir de bien gouverner le premier de

ces deux royaumes, et de conquérir l'autre.

Cette comédie, préparée longtemps à l'avance, réussit au gré du principal acteur. Le lendemain, Glocester se rendit en grande pompe à Westminster, et de là à Saint-Paul. Il data de ce jour, 26 juin 1483, le commencement de son règne ou plutôt de son usurpation. Les intrigues, la séduction et la crainte contenaient la noblesse du royaume, non moins méprisable d'ailleurs, à cette époque, que la masse du peuple.

Le 6 juillet de la même année, Glocester, sous le nom de Richard III, et sa femme Anne Nevil furent couronnés à Westminster, avec un double cortége, conduit l'un par le duc de Buckingham, l'autre par la comtesse de Richmond, tous deux issus de Jean de Gand et les chefs de la maison de Lancastre. Les préparatifs que l'on avait faits pour le couronnement du neveu servirent à celui de l'oncle. Richard III partit ensuite pour York, afin de s'y faire couronner une seconde fois et de visiter son royaume. Mais tandis que, dans cette promenade politique, il affectait de

déployer toute la pompe du rang suprême, un orage s'amassait derrière lui. La terreur universelle qu'il inspirait n'avait pas étouffé dans les cœurs tout sentiment d'affection pour le jeune Édouard et pour son frère, et l'on avait préparé plusieurs moyens pour opérer leur délivrance, lorsqu'on apprit la fatale nouvelle de leur mort.

Comment ce nouveau crime avait-il été commis? Quels en avaient été les auteurs et l'ordonnateur? c'est ce que nous allons dire en peu de mots. On ne s'arrête qu'avec horreur sur de pareils détails.

Richard avait tenté vainement de corrompre Blankenbury, gouverneur de la Tour. Il envoya de Warwick sir Jacques Tyrrel, maître de ses écuries, avec ordre de prendre pour vingt-quatre heures seulement les clefs et le commandement de la forteresse. Dans la nuit, Tyrrel, accompagné de Forest, assassin de profession, et de Dighton, un de ses palefreniers, monta l'escalier qui conduisait à la chambre où reposaient les deux jeunes princes. Tandis que Tyrrel

faisait le guet au dehors, ses deux dignes acolytes entrèrent dans la chambre, étouffèrent leurs victimes sous des couvertures, puis appelèrent celui qui les employait, afin qu'il vît les cadavres, et, par ses ordres, ils les inhumèrent au pied de l'escalier[1].

Dans les premiers moments, Richard, certain de l'exécration à laquelle l'exposerait la publicité d'un aussi odieux forfait, fit tous ses efforts pour l'empêcher de transpirer ; mais quand il sut qu'il y avait eu des complots pour délivrer ces deux princes, il laissa publier la nouvelle de leur mort, dans la vue de terrifier ses ennemis. Cette nouvelle fut reçue avec un profond sentiment d'horreur par les amis comme par les ennemis de

[1] L'endroit de la sépulture de ces deux victimes de l'ambition de Richard III resta longtemps inconnu, parce que, selon le récit de Thomas Morus, un prêtre transporta leurs corps dans un autre lieu de la forteresse, et que son secret périt bientôt avec lui. Mais, en 1674, des ouvriers creusant sous les escaliers qui conduisaient des appartements à la tour Blanche, trouvèrent, à dix pieds sous terre, les ossements de deux enfants que l'on jugea être ceux des jeunes princes.

l'usurpateur. Mais si elle changea le but des partisans des enfants d'Édouard, elle ne détruisit pas leur union. Ils ne pouvaient revenir sur leurs pas avec sûreté; et puisque les princes pour lesquels on avait voulu tirer l'épée n'existaient plus, il devenait nécessaire de susciter un nouveau compétiteur à Richard.

Le duc de Buckingham, le principal agent de l'élévation de Richard, se tourna bientôt contre lui. Soit inconstance, soit remords, soit crainte pour lui-même, il résolut de briser son propre ouvrage, et devint bientôt l'âme d'une vaste conspiration qui se trama contre l'usurpateur. Cet homme n'avait pourtant point à se plaindre de l'ingratitude du nouveau souverain. S'il avait favorisé l'astucieuse ambition de Richard, il en était amplement récompensé. On l'avait fait connétable d'Angleterre, justicier du pays de Galles, gouverneur des forteresses royales dans cette principauté, et intendant des domaines du roi dans le comté de Hereford et dans le Shropshire; et il avait de plus obtenu le riche héritage de

Humphrey de Bohun, que le dernier roi avait injustement annexé à ses propres domaines. Peut-être la connaissance qu'il avait de la cruauté et du caractère soupçonneux du tyran lui fit-elle craindre que Richard ne le choisît pour sa première victime, parce que les gens du parti de la Rose blanche recherchaient son patronage; peut-être aussi, comme on l'a dit, ses opinions furent-elles changées par l'insinuante éloquence de Morton, évêque d'Ely. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que Buckingham, dont la femme était sœur de la reine Élisabeth, s'était engagé à rendre la couronne au jeune prince qu'il avait détrôné; et sa résolution de se mettre à la tête du parti de la légitimité avait été communiqué par lettres aux principaux conjurés, et n'avait été paralysée que par la funeste nouvelle de la mort des deux princes dont on voulait soutenir la cause.

Morton proposa donc à Buckingham, pour l'opposer à Richard, Henri Tudor, comte de Richmond, jeune homme de vingt-six ans, re-

présentant, du chef de sa mère, de la maison de Lancastre. La principale condition qu'on imposerait à ce jeune prince, fut qu'il épouserait Élisabeth, fille d'Édouard IV. Par cette alliance les droits des deux maisons étant confondus, les causes de guerre civile n'existeraient plus. Cette idée fut approuvée par la reine douairière, par le duc de Buckingham, par le marquis de Dorset, et la plupart de leurs amis. On envoya un courrier en Bretagne pour informer Richmond de ce qui avait été convenu et hâter son retour en Angleterre.

Ce nouveau plan des conjurés échappa à la vigilance soupçonneuse du roi Richard III qui, loin de prévoir le danger qui planait sur sa tête, se rendit dans le comté de Lincoln. Mais la publicité donnée à la réponse de Richmond, l'eut bientôt averti. Il sentit qu'il ne pouvait trop se tenir sur ses gardes, et se prépara à soutenir la lutte.

Aussitôt il somme tous ses partisans de le joindre à Leicester. Il déclare Buckingham traître, et envoie à Londres chercher le grand sceau.

Cependant, le jour convenu, Henri de Richmond est proclamé roi dans plusieurs parties de l'Angleterre; mais les vents contraires empêchent son débarquement, et d'autres accidents s'opposent à la réunion des divers corps d'insurgés.

Buckingham, livré par un de ses serviteurs, dans le Shropshire, eut la tête tranchée sur la place du marché de Salisbury. Les insurgés se dispersèrent, mais les défiances et la rage de Richard III demandèrent des vengeances. Le parlement, convoqué par lui dans la ville de Londres, alla au devant des volontés et des désirs du monarque. Il adopta et confirma la célèbre pétition présentée à Richard pendant son protectorat, le déclara roi d'Angleterre *autant par droit de consanguinité et d'hérédité, que par légitime élection, consécration et couronnement*, et fixa *à jamais* la couronne sur sa postérité directe, et particulièrement sur son fils Édouard, prince de Galles, dont les lords s'obligèrent à favoriser la succession au trône.

Mais après les mesures de précaution vinrent les actes de proscription. Un duc, un marquis, trois comtes, trois évêques, un grand nombre de chevaliers et de gentilshommes furent dépouillés de leurs biens, de leurs dignités et de leurs droits. Le produit des confiscations servit à récompenser les partisans du roi et à grossir le revenu de la couronne.

Le mariage d'Édouard IV et d'Élisabeth Woodville ayant été déclaré nul, leur fils Édouard V ne reçut pas d'autre qualification officielle que celle d'Édouard le Bâtard. Sa mère fut désignée sous le nom d'Élisabeth, femme de sir John Gray, et l'on annula les lettres patentes qui lui assuraient un douaire comme reine d'Angleterre.

Mais ce qui alarmait surtout Richard III, dont la conscience était déjà si chargée de crimes, c'était l'idée d'un mariage entre le comte de Richmond et l'aînée des filles d'Élisabeth. A la dernière fête de Noël, dans une réunion solennelle en Bretagne, Henri avait juré de la faire

reine d'Angleterre, dès qu'il aurait triomphé de l'usurpateur, et les émigrés, au nombre d'environ cinq cents, lui avaient, à cette condition, juré fidélité comme à leur souverain.

C'était donc de ce côté que la politique de Richard dirigeait tous ses efforts. Afin d'engager la reine Élisabeth à quitter l'asile inviolable et sacré qu'elle avait trouvé dans les murs vénérables de l'abbaye de Westminster, il employa tour à tour les promesses et les menaces. Il résulta de toutes ses démarches un traité particulier du 1er mars 1484, par lequel Richard s'engageait, en présence de plusieurs lords et prélats, devant le maire et les aldermen, de la traiter, elle et ses filles, comme ses parentes, de garantir leur existence de tout danger, de faire à la mère une pension annuelle de sept cents marcs d'argent pendant sa vie, et à chacune de ses filles une pension de deux cents marcs, promettant en outre de ne les marier qu'à des gentilshommes. La mère et les filles furent reçues à la cour avec des démonstrations d'amitié : on eut des égards tout

particuliers pour la jeune Élisabeth dont Richard destinait probablement la main à son fils Édouard. Mais ce prince mourut subitement peu de temps après, et la jeune Élisabeth fut attachée à la compagnie de la reine, et tenue de cette façon dans une captivité réelle bien qu'honorable.

A Noël, Richard III tint sa cour au palais de Westminster. Il affecta, dans cette circonstance, une magnificence extraordinaire. Il y eut à ses fêtes, des banquets, des bals et autres divertissements ; et l'on remarqua avec étonnement que la princesse Élisabeth portait toujours des robes exactement semblables à celles de la reine. On se préoccupa beaucoup dans le public de cet arrangement peu en harmonie avec les convenances de l'étiquette. On eut bientôt le mot de l'énigme. La reine tomba malade. Richard, dans l'attente de sa mort prochaine, conçut le projet d'épouser sa nièce. La reine mourut au mois de mars 1485, et la jeune Élisabeth put se flatter de l'espoir de monter sur le trône. Mais deux des plus intimes confidents du roi, Ratcliff et Ca-

tesby, firent à ce projet une opposition aussi opiniâtre qu'imprévue. Quels que fussent leurs motifs secrets, les raisons qu'ils alléguaient, méritaient toute l'attention de leur maître. Ils lui représentaient que ce mariage incestueux scandaliserait le peuple, et provoquerait infailliblement la réprobation et les anathèmes du clergé ; qu'on le soupçonnerait d'avoir empoisonné la reine pour donner sa place à la princesse Élisabeth, sa propre nièce; que s'il l'épousait, dans les circonstances actuelles, il changerait ces soupçons en certitude, et se priverait ainsi de ses plus fidèles partisans, les habitants des comtés du nord, dont il avait dû le secours à leur affection pour la feue reine, comme fille du grand Warwick. Ce ne fut pas toutefois sans se faire violence que Richard se rendit à ces puissantes raisons. Il dit à ce sujet, devant les membres des communes, qu'il n'avait jamais songé à ce mariage, et que ses ennemis seuls avaient pu inventer cette fable calomnieuse pour le perdre dans l'esprit du peuple.

Cependant plus approchait le moment où il allait avoir à lutter pour défendre sa couronne si mal acquise, plus Richard était en proie aux tortures de l'incertitude et de la crainte. Au milieu de son sommeil interrompu, des spectres lui causaient, dit-on, des terreurs soudaines, qui troublaient son imagination. Son esprit était toujours inquiet ; il ne se croyait jamais en sûreté. Quand il sortait, il avait le corps plastronné et la main toujours sur sa dague. Sa contenance et ses manières étaient celles d'un homme prêt à frapper. Il dormait peu la nuit, et restait éveillé sur son lit, plongé dans de sombres rêveries. Quelquefois il se levait en sursaut, s'élançait hors de son lit, et courait éperdu autour de sa chambre. Ainsi ce cœur, toujours agité, était sans cesse en proie à l'impression cruelle, au souvenir terrible des plus abominables forfaits.

Tout en lui supposant des remords (quel est le criminel assez endurci pour n'en point avoir?), il faut bien dire aussi que le sentiment vrai de

sa position ne devait pas le rassurer. Avec des ressources pécuniaires presque nulles, avec des partisans peu sûrs, il ne pouvait envisager sans terreur un conflit où il s'agissait de sa couronne et peut-être de sa vie. Les trésors laissés par son frère, les sommes provenant des dernières confiscations, les trois dixièmes obtenus du clergé, tout avait été épuisé. Il n'osait pas demander au parlement un subside, ayant déclaré lui-même ce genre d'impôt illégal et inconstitutionnel. Néanmoins il parvint à remplir ses coffres en arrachant de l'argent aux plus riches citoyens, dont il se fit détester depuis ce moment. Des défections journalières lui apprirent alors le peu de fond qu'il devait faire sur les dévouements qu'il avait cru les plus inébranlables.

Henri Tudor n'était pas dans une situation plus brillante que celle de Richard. *N'ayant ni croix ni pile*, dit l'historien Philippe de Comines, il s'adressa au roi de France, qui lui donna quelque argent, avec lequel il enrôla trois mille hommes tant en Normandie qu'en Bretagne. Il

partit du port de Harfleur, et, après six jours de traversée, débarqua dans le pays de Galles, patrie de ses aïeux paternels. A son débarquement, Henri de Richmond déploya un drapeau rouge, l'ancien étendard des Cambriens, comme si son projet était de soulever la nation pour la rendre indépendante des Anglais Débarqué au port de Milford, il s'avança à travers le pays, au milieu de cette nation enthousiaste, si sensible à la puissance des symboles, et qui, sans examiner la légitimité des droits de Henri Tudor et de Richard III, vint, par une sorte d'instinct, se ranger autour de sa vieille bannière.

Le drapeau rouge fut arboré sur la montagne de Snowdon, que le prétendant désigna pour rendez-vous à ceux des Gallois qui lui avaient promis de prendre les armes pour sa cause. Pas un ne manqua au jour fixé. Les bardes même, retrouvant leur ancien esprit, chantèrent et prophétisèrent, dans le style d'autrefois, la victoire des Kymrys sur l'ennemi saxon et normand. Cependant quand Henri de Richmond prit posses-

sion de Shrewsbury, son armée n'excédait pas quatre mille hommes.

Une semaine s'était écoulée avant que Richard eût eu connaissance du débarquement de son compétiteur. Mais aussitôt qu'il est instruit de cet événement, il envoie des ordres à tous ses sujets pour le rejoindre à Leicester, menaçant ceux qui y manqueraient des plus terribles châtiments. Le duc de Norfolk, le comte de Northumberland, le lord Lovel, Brackenbury répondent à son appel et lui mènent les troupes dont ils peuvent disposer. Mais l'homme qu'il redoutait le plus, le lord Stanley lui fit défaut, donnant pour excuse l'état de sa santé. Celui-ci n'osait se déclarer en faveur de Henri de Richmond avant le moment décisif, parce que Richard avait retenu, comme otage de la fidélité de cette famille, lord George Strange, fils de lord Stanley.

A Leicester, Richard se vit à la tête d'une armée nombreuse et bien équipée, et qui, si elle eût été dévouée à son chef, aurait pu aisément

écraser la petite troupe de Henri de Richmond. Cependant celui-ci, rassuré par les promesses de ses partisans secrets, hâtait sa marche avec une sorte d'impatience. Il trouva sur la frontière d'Angleterre un renfort de plusieurs milliers d'hommes que lui amenait sir Thomas Bouchier, Normand de nom et d'origine; d'autres gentilshommes des provinces de l'ouest, comme sir Édouard Courtenay, vinrent avec leurs vassaux et leurs fermiers se joindre à l'armée du prétendant. Henri pénétra sur le territoire anglais sans coup férir jusqu'à Bosworth, dans la province de Leicester. La veille même, les Stanley s'étaient ralliés à lui, ainsi qu'un grand nombre de transfuges de l'ennemi.

Richard était parti de Leicester, la couronne royale sur la tête, et avait assis son camp à peu de distance de celui de Richmond. Le matin, les deux armées (celle de Richard était deux fois plus nombreuse) s'avancèrent vers Redmore, et les avant-gardes, commandées par le duc de Norfolk et le comte d'Oxford, engagèrent le com-

bat. Richard, étonné de reconnaître les Stanley dans l'armée ennemie, de voir le comte de Northumberland rester dans l'inaction à son poste, et ses troupes prêtes à fuir ou à passer du côté de Henri de Richmond, résolut de vaincre ou de périr. Piquant alors son cheval, il s'élança en s'écriant : « Trahison ! trahison ! trahison ! » Il tua de sa main sir William Brandon, qui portait l'étendard ennemi, renversa sir John Cheney, et parvint même à porter un coup terrible à Henri de Richmond. Mais, accablé par le nombre, il fut renversé de son cheval et tué sur-le-champ. Lord Stanley, lui arrachant la couronne, la plaça sur le front de Henri, qui fut immédiatement salué des cris de : *Longue vie au roi Henri !*

Pour ajouter à la joie des vainqueurs, lord Strange, que Richard, au commencement de la bataille, avait ordonné de décapiter, s'échappa dans la mêlée et vint retrouver son père. Le cadavre de Richard fut dépouillé, placé sur un cheval la tête pendante d'un côté et les pieds de

l'autre, et conduit à Leicester, où, après avoir été exposé pendant deux jours, il fut inhumé sans aucune pompe.

Henri fit son entrée dans la ville, avec le même cortége qui environnait Richard quand il en était sorti la veille. Il eut soin toutefois de ne pas ensanglanter son triomphe; de tous les prisonniers, trois seulement furent mis à mort.

La bataille de Bosworth, qui eut lieu le 22 août 1485, mit fin à la sanglante et longue querelle des deux Roses, et la mort de Richard à la dynastie des Plantagenets. Henri de Richmond, sous le nom de Henri VII, commença celle des Tudors. Le nouveau roi, après la bataille de Bosworth, se rendit à Londres, où il fit reconnaître ses droits à la couronne. Puis il épousa, suivant sa promesse, Élisabeth d'York, malgré son aversion pour un sang ennemi.

La chute de l'usurpateur excita peu de regrets. Aucun de ceux qui avaient gémi sur la cruelle destinée de ses innocents neveux ne pouvait déplorer la sienne. Nous avons peint le caractère

et raconté les actes de Richard d'après Hume, Lingard, et tous les historiens dignes de quelque confiance. Il est vrai qu'il s'est rencontré dans les temps modernes des écrivains qui ont entrepris de prouver l'innocence de ce monstre ; mais leurs arguments sont plus subtils que concluants, et ne paraissent que des conjectures sans fondement, qui s'évanouissent devant les preuves qu'on peut invoquer contre eux.

Nous empruntons à Raphaël Holingshed, célèbre chroniqueur contemporain, le portrait qu'il a tracé de Richard III :

« Il était petit de taille ; son corps était très difforme ; il avait une épaule plus haute que l'autre ; son visage était chétif, son air féroce, et tel qu'au premier coup d'œil on y démêlait la malice, la fourberie et la dissimulation. Quand il était pensif, il avait coutume de mordre ou de ronger sa lèvre inférieure signe que son naturel farouche était toujours agité et inquiet. Il aimait aussi, en ruminant sur quelque chose, à dégaîner à moitié le poignard qu'il portait. Son

esprit était vif et embrassait beaucoup d'objets à la fois ; il était plein de ruses et de ressources. Il était arrogant et fier, jusque dans le moment même de sa mort, préférant mourir par le glaive plutôt que de rester dans l'état d'abandon où l'avait mis la désertion de ses partisans, et de conserver, par une lâche peur, une vie qu'il aurait bientôt perdue par les piéges de ses ennemis, ou par un châtiment mérité. »

Shakespeare, ce colosse sublime du drame moderne, le poëte qui a fait revivre dans ses œuvres toutes les grandes figures de l'histoire d'Angleterre, a déroulé, dans un drame à part, toutes les scélératesses de Richard. Il nous le montre dans son camp, quelques heures avant la journée de Bosworth. Toutes les victimes de Richard lui apparaissent pendant son sommeil, lui reprochent ses crimes, et lui jettent des paroles de malédiction et de désespoir. Cette scène terrible est d'une grande vérité, et met à nu les remords et les alarmes d'un scélé-

rat. Nous reproduisons cette page d'un grand peintre.

(L'ombre du prince Édouard, fils de Henri VI, s'élève entre les deux tentes).

L'OMBRE à Richard.

A demain! je veux que mon ombre pèse sur ton âme accablée. Souviens-toi comme tu m'as assassiné dans la fleur de ma jeunesse, à Tewsbury. Désespère donc et meurs. — (*A Richmond.*) Réjouis-toi, Richmond; les âmes irritées des princes égorgés combattent pour toi; c'est le fils du roi Henri, Richmond, qui t'apparaît et t'encourage.

L'OMBRE DE HENRI VI, s'élevant, à Richard.

Lorsque j'étais mortel, mon corps, consacré par l'onction sainte, a été percé par toi de mille coups homicides. Songe à la Tour et à moi. Désespère donc et meurs. C'est Henri VI qui te crie : Désespère et meurs. — (*A Richmond.*) Honnête et vertueux prince, sois vainqueur de ce tyran. Henri, qui t'a prédit que tu serais roi, vient t'encourager dans ton sommeil. Vis et prospère.

L'OMBRE DE CLARENCE, s'élevant, à Richard.

A demain! Je veux peser sur ton âme. C'est moi, c'est l'infortuné Clarence, que ta trahison livra à la mort, et noya dans des flots de malvoisie enivrante. Demain, souviens-toi de moi dans la bataille, et que mon souvenir fasse tomber ton épée impuissante! Désespère et meurs. — (*A Richmond.*) Noble rejeton de la maison de Lancastre, les héritiers d'York, opprimés par ton ennemi, font des vœux pour toi. Que les anges te protégent dans le combat! Vis et prospère!

(Les ombres de Rivers, Gray et Vaughan s'élèvent.)

L'OMBRE DE RIVERS à Richard.

A demain! je veux peser sur ton âme. C'est Rivers, mort à Pontefract! Désespère et meurs.

L'OMBRE DE GRAY.

Souviens-toi de Gray, et meurs dans le désespoir.

L'OMBRE DE VAUGHAN.

Souviens-toi de Vaughan. Et que la terreur

qui suit le crime fasse tomber ta lance! Désespère et meurs.

TOUTES TROIS à Richmond.

Réveille-toi avec la pensée que nos ombres vengeresses, attachées au cœur de Richard, le vaincront. Éveille-toi, et cours à la victoire.

L'OMBRE D'HASTINGS, s'élevant, à Richard.

Tyran couvert de sang et de forfaits, réveille-toi du sommeil du crime, et va finir tes jours dans une bataille sanglante. Souviens-toi de lord Hastings. Désespère et meurs. — (*A Richmond.*) Ame tranquille et sans remords, éveille-toi, éveille-toi. Prends tes armes, combats et triomphe pour le bonheur de l'Angleterre!

LES OMBRES DES DEUX JEUNES PRINCES, s'élevant, à Richard.

Rêve de tes neveux étouffés dans la Tour. Que nos images pèsent comme le plomb sur ta conscience, odieux Richard, et t'entraînent à ta ruine, à l'infamie et à la mort! Ce sont les âmes de tes neveux qui te crient : Désespère et meurs. — (*A Richmond.*) Dors, Richmond, dors en

paix, et réveille-toi dans la joie. Que les bons anges te gardent des fureurs des sangliers! Vis et sois le père d'une race heureuse de rois! Ce sont les malheureux enfants d'Édouard qui font des vœux pour ta prospérité.

L'OMBRE D'ANNE, s'élevant, à Richard.

C'est ton épouse, Richard, la malheureuse Anne, ton épouse, qui ne goûta jamais une heure d'un tranquille repos avec toi. C'est elle qui remplit aujourd'hui ton sommeil de trouble. Demain, souviens-toi de moi dans la bataille, et laisse tomber ton épée sans force. Désespère et meurs. — (*A Richmond.*) Et toi, âme paisible, goûte un paisible sommeil. Rêve succès et victoire. C'est l'épouse de ton adversaire qui fait des vœux pour toi.

L'OMBRE DE BUCKINGHAM, s'élevant, à Richard.

C'est moi qui, le premier, t'aidai à monter sur le trône; c'est moi qui fus la dernière victime de ta tyrannie. Oh! souviens-toi de Buckingham dans le combat, et meurs dans la terreur des forfaits. Ne rêve que de sang et de mort;

succombe au désespoir, et, dans ce désespoir, exhale ton âme! — (*A Richmond.*) Pour m'être trop livré à l'espérance, j'ai péri avant que je pusse te prêter mon appui. Mais que ton cœur s'affermisse et ne sois point effrayé. Dieu et ses anges combattent pour Richmond, et Richard va tomber du faîte de son orgueil.

(Les ombres disparaissent.)

RICHARD s'éveillant en sursaut.

Qu'on me donne un autre cheval... Bandez ma plaie... Jésus, aie pitié de moi! — Mais que fais-je? Ce n'est qu'un rêve. O lâche conscience! comme tu me tourmentes! La lueur de ce flambeau me paraît bleuâtre! — Ne suis-je pas à l'heure silencieuse de minuit?... Une froide sueur couvre mon corps tremblant. — Qu'est-ce donc que je crains? Moi-même? Il n'y a que moi seul. Richard aime Richard. — Y a-t-il ici quelque meurtrier? Non... — Oui, moi. Fuyons donc. — Qui fuir? Moi? — Avec grande raison... Mais quelle raison?... De peur que je ne me venge... Quoi!... me venger sur moi-même? Je m'aime moi-même.

— Pourquoi? Est-ce pour quelque bien que je me suis fait? Oh! non. Hélas! Je me hais plutôt moi-même, pour toutes les actions que j'ai commises. Je suis un scélérat... Mais j'ai tort : non, je n'en suis pas un. Insensé, dis donc du bien de toi-même... Insensé, ne sois pas ton propre flatteur. Ma conscience a mille voix, et chaque voix accuse un forfait, et chaque forfait me condamne et prouve que je suis un scélérat. Le parjure, le parjure au plus haut degré! Le meurtre, le meurtre féroce au degré le plus abominable! Tous les crimes divers, tous commis sous toutes les formes, s'attroupent au tribunal, et me crient tous ensemble : *Coupable! coupable!* Je tomberai dans le désespoir. Il n'y a pas une créature qui m'aime; et si je meurs, personne n'aura pitié de moi... Et pourquoi les autres auraient-ils de la pitié pour moi!... Moi-même je n'en trouve aucune pour moi dans mon cœur. Il me semble que les âmes de tous ceux que j'ai fait périr sont venues dans ma tente, et que chacune d'elles a menacé la tête de Richard de la vengeance pour demain...

RATCLIFF paraissant.

Seigneur...

RICHARD.

Qui est là ?

RATCLIFF.

C'est Ratcliff, c'est moi, seigneur. Le coq matinal du village voisin a déjà salué deux fois l'aurore. Vos amis sont debout et s'empressent de s'armer.

RICHARD.

O Ratcliff! j'ai eu cette nuit un songe effrayant! — Eh bien! que dis-tu? Nos amis seront-ils tous fidèles ?

RATCLIFF.

N'en doutez pas, seigneur.

RICHARD.

Ratcliff, je tremble, je tremble...

RATCLIFF.

Ah! mon cher maître, ne vous effrayez pas de vaines visions.

RICHARD.

Ah ! par saint Paul ! les ombres que j'ai vues cette nuit ont jeté plus de terreur dans l'âme de

Richard, que ne pourraient le faire dix mille soldats réels armés de pied en cap et conduits par l'écervelé Richmond. — Le jour n'est pas encore prêt à paraître. Viens avec moi, je veux jouer le rôle d'espion, et écouter leurs propos pour savoir s'il y en a qui méditent de m'abandonner dans le combat (*Richard sort avec Ratcliff*).

Nous avons transcrit ici cette belle scène, parce que les apparitions terribles qu'elle retrace font de *Richard III* l'un des plus admirables drames de Shakespeare, non pas à cause de l'ordre des scènes et de leur régularité, mais parce que toutes ces victimes vengeresses qui viennent troubler le dernier sommeil du meurtrier, et dont les fantômes viennent l'épouvanter de leurs gémissements et de leurs menaces, sont une création tragique aussi sublime qu'originale. Nous l'avons reproduite aussi, parce qu'elle nous a semblé résumer admirablement les forfaits de Richard, et que c'est là évidemment que Gustave

Niéritz a puisé le sujet et les éléments de sa composition.

Maintenant nous laissons la parole à Gustave Niéritz, qui va intéresser ses lecteurs au sort de ses jeunes héros, et sans doute leur tirer des larmes.

CH.

LES

ENFANTS D'ÉDOUARD

OU

LE CINQUIÈME COMMANDEMENT.

CHAPITRE PREMIER.

La semence du bien.

Par un jour sombre de mai de l'an 1482, une foule tumultueuse de peuple se ruait vers une porte à demi-fortifiée de la petite ville de Ludlow, dans le comté de Galles. Cette porte faisait face à une des rives de la petite rivière de Thames qui passait tout auprès, et sur cette rive était dressé un échafaud. Du milieu de la foule, la voix aiguë d'une femme se faisait entendre; mais ses cris perçants furent couverts par les éclats de rire que ses plaintes faisaient naître, et par les murmures de la populace.

— Mettez un frein à votre langue, mère Bloom, dit le constable qui marchait à côté de la femme, car il se pourrait bien que vous n'en fussiez pas quitte pour un bain. Il en coûte quelquefois la tête pour s'être mal servi de sa langue.

— Voilà en quoi je vous donne pleinement raison, répondit la malheureuse femme dont les mains étaient liées avec des cordes : c'est ce qui arriva à ce pauvre Thomas Burdett, qui, pour avoir proféré quelques paroles de colère, dut les payer de sa tête; c'est ce qui arriva aussi au propre frère du roi, dont on a fait les enfants orphelins, parce que leur père s'était plaint de l'exécution des arrêts iniques prononcés contre ses amis, ce même Thomas Burdett et John Stacy.

— Eh bien! si vous connaissez ces exemples, pourquoi ne les mettez-vous pas à profit? Croyez-vous donc que votre tête tienne plus ferme que celle du haut personnage que vous venez de nommer, et qui, malgré son rang, n'échappa point à la justice?

— « Dites plutôt : à l'injustice, interrompit la femme avec un accent d'indignation ; Dieu protége notre roi Édouard ! mais périssent ses mauvais conseillers, étouffés par leurs langues empoisonnées !

— Ce dernier souhait pourrait, dans quelques minutes, s'accomplir sur vous-même, dit le shérif d'un air courroucé.

— Vous êtes capable de tout, mylord shérif, répliqua résolument cette femme : on peut s'attendre à tout de la part d'un avare tel que vous. Si Judas Iscariote a pu trahir son Seigneur pour 30 deniers, à plus forte raison doit-on penser que vous.....

— Vraiment ! son méchant babil lui fera perdre la vie, dit un homme du peuple à son voisin ; il faut la bâillonner, si l'on veut la soustraire à une mort certaine.

Puis tous, de crier, de siffler et de huer, au point que la mère Bloom fut réduite au silence.

Arrivée auprès de l'échafaud, elle fut placée dans une espèce de siége de torture qu'on poussa

au-dessus de l'eau au moyen d'une poutre sur laquelle il était attaché.

Lorsque cette pauvre femme ne fut plus qu'à une hauteur de trois pieds de la surface du fleuve, un calme profond plana sur tous les spectateurs. Elle en profita pour s'écrier : Dieu protége le roi ! mais périssent ses mauvais conseillers !...

Dans cet instant, une poulie se mit en mouvement ; la corde à laquelle le siége était attaché se déroula, et l'instrument de torture avec la victime qui l'occupait plongea dans la rivière. Celle-ci, submergée entièrement, reparut après quelques secondes ; elle se débattait et toussait avec force, étouffée par l'eau qui avait pénétré dans sa poitrine pour avoir voulu crier. Mais cela ne l'empêcha point de recommencer bientôt à grommeler : périssent ses méchants conseillers !...

Le vœu de mort qu'elle voulait proférer faillit s'accomplir sur elle-même, car ayant été plongée dans l'eau une seconde fois, elle fut prise

d'une contraction affreuse au gosier. Après cette nouvelle immersion, elle dut renoncer à parler, tant ses efforts étaient violents pour rejeter l'eau qu'elle avait avalée. A cet aspect, le shérif ne put s'empêcher de s'écrier en ricanant : Eh! mauvaise langue, direz-vous encore que j'agisse comme un avare?

La mère Bloom était bien privée pour ce moment de la faculté de parler, mais non pas de celle d'entendre ; et au risque même de suffoquer, elle se démenait pour répondre : Oui, a-vare, a-vare!

Se voyant outragé, le shérif jeta un regard plein de rage sur la foule qui riait, puis il donna le signal d'une troisième et dernière immersion, tandis que la vieille se tenait sur le siége d'un air triomphant et radieux. Les flots passèrent sur sa tête, mais sans rien lui faire perdre de son intrépide ténacité, car on pouvait distinguer au-dessus de l'eau ses doigts repliés à dessein en forme de crochets, comme on représente vulgairement les mains d'un avare.

Cette obstination, qui fut qualifiée d'héroïsme par la foule, produisit sur le shérif un effet tout opposé. S'affermissant dans sa vengeance, il différait de donner le signal pour retirer cette femme. Il fixait avec colère ses regards sur ces mains qui s'agitaient toujours. Il hésitait même alors que les bras de la malheureuse s'affaissèrent en retombant dans l'eau, et que tout faisait penser qu'elle se noyait.

Le peuple murmurait tout haut. Le shérif cependant ne se remit de sa fureur que lorsque une voix juvénile lui eût lancé hardiment ces paroles :

— Shérif, avez-vous l'ordre de noyer cette femme? Si vous ne l'avez point, faites-la retirer sur-le-champ.

Sans attendre la permission du shérif, le constable, frappé de l'abord imposant du jeune homme qui venait de parler ainsi, et ému de l'acte odieux dont il était témoin, fit retirer de l'eau la patiente ; mais déjà la pâleur de la mort était sur sa face et elle ne remuait plus sur son siége.

Le premier mouvement que fit le shérif aux paroles qui lui étaient adressées, fut un signe de respect qu'il manifesta en ôtant vite son chapeau. Il fut tout étonné de son acte de déférence, quand il eut pu considérer de la tête aux pieds le personnage qui venait de lui adresser la parole. Celui-ci était plutôt un enfant qu'un adolescent et semblait avoir à peu près treize ou quatorze ans. Sa mise était celle des gens de qualité et sa tenue noble et imposante. Autour de sa figure ondoyaient des boucles de cheveux blonds, et sa tête était coiffée d'un béret bleu-céleste, orné d'une plume de héron.

Deux écuyers d'une physionomie martiale, et un valet qui tenait les chevaux en main, formaient la suite du jeune gentilhomme. Bientôt le shérif, passant du respect à la colère, l'aborda en ces termes : Eh ! beau freluquet, qui donc êtes-vous pour arrêter la marche de la justice? Votre indiscrétion irait-elle jusqu'à oser nous faire accroire que vous êtes le prince héréditaire en personne, avec lequel, il est vrai, vous avez quelque faible

ressemblance? Mais que cela ne vous rende point assez hardi pour me porter un défi, à moi qui suis le shérif du Shropshire. En Angleterre, pays libre, la justice porte un bandeau sur les yeux et elle prononce ses arrêts sans acception de personnes, comme le prouvent les exécutions capitales des hommes plus nobles que vous, qui ont eu lieu sous le règne de notre glorieux monarque. Donc, ne vous avisez point d'entraver le juste supplice d'une femme qui, par sa méchante langue, a commis un délit plus grand que Thomas Burdett et que le duc de Clarence qui payèrent de leur vie un pareil attentat.

A ce dernier nom une affliction profonde se répandit comme un nuage sur la figure du jeune homme, et de la main droite il couvrit ses yeux.

Puis il se pencha vers cette malheureuse femme que les efforts des spectateurs tâchaient de rappeler à la vie. Mais le shérif le tirant violemment par le bord de sa tunique, s'écria : — Je veux savoir qui vous êtes! sinon... Constable, dit-il en se tournant vers celui-ci, vous con-

naissez votre devoir, au cas où ce jeune homme refuserait d'obéir?

Alors l'étranger se redressa et jetant un coup d'œil sur ses compagnons qui avaient déjà porté la main à la garde de leur épée, il leur dit d'un ton habitué au commandement :

— Ratcliff, Jones, pas d'étourderie, je vous en prie ! —Puis s'adressant au shérif :— Je suis, dit-il avec dignité, Édouard, comte de Warwick, prince par ma naissance, et fils du duc de Clarence, qui a été assassiné avec autant de cruauté que d'iniquité...

— Eh! fussiez-vous le prince héréditaire lui-même, répliqua le shérif avec hauteur, je ne pourrais laisser passer impunément de pareils discours. Sachez que votre père a été condamné par une sentence unanime des pairs, et que le roi, votre oncle, l'a légalisée. Voulez-vous donc imiter votre père et vous attirer le même sort?

En ce moment une troisième voix, qui rendait un son sépulcral, se fit entendre : — Dieu conserve le roi! mais puissent ses méchants

conseillers être étouffés par leur langue empoisonnée!

Ces paroles étaient les premières que proférait la victime du shérif après avoir recouvré sa connaissance.

—Ah! dit celui-ci furieux en se tournant vers la femme, est-ce que le bain ne vous a pas corrigée? Oh! que ne vous a-t-on laissée boire de l'eau de la Thames jusqu'à ce que votre langue de vipère se fût arrêtée!

— Il n'a vraiment pas tenu à vous, mylord, qu'on ne l'ait fait! mais croyez-vous qu'en empêchant ma langue de parler, tout serait dit? Il est vrai, qu'il n'y a que très peu de gens qui aient comme moi le courage de blâmer tout haut l'iniquité des grands; mais pénétrez dans la conscience de tous ceux qui nous entourent, et vous y lirez en caractères ineffaçables que c'est une action infâme que le roi ait fait mettre à mort son propre frère. Ses mauvais conseillers l'y ont porté. Puissent-ils être étouffés par leurs langues empoisonnées! La sainte Écriture dit à

tous également : *Vous ne tuerez point;* etc.....

— Monsieur le comte, dit le shérif pouvant à peine contenir sa fureur, je me vois forcé de rendre compte au roi de votre empiétement arbitraire sur mes fonctions de juge, et de lui demander ses ordres à cet égard. Jusque-là, vous voudrez bien rester aux arrêts dans mon humble domicile.

L'affaire menaçait de prendre une tournure sérieuse. Les gens de l'escorte du comte tiraient leurs sabres et se rangeaient pour le couvrir de leurs corps. La foule se partagea en deux partis, dont le plus nombreux se prononça pour le jeune Warwick. Le différend allait amener une collision, lorsque l'apparition d'une troupe armée, sous les ordres du comte Rivers, fit renaître le calme dans les esprits.

Le shérif, s'adressant au chef de la troupe, lui raconta en peu de mots ce qui s'était passé. Pendant ce récit, le jeune comte se tenait là avec un air calme, aussi bien dégagé d'orgueil que de toute crainte. Son attitude devait prévenir en sa

faveur tout esprit impartial. En écoutant les paroles du shérif, le comte Rivers, frère de la reine, attachait des regards scrutateurs sur le personnage accusé. Puis, il descendit de cheval, s'approcha de lui, et lui présentant la main, avec la plus vive expression de bienveillance : — Mon cher neveu, dit-il, je suis on ne peut plus charmé de pouvoir vous rencontrer ici. Vous êtes sans doute venu pour saluer dans son château solitaire votre cousin le prince héréditaire d'Angleterre? Votre présence ne saurait manquer de le réjouir lui que son rang a destiné à contenir par l'autorité de sa présence les habitants rebelles du comté de Galles. Souffrez que je vous montre le chemin de notre demeure dans ce pays de rochers. Puis en s'adressant au shérif : Vous pouvez vous retirer.....

Celui-ci s'inclina d'un air contrarié et partit. En s'en allant, il dit à la foule qui riait avec malignité de son visible désappointement : — Croyez-vous, imbéciles que vous êtes ! qu'avec son affabilité, le comte Rivers y va de bonne foi ? Il

médite maintenant un coup d'État, qui doit sans effort mettre en sa puissance le fils d'un père rebelle. Le jeune Warwick a refusé mon domicile : nous verrons si les cachots souterrains du fort de Ludlow lui conviendront mieux.

Les compagnons du jeune Édouard semblaient partager l'opinion du shérif. Car au moment où il se disposait à suivre Rivers, qui avait pris les devants au galop, il se vit retenu tout à coup par Ratcliff.

—Seigneur, dit celui-ci en montrant du doigt la citadelle, voyez là-bas le repaire du lion, où il y a bien des vestiges de ceux qui y sont entrés, mais nulle trace de ceux qui en sont revenus. Méfiez-vous, et songez à la perfidie du roi Édouard et à celle de Richard son frère, plus méchant encore.

Le jeune comte ne répondit à cet avis amical que par cet ordre : — Pas un mot de plus, Ratcliff, et suivez-moi ! Puis il remonta à cheval, et suivi de Ratcliff et de son palefrenier il partit au galop pour rejoindre Rivers. Cependant Jones, averti

par un clignement de Ratcliff, feignit d'avoir la sangle de son cheval rompue, et attendit que la foule eût disparu pour s'en aller en toute hâte.

La pauvre Bloom, ainsi que quelques habitants de la petite ville, avaient été témoins de cette scène. Aussi n'avait-on pas manqué de lui dire qu'elle ne devait la vie qu'à l'intervention du comte de Warwick. En apprenant cela elle s'écria : — Si l'on vient à faire quelque tort à mon sauveur dans cette masure-là, ma langue saura bien tailler de la besogne à tous les shérifs et constables. Rien ne pourra la faire taire, fût-ce même toute l'eau de la Tamise!

CHAPITRE DEUXIÈME.

La visite.

Édouard V, prince héréditaire d'Angleterre, enfant âgé de douze ans, était à la fenêtre de sa chambre, et s'occupait à parcourir avec une joie enfantine des lettres que ses sœurs lui avaient écrites de Londres.

— Eh! toi aussi, mon cher et unique frère Richard, dit-il avec transport en regardant l'écriture encore peu exercée de son correspondant de six ans, toi aussi tu m'as écrit! Voyons comment il s'exprime :

« Mon cher frère, monte vite à cheval, pour « venir à Londres, afin que je te donne un baiser.

« Je suis ton cher frère,

« RICHARD. »

Édouard baisa le papier, puis jetant à la fenêtre un coup d'œil mélancolique sur les alentours du château, où sous un ciel gris et brumeux se groupaient des montagnes hérissées de sombres forêts de pins et de cyprès :

— Oh ! soupira-t-il, plût à Dieu que je ne fusse point né près du trône ! ou du moins que je ne fusse pas prince héréditaire ! Que je serais heureux ! Par ma présence et mon autorité je dois comprimer de nouvelles révoltes des Gallois turbulents. Oh ! pauvre prince que je suis ! n'a-t-on pas fait de moi un prisonnier? ne suis-je pas forcé de chercher ma sécurité derrière des murs épais et d'y languir, au lieu de pouvoir voleter comme l'oiseau, par ci, par là et au gré de mon cœur ? Les autres enfants de mon âge peuvent bien rester auprès de leur mère ! Aussi ont-ils la liberté de

sortir à tout instant, d'aller où leur fantaisie les porte; tandis que moi, pour la moindre promenade que je fais, je suis réduit à m'entourer d'une foule de gens armés? L'enfant du moindre charbonnier a plus de liberté que moi!... Que sert-il à l'oiseau d'avoir du grain en abondance quand il est prisonnier dans une cage? Il n'y a rien de tel que la liberté! Oh! ma chère mère, que mon cœur aspire après toi, après mes sœurs et surtout après mon frère Richard!

Le prince appuya tristement la tête sur sa main en essuyant de l'autre deux grosses larmes. Dans ce moment la porte s'ouvrit, et le comte Rivers entra conduisant le jeune Warwick par la main

—Mon royal neveu, dit-il au prince qui s'était levé tout ému, j'ai le plaisir de vous présenter ici monsieur votre cousin le comte de Warwick. Dans notre solitude, une telle visite ne saurait être que doublement agréable, et certes, vous m'aiderez à lui faire oublier ce que ce séjour a de triste.

L'accueil que le prince fit à Warwick fut aussi affable que l'air dont celui-ci y répondit fut glacé et contraint.

— J'avouerai franchement, dit-il, qu'il n'entrait pas dans mon dessein d'importuner de ma visite monsieur mon cousin. J'ignorais même sa présence dans ce château, et je le croyais au sein de la vie bruyante et variée de la cour. Ma course n'avait d'autre but que de parcourir les campagnes sauvages du comté.

— Et vous vous exposez avec une si faible escorte au milieu d'une population sauvage et turbulente? demanda le comte Rivers; n'avez-vous pas vu déjà à quels excès elle peut se porter? Tenez-vous sur vos gardes, comte!

— Un orphelin privé comme moi de son père et de sa mère n'a rien à espérer ni à craindre.

— Vous êtes orphelin? interrompit le prince; et l'intérêt le plus vif se peignit sur son visage.

— Oui, j'ai ce malheur, reprit Warwick d'un ton glacé. La haine la plus profonde se manifesta dans ses regards; et il continua amère-

ment : — Seriez-vous le seul à ignorer cela? Lorsque Dieu prive les petits enfants de leurs parents, ceux-ci doivent se soumettre à la main du Tout-Puissant. Mais c'est une chose affreuse, quand...

— Moorveldt, mon digne précepteur, m'a dit, interrompit le prince, que rien ne se fait que par la volonté de Dieu. Le moindre oiseau même ne saurait tomber du toit à moins que Dieu ne le permette!

Warwick sourit avec contrainte. — Cette croyance, dit-il, est un bon manteau pour les malfaiteurs; ils en couvrent leurs forfaits. Mon pauvre père.....

Le comte Rivers, prévoyant que cet entretien effleurait un sujet qui pouvait amener les plus fâcheuses discussions, vint l'interrompre brusquement par cette question : — Avez-vous vu, monsieur le comte, quelque échantillon de cette nouvelle invention, l'imprimerie, que j'ai pris à tâche de propager aussi en Angleterre? Tenez, voilà! Quels caractères élégants que ceux

de ce psautier, qui a été imprimé par un habile nécromancien, Jean Gutenberg, de Mayence!

Bien que le comte de Warwick ne témoignât guère d'envie de pénétrer plus avant dans le secret de cette invention, et qu'en conséquence il ne répondît que d'une manière sèche; le comte Rivers eut l'art d'étendre le fil du discours de manière à prévenir toute explication délicate. Appelé ensuite par un domestique, il quitta les deux princes au moment où ils s'entretenaient de la chasse, des chiens et des chevaux qui partagent, avec l'homme, ce noble exercice.

Bientôt le comte Rivers s'occupa de faire servir un somptueux déjeuner, consistant en gibier, volaille sauvage, avec du vin de choix.

— A votre santé, mon cousin ! dit le prince en saluant amicalement Warwick. Celui-ci s'inclina en remerciant, et porta la coupe ciselée à sa bouche. Mais à peine y eut-il touché du bout des lèvres, qu'avec tous les signes d'épouvante et d'horreur, il la laissa tomber, en sorte que le

vin qu'elle contenait alla ruisseler aux pieds du prince.

Warwick était devenu pâle comme la mort. Ses lèvres murmuraient : — C'est du vin de Malvoisie! Oh! ne savez-vous pas qu'il est dit dans la sainte Écriture : « Qu'on ne doit pas étouffer la petite brebis dans le lait de sa mère. »

Le prince, tout étonné, regarda fixement le visage effaré de son cousin : — Qu'avez-vous donc, lui demanda-t-il d'un air troublé; est-ce que vous ne pouvez pas boire du vin? C'est du malvoisie et non du poison!... ajouta-t-il d'un ton fâché.

Le comte ne répondit rien. Il marchait avec agitation dans la chambre; sa poitrine s'affaissait et se gonflait tour à tour comme oppressée sous un lourd fardeau. Enfin il s'assit.

— Mon royal cousin, dit-il, si, en effet, l'art de se déguiser vous est étranger, souffrez, pour vous expliquer ma conduite, que je vous raconte en peu de mots une courte histoire :

« Un homme de bien qui jouissait d'une grande

considération avait des ennemis qui, pour pouvoir le perdre, lui tendirent toutes sortes de piéges. On savait qu'entre autres vertus il faisait grand cas de l'amitié et que, par conséquence, il était un défenseur empressé de ses fidèles serviteurs. C'est de ce côté qu'on chercha prise sur lui. A cet effet on sut engager le roi à aller chasser dans le parc d'un des amis de notre personnage. Le prince y tua un chevreuil blanc d'une grande rareté et qui était chéri de son maître. Celui-ci, nommé Thomas Burdett, en apprenant ce qu'on avait fait, souhaita, dans son premier emportement, que les cornes du chevreuil tué se trouvassent dans le ventre de celui qui avait donné le conseil de la chasse au roi. Ces paroles proférées dans la colère coûtèrent la vie à Thomas Burdett. On le traduisit en justice, et des juges iniques le condamnèrent à la peine de mort. Il fut exécuté à Tyburn.—Un second ami de notre gentilhomme, John Stacy, prêtre, profondément versé dans les mathématiques et l'astronomie, fut bientôt après accusé de maléfice,

appliqué à la torture et enfin mis à mort. Profondément révolté de cette double injustice contre ses amis, l'homme honorable dont je vous parle s'en plaignit publiquement et donna ainsi dans le piége qu'on lui avait tendu. Le monarque se porta lui-même accusateur, et il se trouva un parlement assez lâche et assez vil pour le condamner. Or ce personnage était mon père le duc de Clarence; son accusateur, le roi, était son propre frère et votre père, qui accorda, pour toute grâce, au condamné, de pouvoir choisir le genre de supplice. L'infortuné se fit noyer dans un tonneau de vin de Malvoisie. Eh bien! ne concevez-vous pas maintenant ma froideur envers vous? Ne voyez-vous point pourquoi ce vin doit produire sur moi un effet pire que le poison? Qu'auriez-vous fait, je vous le demande, à ma place? »

Warwick pendant son discours était devenu pourpre d'émotion; la figure d'Édouard, au contraire, s'était couverte d'une pâleur mortelle. Le jeune prince semblait au moment de s'évanouir;

et sa consternation de ce qu'il venait d'entendre était si naturelle, que Warwick en acquit la conviction que son cousin ignorait les cruautés de son père. Pour la première fois, il se sentit porté sinon d'affection du moins d'intérêt pour son parent ; et en même temps il eut la satisfaction d'avoir déprécié le meurtrier de son père aux yeux de son propre fils.

— Mon cousin, dit Édouard, en n'ouvrant qu'à demi ses lèvres tremblantes, dites-vous la vérité ? Ne sont-ce point de faux amis, des conseillers perfides qui, par des calomnies, ont voulu rabaisser le roi dans votre estime ?

— Demandez à votre oncle, le respectable comte Rivers, reprit Warwick ; il va vous confirmer mon récit.

En ce moment, Rivers rentrait dans la chambre. Son front plissé faisait contraste avec l'accent affectueux qu'il prit pour aborder le jeune comte : — Eh bien ! monsieur et cher cousin, j'espère que vous avez fait honneur au déjeuner, et que vous êtes devenu par là notre hôte. Il faudra



Belin Le Prieur et Morizot, éditeurs

Imp A Godard

Vous voyez là répandu par terre tout le contenu de la coupe.

donc, qu'à l'exemple des Arabes, nous vous défendions désormais à outrance envers et contre tous.

— Vous vous trompez, reprit Warwick; avant de toucher à quelque mets, mon cousin a voulu boire à ma santé. J'allais lui faire raison ; mais c'était *du vin de Malvoisie !*... et vous voyez là répandu par terre tout le contenu de la coupe.

Rivers changea de couleur. — N'importe, dit-il en reprenant sa contenance, quand même vous n'auriez rien mangé ni bu chez nous, nous saurons bien vous défendre contre tout le monde comme notre parent. Est-ce que vous vous sentiriez assez de courage, continua-t-il en souriant, pour soutenir avec nous un siége dans ce château, s'il le fallait ?

— D'où vous vient cette idée singulière? répliqua Warwick, non sans quelque inquiétude.

— Je crains une trahison de cette tête béotienne, le shérif de Shropshire, répondit Rivers ; on vient de m'apprendre qu'il s'était rendu à Springword pour porter plainte contre vous à

votre oncle, ou du moins pour lui annoncer votre présence à Ludlow. Quoique ce dernier ne soit arrivé à Springword que ce matin, et qu'il soit fatigué du voyage, il pourrait bien être ici dans deux heures. Vous n'avez cependant rien à craindre, vu que j'aimerais mieux lui refuser l'entrée de la citadelle que de vous laisser exposé au moindre danger. Que pensez-vous de lui ?

— Le duc de Glocester, dit Warwick avec amertume, est le tyran, le fléau de l'Angleterre ; ses crimes lui ont mérité ces noms. N'a-t-il pas une bosse qui est pleine du venin qu'il distille. Ce monstre n'est-il pas l'effroi des familles?...

— Assez ! assez ! monsieur ; n'abusez pas trop des lois de l'hospitalité. Si vous étiez en âge de vous défendre, je vous jetterais le gant pour avoir médit de mon cousin.

— Si l'on me laisse deux heures pour échapper à ce tigre, répondit Warwick, je n'hésiterai pas un moment à prendre la fuite ; et j'aime à croire que vous, comte, n'avez point le dessein de m'en empêcher. Aussi bien je dois le faire

par reconnaissance pour votre bon accueil. Car, si j'acceptais la promesse que vous m'avez faite de me défendre contre le duc de Glocester, votre tête ne serait pas plus en sûreté que celles de Thomas Burdett et John Stacy. Quoique je sois bien jeune, le malheur de ma famille m'a donné de l'expérience avant le temps et je vous conjure, vous et mon cousin, de vous tenir en garde contre le duc de Glocester, car il.....

— Vous pouvez garder vos avis, interrompit Rivers; et d'abord prenez soin de votre personne. Vous êtes libre.

Alors le jeune comte prit congé de son cousin et se retira à cheval sans obstacle, conduit par Rivers et par une troupe armée qui le suivit assez loin. Le prince royal resta dans sa chambre, qu'il parcourait dans une pénible inquiétude. De temps à autre, il s'arrêtait pour attacher un coup d'œil terrifié sur la boiserie du plancher mouillée par le vin. Lorsque son oncle reparut, Édouard lui demanda d'abord : — Est-ce que vous connaissez, mon cher oncle, la raison pour

laquelle mon cousin ne voulait pas boire de ce vin ?

Les regards suppliants du prince étaient fixés sur les lèvres de Rivers, car il ne désirait rien plus ardemment que d'apprendre la fausseté du récit de Warwick.

— Est-ce que le comte vous en a fait savoir la raison ? demanda Rivers avec embarras.

— Il l'a fait ; mais mon cœur n'ose l'en croire !.... Non ! la chose est impossible ! Mon père..... Clarence fut son propre frère !

— Prince! dit Rivers d'un ton grave, il n'est pas aisé d'être roi. Un roi doit être juste sans acception de personnes. Il doit faire exécuter les sentences que les tribunaux prononcent. Un Romain n'a-t-il pas fait mettre à mort ses propres fils pour avoir conspiré contre l'État? Ainsi plaignez votre père à qui le trône imposait l'accomplissement de devoirs si pénibles.

Le prince avait caché son visage. —Oh ! mon cher frère Richard ! je pourrais un jour être exposé à te faire ôter la vie ! Mon oncle, je ne veux

jamais devenir roi, jamais! — Il prononça très vivement ces dernières paroles.

Le comte, haussant les épaules, ne dit mot. Puis il s'approcha de la fenêtre, qui donnait sur la ville de Ludlow.

— Warwick ne peut avoir entièrement tort, murmura-t-il ; et il se pourrait bien que Glocester fût un serpent qui cherche à gagner le trône par des tours et des détours sinueux au sein des ténèbres. C'est pourquoi veillons à notre sûreté.

Il quitta la salle en laissant le prince plongé dans de tristes pensées.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le premier fruit de la bonne semence.

Une heure et demie s'était à peine écoulée depuis le tumulte de Ludlow, dont nous avons parlé, lorsqu'un nouveau rassemblement se fit dans la petite ville. Cette fois il fut occasionné par une troupe à cheval assez considérable qui s'approcha au galop, ayant à sa tête un homme dont l'extérieur n'était rien moins qu'imposant. Le petit manteau de velours qui couvrait les épaules du nouveau venu, ne pouvait dissimuler une bosse

très apparente ; pas plus que le talon haut d'une de ses bottes ne pouvait cacher l'inégale longueur de ses deux jambes. La figure du chétif personnage était des plus sinistres, et le duc de Glocester, car c'était lui, n'avait point travaillé à racheter par les qualités de l'âme les défauts de son extérieur si disgracieux. Usant de fourberie et de paroles hypocrites, lorsque la force ouverte lui était impossible ou devait lui être nuisible, il n'avait à sa dévotion que des âmes viles et étroites. De ce nombre était le shérif de Shropshire, que le désagrément d'avoir subi l'intervention de Warwick portait à demander la protection du duc de Glocester arrivé dans le comté. Le shérif s'empressa de se présenter au duc avec la plus respectueuse obséquiosité.

— Monsieur, dit le duc après avoir entendu ce magistrat, le gouvernement vous est très reconnaissant de votre patriotisme ; je vais vous recommander aux faveurs du roi. Mais évidemment c'est une erreur de croire que le comte Rivers ait laissé partir le jeune aventurier. C'eût

été un acte aussi insensé que coupable. En tout cas, il l'aura fait mettre en lieu de sûreté, et il ne l'a accompagné avec cette grande escorte qu'afin d'empêcher sa délivrance par le peuple.

A ces mots, le duc quitta le shérif pour entrer dans la citadelle; il embrassa avec effusion le comte Rivers et baisa respectueusement la main du prince. Après avoir fait de grands compliments à ce dernier sur son application aux sciences, il s'adressa au comte Rivers avec une feinte affabilité : — Le but de ma visite est double, dit-il; j'ai voulu voir mon royal neveu, sur qui l'Angleterre fonde tant d'espérance, et puis vous féliciter de grand cœur, monsieur le comte, de la capture, que vous avez faite ce matin. Cette agréable nouvelle m'est parvenue à Springword, et dès ce moment je n'ai eu rien de plus pressé que de hâter mon départ pour venir ici. Dans quel lieu sûr, s'il est permis de le demander, avez-vous mis le jeune rebelle?

— Le jeune rebelle? demanda Rivers étonné;

vous parlez en énigme : expliquez-vous plus clairement, monsieur le duc!

— De qui pourrais-je parler si ce n'est du jeune Warwick, qui n'est venu sans doute dans ce pays que pour exciter davantage contre le gouvernement les Gallois déjà assez turbulents sans cela? Quel heureux incident que celui qui vous est survenu et qui vous a permis de l'arrêter sans bruit! Serait-il déjà en chemin pour être conduit à Londres?

— Je connais bien le comte Warwick comme le neveu du roi, répondit Rivers, mais non point comme rebelle. Il est venu à Ludlow pour voir le prince son cousin; et il était de mon devoir de le recevoir avec hospitalité,—vertu qu'exerce même le Maure infidèle.

— Et où est-il? demanda Richard en regardant autour de lui.

— Il est parti; je lui ai donné il y a une heure une escorte pour le reconduire jusqu'aux abords de la ville.

Les traits du duc s'obscurcirent.— Impossible!

dit-il, vous êtes trop prudent, monsieur, pour que je puisse ajouter foi à ce que vous dites. Une semblable occasion de rendre cette racine vénéneuse incapable de nuire pourrait ne jamais se représenter. Dites où est Warwick?

— Je ne plaisante jamais d'une telle manière, répliqua Rivers d'un air sérieux, avec vous principalement, monsieur le duc. Warwick est parti, vous dis-je. Pourquoi l'en aurais-je empêché, puisqu'il pouvait jusqu'à ce jour aller où il voulait, et que nul mandat d'arrêt n'avait été porté contre lui? J'aimerais mieux briser mon épée que de violer les lois de l'hospitalité. Je veux que le nom de Rivers soit toujours considéré avec honneur.

La figure du comte était pourpre de colère. Les regards de Glocester le fixèrent un instant avec fureur; puis il l'embrassa. — Vraiment, dit-il, d'un ton flatteur, vous êtes un chevalier sans peur et sans reproche, et trop bon pour notre siècle corrompu. Si tous les hommes pensaient comme vous, nous n'aurions que faire des voies

tortueuses de la diplomatie. Touchez-moi la main, comme une marque que vous ne m'en voudrez pas, cher comte! Notre neveu, quelle direction a-t-il donc prise?

— Sans doute, il s'est rendu sur les domaines de son grand-père, répondit Rivers d'une manière évasive.

Glocester se mordit les lèvres à la dérobée. Au premier moment où il vit qu'on ne l'observait point, il glissa ces mots à un des hommes de son cortége :—Tyrrell, prenez vite cinq de vos gens les plus fidèles, et tâchez de rejoindre Warwick. Mais ayez soin qu'ils quittent le château un à un et sous des prétextes plausibles.

Ce Tyrrell, homme d'une grande taille, raide comme un pieu, et d'un front d'airain, répondit promptement : — Et si j'attrape le jeune seigneur, qu'en ferai-je?

— Je m'en rapporte à votre prudence, répondit Glocester; il ne faut pas absolument que ce soit toujours du vin de Malvoisie... La rivière de Thames fait aussi bien son service...

Tyrrell hocha la tête, et partit pour exécuter l'ordre infâme de son maître.

Mais Dieu qui emploie les vents comme ses anges, et qui fait servir les flammes à l'exécution de ses ordres avait prédestiné une vieille femme pour sauver Warwick.

Après son triple bain, la bonne mère Bloom ne s'était guère senti l'envie de vaquer dans la journée à ses affaires ordinaires. Elle avait plutôt profité de sa liberté pour mettre des vêtements secs et elle avait pris la clef des champs. Elle eût fait une excellente actrice; car non seulement elle avait, comme nous l'avons vu, la langue bien effilée, mais elle possédait aussi l'art de changer sa mine à son gré. Personne n'aurait reconnu dans son costume actuel la délinquante de tantôt. Elle était assise sur une colline, du haut de laquelle on pouvait embrasser du regard la citadelle, la petite ville, de même que la Thames, qui baignait en serpentant une grande partie de la contrée. Elle avait vu partir Warwick, son sauveur, et entrer dans le château le duc de

Glocester sans avoir besoin de lunettes ou de télescope. Il n'échappa même point à ses yeux de lynx que six cavaliers quittaient un à un le château et qu'ils se réunissaient quelques instants après.

— Ces gens-là couvent quelque mauvais dessein, se dit-elle, et si je ne me trompe, leur marche se dirige sur les pas de Warwick. — Ah! le meneur m'a aperçue, et le voilà qui tourne son cheval. Mon bon cavalier! je crois avoir deviné ton plan ; il n'y aura sûrement pas de ma faute si je ne parviens à te jeter dans une mare aussi grande que la distance d'Edimbourg à Ludlow.

Dans ce moment Tyrrell avait rejoint la vieillotte. Que faites-vous ici? demanda-t-il brusquement.

— J'attends mon fils, mylord, qui est allé pour guider dans son chemin le comte de Warwick.

La raide figure de Tyrrell se couvrit subitement d'un rayon de joie. — Quelle direction le comte a-t-il prise?

— Là où le ruisseau de Cunnor jette son eau

rougeâtre dans la Thames, ils ont passé la rivière ; et puis ils se sont dirigés à travers cette prairie verte du côté des broussailles où l'on voit la route de Bligton.

Sans lui adresser un mot de remerciement Tyrrell s'en alla au galop dans la direction signalée.

—Il faut que j'attende la fin de ce tour plaisant, dit la bonne femme avec une joie secrète. Mon charmant chevalier, vous ne serez guère plus tenté de sonder la vieille Bloom. Ah! comme il se précipite! voilà son cheval qui s'embourbe! Oh! mon cavalier, je ne regrette que vos habits. Pouf! c'en est fait! il a disparu dans le bourbier, c'est ce que je voulais; ses écuyers se démènent aussi dans l'eau; ils en ont jusqu'à la ceinture; de temps à autre il reparaissent à la lumière, mais dans quel état! Mon Henri n'était pas plus sale quand il est tombé d'un banc dans la citerne. Mais voilà que son cheval a rencontré du sable; maintenant, mère Bloom, pense à toi, il est temps que tu te caches. Elle

se leva, et, marchant vivement, elle disparut bientôt derrière le rideau formé par les arbres de la forêt.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Un service d'ami.

Les voyageurs, c'est-à-dire Warwick et sa suite, s'étaient à peine engagés dans les détours de la forêt, lorsqu'une magnifique pelouse s'offrit à leurs yeux : elle était éclairée par les rayons du soleil du matin, et des gouttes de rosée scintillaient sur l'herbe tendre comme autant de diamants. L'écho répétait par intervalles les concerts des oiseaux qui cachaient leur retraite et leurs jeux dans le feuillage d'un vert sombre

des vieux chênes. Parfois aussi les buissons s'agitaient, quand un sanglier ou un chevreuil s'ouvraient un passage à travers les halliers touffus.

Warwick mit pied à terre en cet endroit. Ratcliff et le domestique suivirent son exemple. Le brouillard s'était dissipé et le soleil éclairait maintenant toute la forêt. Édouard et ses deux compagnons s'étaient assis sous un chêne, et tous les trois se laissaient réchauffer par les bienfaisants rayons. Se servant de sa toque comme d'un vase, le jeune comte puisa de l'eau fraîche et limpide à une source voisine. Puis il donna l'ordre à un de ses écuyers de lui apporter de la venaison et du pain qui se trouvaient dans l'une des poches de son manteau. Ce déjeuner sans cérémonie lui paraissait infiniment préférable à celui de Ludlow.

— Maintenant, se disait-il en lui-même, je n'envie plus ton sort, cousin Édouard; ah! comme ce lieu est plus agréable que les grosses murailles de ton château! comme cette eau est

bonne (et il frissonnait en pensant au malvoisie)! Toi, tu es forcé de te soumettre aux volontés capricieuses de ton oncle, tandis que moi je suis mon maître. Toi, tu es prisonnier des Gallois, et moi, seigneur libre, tout le pays m'est ouvert.

Il coupa un morceau d'un cuissot de cerf.

— Où ce coquin de Jones est-il resté? dit-il tout à coup; sa précipitation l'aura fait tomber dans les mains du détestable Glocester. Ratcliff, tu lui as donné un mauvais conseil; tu mériterais de voir retomber sur toi tous les malheurs qui lui arriveront.

Dans ce moment les buissons s'agitèrent.

— C'est toi, Jones, dit Warwick tout joyeux, en reconnaissant celui qu'il croyait perdu. Mais son visage s'assombrit tout à coup

— Que vois-je! s'écria-t-il; ah! le traître! Glocester est avec lui! L'infâme! il tire son épée..... Quoi! il rit maintenant et il la laisse retomber dans le fourreau! Mais quel est donc celui qui l'accompagne?

Jones s'approcha en souriant.

— Tranquillisez-vous, milord, dit-il; sans doute mon guide est la parfaite image de votre bossu d'oncle, avec cette différence toutefois qu'il ne boite pas, et que c'est le plus vaillant et le plus habile coureur de toute l'Angleterre; sa légèreté est telle qu'il ne laisse aucune trace de ses pas sur le sable. Son œil cligne comme celui de sa seigneurie votre vénérable oncle, sa bosse est au moins aussi grosse; mais ce poids ne le gêne nullement et il franchit les broussailles avec autant de facilité que l'aiguille du tailleur traverse le drap; aussi ai-je pu à peine le suivre. Par égard pour une ressemblance si parfaite avec lui-même, votre oncle Glocester devrait bien l'attacher à sa personne. Il m'a dit qu'il était âgé de seize ans. Si sa laideur se développe avec les années, que deviendra-t-elle? Alors sans doute les veuves, les enfants et même quelques citoyens poltrons prendront la fuite à sa simple apparition?

— Où l'as-tu rencontré et qu'as-tu fait de ton cheval? dit Édouard.

— Je vais vous le dire, mylord. Ratcliff m'a

conseillé de demeurer en arrière afin de soulever les Gallois et de les engager à vous délivrer si vous étiez retenu de force dans le château. Ma première démarche n'a pas réussi, car on m'a enlevé mon cheval et je me suis encore trouvé heureux d'avoir pu gagner au large. Tout découragé, j'ai quitté Ludlow par un chemin détourné, et dans le voisinage j'ai rencontré une vieille femme avec ce garçon que voilà. Ils m'abordent avec empressement, m'annoncent votre départ. La mère me donne son fils pour guide en me disant : Glocester est à Ludlow et six de ses hommes d'armes sont à la poursuite de votre maître ; mais, ajoute-t-elle, ses envoyés ont pris un bain en voulant suivre mes indices, et par ma ruse ils auront quelques heures de retard sur votre maître. Allez maintenant, ajouta-t-elle, et hâtez la retraite de ce brave petit comte de Warwick.

— Et qui est donc cette femme? dit Warwick; d'où vient qu'elle s'intéresse tant à moi et comment dois-je croire à ses paroles?

— Je ne sais pas, mylord, répondit Jones; mais c'est avec son aide que je vous ai retrouvé.

— Et toi, l'ami, tu me diras peut-être qui est ta mère et ce qui fait qu'elle veille sur moi?

— Ma mère, repartit Henri, est une femme que l'on a plongée trois fois ce matin dans la Thames, et qui pour quelques mots eût perdu la vie sans votre généreuse intervention.

— Quoi! dit le jeune comte étonné, quelques mots ont suffi pour sauver cette pauvre femme et sa reconnaissance est si grande! Adresse à ta mère des remerciements et prends cette pièce d'or.

— Ma mère m'a défendu de rien accepter, répondit Henri Bloom en se reculant; mais elle m'a commandé de vous conduire où vous voulez aller, car je connais les chemins à six lieues à la ronde.

— Non, non! s'écria vivement Édouard, je ne puis supporter ta vue à cause de ta ressemblance avec Glocester. Ce n'est pas ta faute, il est vrai; mais tu me fais peur, va-t-en vite.

— Puissiez-vous ne regretter jamais cette

vivacité! dit le jeune garçon en pleurant, et il disparut.

Édouard, peu d'instants après, monta à cheval avec sès compagnons, à l'exception de Jones, et prit la route qui conduisait au château de Littlerock où il espérait être en sûreté sous la protection du duc de Buckingham.

Neuf jours s'étaient écoulés, Henri Bloom traversait de nouveau les montagnes de Galles; sur sa bosse il portait un sac contenant de petits objets qu'il vendait aux charbonniers et aux habitants des petites maisons isolées où souvent il était bien accueilli, malgré sa difformité et sa laideur.

Il était éloigné de cinq lieues de Ludlow quand il entra dans une hutte où sa curiosité fut excitée par des paroles incohérentes qu'on articulait dans une chambre voisine, séparée de lui seulement par une cloison.

— Avez-vous quelqu'un, mère Marguerite? dit-il en élevant la voix.

— Quelle visite croyez-vous que j'aie? répondit

la femme en grommelant. Au commencement de la semaine passée, trois étrangers m'ont amené un jeune homme malade qui était pâle comme un mort et sans mouvement, me priant d'en prendre soin, et m'assurant que je serais récompensée. Mais, que sais-je? il appartient peut-être à une bande de voleurs plutôt qu'à une famille de gentilshommes. Ils s'en allèrent tout aussitôt, et malgré leurs promesses ils ne sont pas encore revenus. Maintenant nous avons un malade sur les bras et avec lui une maladie contagieuse semblable à la peste. Il vaudrait mieux pour lui et pour nous que Dieu le rappelât, il est entièrement défiguré et sa vue est à jamais perdue. Ne serait-il pas préférable qu'il quittât ce monde où il serait le plus misérable des hommes?

Ces paroles rappelèrent à Henri sa difformité, et un sentiment de compassion et de sympathie entra dans son cœur. Sans craindre la contagion, il entra dans la chambre voisine où il vit étendu sur un lit de mousse un jeune homme en proie à une fièvre ardente. Tout son corps était couvert

de boutons enflammés et sa tête était horriblement enflée. Ses grands sourcils indiquaient seuls la place de ses yeux que cachaient entièrement ses paupières tuméfiées.

La pauvre chambre était fort en désordre. Néanmoins dans le vêtement qui servait de couverture au malade, Henri crut reconnaître le manteau du comte de Warwick. L'habit que ce dernier n'avait point quitté acheva de convaincre Henri qu'Édouard était devant ses yeux. Il se rappela alors les dures paroles de Warwick et se dit en lui-même :

— Aujourd'hui la mort pourrait venir, et malgré ton rang elle ne t'épargnerait pas plus que moi.

Cependant l'état de Warwick n'était pas désespéré, et l'on pouvait voir qu'avec des soins il serait bientôt rendu à la vie.

En peu de jours, le bel et blond jeune homme était devenu d'une laideur effroyable qui le cédait à peine à celle du pauvre Henri. Ce dernier était plein de bonté et de douceur, une satisfac-

tion charitable s'était emparée de son cœur quand il avait vu de quelle utilité il pouvait être au malade. La situation abandonnée et nécessiteuse du jeune comte touchait bien vivement Henri et lui suggérait mille ingénieux moyens d'adoucir ses souffrances. La crainte qu'on ne le découvrît lui inspirait les plus sages précautions; car maintenant encore ses riches vêtements et ses propos sans liaison pouvaient le trahir. Il faisait tous ses efforts pour l'empêcher de parler, et par une adroite ruse il avait rendu méconnaissable les habits de Warwick, en y ajoutant des morceaux enlevés à la doublure de son propre manteau. Il fit du reste des vêtements un paquet qu'il cacha soigneusement. Après quoi, il récompensa du mieux qu'il put les habitants de la hutte du charbonnier afin qu'ils gardassent encore le malade sans découvrir sa retraite à qui que ce fût. Henri avait oublié tout ce qui lui était personnel tant qu'un grand danger menaçait le jeune comte, mais trois jours après, la violence du mal ayant fait place à un état plus tran-

quille, il partit pour avertir sa mère de ce qui s'était passé; puis il revint bien vite pour reprendre ses fonctions auprès du malade. Ce dernier, encore privé de la vue, touché de la générosité de Henri, le pria de lui dire qui il était. Henri l'assura qu'il ne lui devait aucun remerciement et que les habitants de la hutte avaient seuls droit à sa reconnaissance. Mais il eut beau soutenir son généreux mensonge, quand après avoir présenté au jeune Édouard du pain blanc et du bon lait, il lui bassinait les yeux, celui-ci bénissait son bienfaiteur, et lui baisait la main en disant :

— Oui, c'est bien vous, et vous êtes un ange du ciel.

Henri retenait sa respiration, car il craignait d'être reconnu et d'exciter de nouveau le dégoût de Warwick. Il savait par expérience que les hommes jugent trop souvent d'après l'apparence et négligent de s'assurer des qualités du cœur.

Édouard, plein de confiance en son bienfaiteur, lui raconta, sans que celui-ci le lui deman-

dât, comment il avait voulu aller chercher un asile chez le duc de Buckingham; mais qu'on l'avait averti de prendre garde, parce que le duc était le plus ardent ami de Glocester. Pour me retirer sur mes terres, ajouta-t-il, il y avait trop loin, et d'ailleurs la justice ne m'a-t-elle pas exproprié! C'est pourquoi après avoir erré à l'aventure sans savoir ce qu'il ferait, la fatigue et la maladie l'avaient tellement abattu qu'il n'avait pu poursuivre sa route. Quant à ce que ses compagnons étaient devenus, il l'ignorait complétement.

Édouard ne savait rien non plus de ce que Henri avait fait pour récompenser les habitants de la chaumière; il ne se doutait pas que toutes les fois que Henri allait à Ludlow, il n'en revenait jamais sans leur rapporter quelques petits présents pour qu'ils gardassent plus volontiers son protégé dans leur pauvre demeure.

Quand les forces d'Édouard revinrent et qu'il put prendre l'air sans danger, Henri le conduisit sur une grande pelouse dans la forêt, et le

fit asseoir sous des branchages qu'il avait entrelacés pour lui procurer de l'ombre. Un air pur, embaumé par le parfum des fleurs, flattait agréablement Édouard ; il disait avec reconnaissance et attendrissement :

— Pourquoi me plaindrais-je d'être encore aveugle, si ce n'est parce que je n'ai pas le bonheur de voir et de connaître mon sauveur ! Viens ici, mon cher Henri ; mets-toi là près de moi, car je veux te toucher, ta voix me dit que tu es jeune. Quelle couleur ont ces cheveux coupés si courts, et tes yeux comment sont-ils ? Tes joues me semblent un peu maigres ; ah ! peut-être elles ont perdu leur fraîcheur pendant les nuits que tu as passées à me veiller. Es-tu grand ?

Henri était troublé ; il n'osait se retirer, et il craignait en restant de déplaire de nouveau à Édouard et de perdre son amitié.

— Laissez-moi, mylord, dit-il en s'éloignant doucement, un pauvre garçon comme moi ne mérite pas d'être considéré, caressé ainsi par un noble prince tel que vous.

— Mais je le veux, dit Édouard en lui passant la main sur l'épaule. Ah! qu'est-ce que cela? dit-il surpris, tandis que Henri cherchait à lui échapper.

— Henri, ne plaisante pas avec un aveugle comme moi. Qu'as-tu sous ton habit?

Le pauvre Henri avait les yeux pleins de larmes; la voix lui manquait. Dans ce moment un bruit se fit entendre dans les buissons, et un sanglier blessé, dont les défenses étaient couvertes d'écume, courut sur les deux jeunes gens qui se trouvèrent ainsi exposés au plus grand danger.

Henri tout effrayé s'écria : — Mon Dieu, protégez-nous! Sauvez-vous, mylord, cet animal furieux me poursuivra; montez vite sur un arbre et vous y serez en sûreté.

Édouard ne voulait rien céder en courage à son bienfaiteur; il était armé de son épée qu'il avait voulu porter à sa première sortie. Mais la force lui manquait pour s'en servir; pourtant il l'agitait avec résolution, et criait à Henri : — Ami,

mets-toi derrière moi, et il ne t'arrivera rien.

Puis il se mit à genoux, serra son arme contre sa poitrine et attendit le sanglier; sa position était pénible (il y voyait à peine). Henri s'efforçait en vain de lui ôter l'épée et de lui persuader de se retirer. Pendant cette généreuse lutte, le sanglier furieux avançait toujours; bientôt il reçut une légère blessure, mais en même temps il terrassa les deux jeunes gens. Tout semblait perdu pour eux, car l'animal allait se précipiter sur le jeune Warwick; mais le courage et la présence d'esprit de Henri les sauva : armé d'un bâton, il repoussa le sanglier; mais ce ne fut qu'un instant de trêve. Heureusement une meute de chiens vint donner la chasse au sanglier. Pendant ce temps, Édouard et Henri prirent la fuite et se cachèrent dans un lieu écarté. Peu à peu le bruit s'éteignit insensiblement et la forêt recouvrit son calme ordinaire.

Édouard fatigué se jeta sur l'herbe. — Maintenant je sais qui tu es, dit-il après un moment de silence; tu ne te nommes pas Henri, mais



Belin Le Prieur et Morizot, éditeurs

Imp. A. Godard

Ami, mets toi derrière moi et il ne t'arrivera rien

Raphaël; tu m'as sauvé comme autrefois il sauva le jeune Tobie, lorsque celui-ci allait être englouti par un poisson monstrueux. Je te dois la vie et la santé. Oh! si tu pouvais aussi me rendre la vue! Je m'explique maintenant la grosseur que j'ai sentie sur tes épaules; sans doute elle cache les ailes d'un ange; ah! ne t'envole pas si on me rend la vue!

Henri sourit tristement à ces paroles; il n'osait s'avouer qu'il eût été heureux que les yeux d'Édouard restassent fermés, afin de ne rien perdre dans son amitié.

Mais au bout de quelques jours, Édouard s'aperçut avec bonheur que ses yeux commençaient à être sensibles à l'éclat du jour.

Le courage manquait souvent au bon Henri en pensant au moment où celui-ci le reconnaîtrait. Aussi nourrissait-il le projet de l'éviter en prenant la fuite; mais un matin qu'il était assis, triste et tremblant, auprès du lit d'Édouard, celui-ci ouvrit enfin les yeux, et ce que Henri craignait tant arriva.

Au vif sentiment de joie que lui fit éprouver la certitude d'avoir recouvré la vue, succéda bientôt un mouvement de mauvaise humeur quand son regard rencontra et reconnut Henri.

— Ah! pourquoi le premier moment si doux devait-il être suivi d'un retour si amer? murmura Édouard. Qui t'a amené près de moi, vilain masque? dit-il vivement et avec un ton de colère.

Le pauvre garçon leva sur lui des yeux pleins de tendresse et des larmes s'en échappaient. Puis il dit d'une voix presque éteinte : — Je suis Henri!

Édouard mit ses deux mains sur ses yeux et sortit de la cabane. Henri, profondément abattu, le suivit. Un horrible cri se fit entendre, Édouard venait de voir sa propre figure dans l'eau d'un ruisseau. — Oh! quel changement, mon Henri! s'écria Édouard, oubliant la ressemblance de ce dernier avec Glocester. Comment suis-je ainsi devenu? Suis-je fou? suis-je enchanté pour me voir actuellement une figure aussi horrible? Plus de cheveux! une peau épouvantable! et des

yeux! Mon Dieu, qu'ils sont gros! Ne suis-je plus Édouard? Parle, Henri...

Le pauvre enfant ne sentait en lui aucun sentiment de joie d'être ainsi vengé; il plaignait au contraire Édouard, et il se contenta de lui répondre :

— Vous êtes vraiment mylord Édouard de Warwick; une cruelle maladie vous a ainsi changé; mais ne vous découragez pas : votre beauté ne peut à la vérité vous être rendue, mais votre visage ne sera pas toujours aussi maltraité que le voilà; il redeviendra plus agréable.

Édouard frissonna en se regardant de nouveau, et il pleura amèrement :

— Je t'ai offensé, bon Henri, dit-il, et maintenant Dieu me punit, car je suis plus laid que toi. Il ne me manque qu'une difformité semblable à la tienne. N'en ai-je pas une? Et le pauvre enfant se passa la main sur le dos.

— Non, répondit Henri en souriant; d'ailleurs une bosse n'est-elle pas quelquefois un étui qui cache les ailes d'un ange.

— Tu es vraiment un ange, et mon bon ange, dit Édouard avec reconnaissance ; mais mon oncle porte cachées dans sa bosse les ailes de Satan. Jamais je ne t'offenserai ; au contraire, je t'aimerai et te récompenserai ; mais, que dis-je ? ne suis-je pas maintenant plus misérable que toi ? On m'a enlevé tous mes biens, et je suis devenu un épouvantail !

Le pauvre enfant sanglotait. — S'il doit souffrir de sa laideur autant que moi, pensa Henri, que son sort est digne de pitié ! Mylord, dit-il à haute voix, regardez. Voyez suspendue à ce tronc d'arbre une chrysalide ; cette délaissée et imperceptible créature, qui peut à peine se mouvoir, m'a bien souvent donné lieu d'être consolé. Qui croirait voir dans cette chrysalide un papillon aux jolies ailes de mille couleurs qui lui permettent de caresser toutes les fleurs. Un bon prêtre m'a dit autrefois que nous devions un jour nous envoler comme les anges pour aller goûter les joies du ciel ; aussi porterai-je ma bosse sans me plaindre aussi longtemps que Dieu le voudra.

Cette consolation n'adoucit pas la douleur d'Édouard. En se regardant dans l'eau, il pleurait toujours de plus en plus, et Henri se vit forcé de laisser au temps le soin d'agir sur lui et de diminuer sa douleur.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Stratagème d'un ami.

Quelques jours plus tard, une scène étrange se passait au palais de Ludlow. Le comte Rivers écrivait à sa sœur la reine Élisabeth, lorsque la porte, s'entr'ouvrant doucement, lui laissa apercevoir la grotesque figure de Henri Bloom.

— Pardonnez-moi, mylord, dit-il en ouvrant tout à fait la porte, il n'y avait ici personne pour m'annoncer. Vous êtes connu dans toute l'Angleterre pour un seigneur bon et généreux, par

conséquent vous voudrez sans doute excuser un pauvre garçon comme moi qui suis tout à fait étranger à l'étiquette de la cour. La souris s'approche sans peur du lion dont la seule vue épouvante la plupart des autres animaux.

— Que me veux-tu, nouvel Ésope? Parle, lui dit Rivers; et il déposa sa plume dans son écritoire.

— Je serai court, mylord. Que me donnez-vous si je livre entre vos mains le prince Édouard, comte de Warwick?

Muet d'étonnement, Rivers cherchait à lire sur la vilaine figure du garçon qui lui parlait. Sombre et sourcilleux, il lui répondit :

— Je ne dois voir en toi ni un Ésope, ni une souris, mais bien un scorpion; toutefois j'ai peine à croire qu'une créature telle que toi ait mis la main sur un Warwick, cela n'est pas possible. Comment! toi, tu tiendrais le comte en ta puissance, tu pourrais me découvrir sa retraite?

— Certainement, mylord, je le puis, aujour-

d'hui même si vous m'en donnez l'ordre; mais que voulez-vous me donner? C'est un excellent gibier que je veux vous offrir, et moi, je suis un pauvre, un bien pauvre garçon. Je sais qu'on a mis à un haut prix la tête du comte; je pourrais m'adresser à un autre, mais je ne sais pourquoi je préfère vous réserver l'honneur d'avoir fait prisonnier le fils du criminel Clarence. Que me donnerez-vous donc, mylord?

Rivers mit la main sur la garde de son épée qu'il abandonna aussitôt; puis il dit d'un air tranquille, mais contraint :

— Garçon, n'est-ce pas le comte qui a sauvé ta mère il y a quelques mois? — C'est vrai, mylord. — Et toi, misérable et ingrate créature... — Pardon, mylord, vous devez savoir que le roi Édouard, le duc de Glocester et leur frère Clarence étaient tous d'une même mère, et cependant un des trois a été noyé par l'ordre des deux autres.

Le comte dissimula mal l'impression pénible que venaient de lui causer ces paroles; il en-

tr'ouvrit son habit et courut à la fenêtre pour respirer plus à l'aise.

—Votre exemple, messieurs mes beaux-frères, dit-il avec amertume, commence à fructifier chez vos sujets.

Alors il se tourna vers Henri : —Opprobre de la race humaine, dit-il d'une voix de tonnerre, sache donc que le comte Rivers ne saurait être le meurtrier d'enfants innocents, moins encore de ses proches ; il n'a jamais failli à son honneur. Si tu veux avoir le prix du sang, va chez le duc de Glocester à qui tu ressembles si bien. C'est lui qui te donnera la récompense promise, ajouta-t-il en retombant péniblement sur son siége.

Loin que ces paroles véhémentes fissent impression sur Henri, il devint de plus en plus calme, et un léger sourire rayonnait par intervalles sur sa mobile physionomie. Puis d'un air assez dégagé, il répondit :

— Eh bien, mylord, je suivrai votre conseil : je vais vendre mon gibier au duc de Glo-

cester. Adieu, mylord. Et, ce disant, il fit une fausse sortie.

— Reste ici, garçon, s'écria Rivers avec une voix de tonnerre; et fermant la porte avec violence, il en retira la clef. A genoux, misérable créature, dit-il; adresse à Dieu une prière pour ton âme, car tu vas mourir de ma main; ta langue infidèle et empoisonnée ne causera pas la mort d'un innocent. Toi, chère épée, pardonne-moi de te tremper dans le sang d'un traître. Et il la tira avec violence.

Henri se mit à genoux comme on le lui ordonnait; mais relevant la tête avec une expression de bonheur étrange :

— Pardon, mylord, dit-il, si je vous ai soumis à une petite épreuve; daignez m'écouter tranquillement, et vous ferez ensuite ce que vous jugerez à propos. Le comte Warwick n'est pas loin d'ici : une maladie très grave l'a retenu jusqu'à présent dans Wallis; vous le savez sans doute, ses biens ont été confisqués, et maintenant, pauvre, faible encore, sans appui, sans

asile, il a tout à craindre. Je lui ai conseillé de vous demander aide et protection, parce que toute l'Angleterre vous reconnaît pour un homme d'honneur. Cependant, pardonnez-le-moi, mylord, afin d'être plus sûr de vos dispositions à l'égard de votre cousin, j'ai cru prudent d'agir comme je viens de le faire. Et maintenant je vous implore pour lui! Accueillez-le chez vous jusqu'à ce que les terribles dangers qui le menacent soient dissipés.

— Suis-je une vieille femme, dit Rivers toujours en colère, dois-je croire à des paroles que te suggère la peur de la mort? Crois-tu me tromper avec tes flatteries?

— Demandez à votre cousin lui-même, dit Henri avec calme; je crois l'avoir loyalement servi jusqu'à présent; et vraiment, si vous eussiez accepté mes offres, j'aurais mieux aimé me laisser arracher la langue que de trahir le comte en indiquant sa retraite; mais soyez son meilleur appui; permettez que je lui en donne l'assurance en votre nom.

Rivers regarda Henri avec un œil scrutateur, après quoi il dit : — Si tes paroles sont vraies, je ne puis accéder à ta demande.

— Comment, vous refuseriez ! Le comte Warwick poursuivi sera-t-il contraint d'implorer le secours du prince royal ? Quels dangers pour lui et pour le prince lui-même ! Mais, j'y songe, je ne vous ai point dit jusqu'à présent que la maladie a tellement changé la figure du comte que personne ne pourrait le reconnaître ; donnez-lui un autre nom, et il pourra vivre incognito auprès de votre personne.

Après cette conversation, le comte Rivers et quelques soldats, à la tête desquels se trouvait Henri qui leur servait de guide, se dirigèrent vers la cabane du charbonnier. Rivers, accompagné du seul Henri, entra dans cette humble retraite.

L'entrevue fut touchante et douloureuse ; le comte Rivers répandit des larmes d'attendrissement en revoyant Warwick, naguère si beau, si brillant, et maintenant méconnaissable.

Édouard pleurait aussi avec amertume en devinant la cause de l'émotion de son cousin.

Caché sous un travestissement, Warwick suivit Rivers qui récompensa largement les habitants de la cabane. Le fidèle Henri avait aussi reçu de sa main généreuse une somme considérable.

Édouard, qui portait maintenant le nom de Robert Buchleig, monta sur le cheval qu'on lui avait amené. Alors Henri s'avança vers lui :

— Oublierez-vous tout à fait le pauvre Henri? dit-il avec émotion. Ne pourrai-je vous voir de temps en temps, ou au moins vous apercevoir si je ne puis vous parler?

Édouard lui tendit la main.

— Tu seras toujours mon bon ange Raphaël, qui ne devra jamais négliger son Tobie. Vous permettrez, n'est-ce pas, mylord Rivers, que le bienfaiteur de Robert Buckleig puisse le voir à Ludlow?

Rivers faisant signe à ses soldats pour qu'ils prissent les devants : — Je vous le permettrai, répondit-il à Warwick, mais à condition que Henri

gardera le silence et ne parlera de tout ceci à personne, pas même à sa mère ; tous deux vous devez comprendre que vous partagez avec le comte Rivers un secret dont la révélation pourrait lui coûter la vie.

Et Rivers donna des éperons à son cheval ; Robert galoppa près de lui. Henri resta en arrière et suivit Édouard des yeux le plus longtemps qu'il put. Il portait sous son bras un petit paquet contenant les vieilles hardes de Warwick dont il n'avait pas voulu se dessaisir.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le frère et la sœur.

— Depuis les quelques semaines que je vous ai auprès de moi, Robert, disait un jour le prince royal à Warwick qu'il n'avait point reconnu, mon cœur est bien plus content. Croyez-moi, quand on n'a pas un ami auquel on puisse confier ses peines, il semble quelquefois que la poitrine va se briser. Ah! si je pouvais tout vous confier, mes craintes et mes soucis! Ne voyez-vous pas comme chacun ici s'efforce de me ren-

dre malheureux? Tout dernièrement mon domestique William m'a dit que l'on avait confisqué les biens de mon cousin Warwick et que l'on s'était emparé de sa personne; en avez-vous entendu parler?

— Mais il s'agit de savoir si William a dit la vérité à votre majesté? repartit Robert sérieusement.

Édouard soupira profondément. — Je crois, dit-il, que l'on a fait tort à mon cousin dans l'esprit de mon père. Oh! si j'étais auprès de sa personne, je lui ferais mieux apprécier Warwick. Avez-vous connu son père le duc de Clarence? De quelle maladie est-il mort?

Édouard, fortement ému, attendit avec anxiété la réponse de Robert. — Non, non, taisez-vous! s'écria-t-il avec vivacité, craignant sans doute que Robert ne confirmât ce qu'il savait déjà. Avant-hier, le chapelain du château disait qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Il a développé cela en

montrant que les riches ont plus d'occasions de faire le mal que les pauvres. O Robert! si le chapelain avait dit vrai, aucun de nous n'entrerait donc dans le ciel, ni même mon cher père et beaucoup d'autres? Que ne suis-je pauvre et délaissé, ou plutôt mort tout jeune et déjà dans le ciel! Que ne puis-je prendre ta place! Oh! si je désire être roi un peu de temps, c'est pour réparer le mal que je puis avoir commis, en faisant beaucoup de bien, et pour rendre à mon cousin Édouard son héritage; mais, hélas! sais-je bien moi-même ce que je ferais?

— Votre majesté oublie tout à fait que nous devons nous exercer aujourd'hui à l'escrime, dit Robert qui désirait donner un autre tour à la conversation, afin de distraire Édouard de ses tristes pensées. Serrez bien votre épée, prenez une bonne position; en garde : essayez de me tuer, je me sauverai.

— Ah! Robert, reprit le prince découragé, je hais tous ces exercices qui n'ont pour but que de tuer. Je ne veux qu'être roi, et non meurtrier

ou bourreau; je veux faire grâce et non faire couler le sang.

— Vous oubliez, sire, qu'un roi doit savoir commander une armée un jour de bataille. Je ne veux pas que vous appreniez à tuer, mais à gagner le prix dans les tournois.

— Des tournois! Ah! ne me parle pas de cela. Tu crois que tu aurais du plaisir à batailler avec tes amis, à leur donner des coups, des meurtrissures à faire tomber les hommes et les chevaux au risque de leur rompre le cou?

— Mais vraiment, sire, si rien ne vous amuse, que voulez-vous donc faire?

— Oh! cher Robert, si je pouvais visiter mes domaines, aller de cabane en cabane, de ville en ville! Oh! si je pouvais faire moi-même un peu de bien et essuyer des larmes! Quelquefois la justice se trompe: si je pouvais réparer ses erreurs; s'il m'était permis de parler au plus misérable de mes sujets, de me réjouir ou de pleurer avec lui, oh! Robert, quel bonheur!

— Beaucoup de princes ont pensé et rêvé

comme vous dans leur jeunesse ; mais, devenus hommes et rois, ils ont vu que cela ne pouvait se réaliser.

— Pourquoi ? Robert ! Oh ! si c'était vrai, je le répète, j'aimerais mieux mourir enfant. Mais, vois donc, qui vient ici ? mon frère Richard ! Et aussitôt il jeta l'épée à terre et courut à l'entrée du château qu'assiégeaient une grande foule de peuple. Le prince royal passait tour à tour dans les bras de la reine et de ses sœurs, il couvrait de baisers le petit Richard. — Comme vous me surprenez agréablement ! ma chère mère ! Mon Richard, comment te trouves-tu ? ah ! viens donc, ma sœur Élisabeth, et toi Cécilie ! Bonjour, Anna ; embrassez-moi, Catharina et Isabella. Viens donc, viens, cher Robert, partage la joie de ton ami : vois ici tout ce que j'aime ; mon père seul y manque. Comment se porte-t-il ? Chère mère, je te présente Robert Buckleig, que mon bon oncle Rivers m'a donné pour compagnon ; ce pauvre garçon, il est muet de surprise. Robert, tu n'entends pas ? ta reine est devant toi... qu'a-t-il

donc ? il regarde tout avec stupeur... Mais, chère mère, tu m'amènes une sixième sœur... Quelle est cette demoiselle ?

— Comment ! tu ne reconnais pas ta cousine, la princesse Adélaïde de Clarence, demanda la reine en conduisant la jeune fille auprès de son fils. Depuis que son frère a disparu, ton père nous l'a envoyée ; elle est pour moi une tendre fille.

Cependant Robert paraissait violemment agité : la joie et la douleur le faisaient à chaque instant changer de visage ; son unique sœur Adélaïde était là devant lui, et il n'osait l'embrasser, ni même lui parler ; car cette sœur bien aimée ne le reconnaissait plus tant la maladie l'avait défiguré. Le pauvre enfant avait peine à contenir les larmes amères qui roulaient dans ses yeux. Il faisait quelques pas, ses bras s'avançaient vers elle, et pourtant il lui fallait réunir tous ses efforts pour éviter la moindre démonstration. — Oh ! que je suis malheureux ! se dit-il en soupirant, mon Adélaïde me refuse un furtif

coup d'œil! à moi qui entre mille la reconnaîtrais.

Ces réflexions pénibles furent interrompues par la reine qui lui adressa ces mots :

— Cher Robert, ne voyez pas en moi une reine, mais la mère de votre ami Édouard; remettez-vous de votre trouble, et montrez-nous cette amabilité qui vous a gagné le cœur de mon fils. Avez-vous encore des parents ?

— Non, madame, balbutia Robert, je suis un orphelin. Une sœur m'était restée, mais...

Un cri d'étonnement, qui se fit entendre du côté d'Adélaïde interrompit Warwick.

— Ciel! quelle voix ! dit celle-ci tout bas.

— Qu'as-tu, chère Adélaïde? dit la reine en regardant tour à tour Robert et la jeune princesse; d'où vient cet embarras ?

— J'ai senti tout à coup mon cœur se serrer douloureusement, répondit Adélaïde avec présence d'esprit, peut-être cette douleur a-t-elle été causée par la rapidité de notre voyage.

— Tu as raison, chère Adélaïde, dit la reine.

Dans la joie de nous revoir, nous oublions que nous sommes dans la cour du château et qu'une autre joie nous attend encore; car je n'ai pas encore revu mon frère. Venez, mes enfants.

Warwick resta seul dans la cour. — Que dois-je faire? se dit-il en ramassant l'épée qu'Édouard avait laissée à terre; me découvrirai-je à ma sœur? Je crois qu'elle a reconnu ma voix. Que fait-elle maintenant à la cour? l'affection de la famille royale ne serait-elle qu'apparente et ma pauvre sœur prisonnière?

Tout pensif, Warwick remonta dans sa chambre. Il repassa dans sa mémoire les paroles du comte Rivers. Il pensait que la révélation de ce secret pourrait lui coûter la vie. Cependant un mouvement naturel l'entraînait vers sa sœur.

—Si je pouvais, ne fût-ce que pour un instant, profiter de l'occasion que Dieu m'envoie, serait-ce un crime? Mais je dois me tenir sur mes gardes, car un mot, un geste pourrait me faire découvrir.

Le jeune comte avait tant de force de caractère qu'il eût pu, devant Rivers, parler de sa sœur sans trahir son émotion, quoique celui-ci l'observât toujours avec une sorte de défiance. Lorsque la reine et ses enfants eurent quitté la chambre de Rivers, il appela Robert et lui dit :

—Prince, je vous ai témoigné une grande confiance, une confiance sans bornes en vous admettant dans ce château; car dans ce moment vous êtes sans doute exposé à une grande tentation. Pourrez-vous être assez fort pour garder votre secret vis-à-vis de votre sœur? Vous savez que, pour vous et pour moi, les conséquences de la moindre indiscrétion pourraient être bien funestes. Vous avez, quoique bien jeune encore, une raison pleine de maturité. Vous dites que vos malheurs vous ont mûri avant le temps, voici l'occasion de le prouver : vous en sentez vous la force? ou vaut-il mieux vous éloigner pendant quelques jours?

Des sentiments opposés se livraient un combat violent dans le cœur de Warwick.

— Mylord, dit-il, recevez mes tendres remerciements pour la générosité avec laquelle vous agissez à mon égard. Je vous jure que vous n'aurez qu'à vous louer de ma conduite ; mais permettez-moi seulement de voir quelquefois ma sœur et je me tairai comme si j'étais mort ; eh ! ne le suis-je pas de fait ?

Il dit ces derniers mots les yeux humides de larmes.

Rivers le pressa contre son cœur.

— Conduisez-vous toujours de même, cher prince, lui dit-il, et j'espère qu'un jour viendra où vous serez réuni à votre sœur pour être heureux désormais.

— Oh ! si Dieu permettait cela ! dit Warwick en s'éloignant.

Édouard tint sa parole fidèlement, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup ; mais quand le jour fut venu où la reine, ses enfants et la princesse Adélaïde devaient quitter le château pour longtemps et partir pour Londres, tandis qu'ils étaient tous chez le prince royal, Adélaïde alla par ha-

sard dans le salon où Warwick était seul. Celui-ci ne put se rendre assez maître de lui pour s'empêcher de lui parler; il s'avança vers elle et lui dit :

— Permettez à un pauvre diable comme moi de vous entretenir quelques instants.

L'émotion avec laquelle Édouard prononça ces paroles frappa fortement la princesse; son regard s'arrêta sur le prétendu Robert, et elle lui dit avec vivacité :

— Parlez, monsieur, que désirez-vous de moi?

— Mademoiselle, répondit-il, ma mère a été votre nourrice; souvent lorsque, vous étiez encore toute petite, je vous ai portée dans mes bras et vous ai prodigué les plus tendres caresses. Oh! je vous en prie, donnez-moi votre main et permettez que je la baise respectueusement.

Ici Adélaïde se jeta dans les bras d'Édouard, et, fondant en larmes, elle le tenait étroitement embrassé sur son cœur. — Édouard, mon bien-aimé, mon véritable, mon seul frère! Je l'avais bien deviné! Oh! mon Dieu, je ne m'étais pas

trompée. Combien je suis heureuse ! Et elle l'embrassait de nouveau.

Édouard pleurait de joie.

— Comment ! ma hideuse transformation ne t'a donc point empêché de me reconnaître ! lui disait-il avec attendrissement ; regarde comme la maladie m'a changé.

— La première fois que je t'ai revu, répondit Adélaïde, mon cœur était étrangement agité, mais ta froideur me persuadait malgré moi que je me trompais. Fi ! que c'est méchant, vouloir se faire passer pour un frère de lait ! Et, sans cette légère cicatrice au-dessus de l'œil gauche que mon petit chien t'a value en te faisant tomber, je serais peut-être encore dans l'ignorance. Pourquoi ce mystère, mon cher Édouard ?

— De grâce, au nom du ciel ! parle bas, je suis maintenant Robert Buckleig, et rien de plus. La vie du comte Rivers et la mienne tiennent à un mot, comprends-tu ? un mot peut nous perdre ! Tu ne sais pas qu'un de nos oncles a mis ma tête à prix, que notre héritage est confisqué

et que tu es prisonnière. Oh! tais-toi, chère sœur, de grâce! le silence du tombeau! Adieu, il faut nous séparer.

Dans le moment où Adélaïde embrassait une dernière fois son frère, la porte s'ouvrit tout à coup. Le prince royal s'offrit à leur vue. — Robert, dit-il vivement, veux-tu avertir les domestiques... Mais qu'ai-je donc vu? la princesse Adélaïde!

Malgré sa colère, il ferma la porte derrière lui, et s'avança vers Robert en le regardant avec effroi. Warwick vit bien qu'il était nécessaire d'avoir une explication avec son cousin sur ce qui venait de se passer, et il tremblait de manquer aux promesses qu'il avait faites à Rivers; mais sa sœur, qui n'était qu'une jeune fille, répondit avec la présence d'esprit dont elle a déjà fait preuve :

— Mon cher cousin, j'ai l'honneur de vous présenter, dans la personne de votre ami Robert, mon frère de lait, qui m'a reconnue le premier. Sa mère était ma nourrice, et souvent il m'a portée

lui-même dans ses bras. C'est pourquoi, quand je viens de le reconnaître, je n'ai pu résister au désir de l'embrasser comme je le faisais autrefois. Je pense que ce qui est ordinaire dans la libre Angleterre ne m'est point interdit. Que ne puis-je embrasser de même mon cher, mon véritable frère comme ce bon Robert, que ses marques de petite-vérole m'avaient empêchée de reconnaître !

Le prince royal ne répondit pas ; il regarda fixement le frère et la sœur comme pour lire dans leurs pensées ; puis il dit à Robert avec bonté :

— Robert, je voulais te prier de prévenir les domestiques de tenir les chevaux prêts dans une heure... mais je vais appeler quelqu'un moi-même.

Robert ne voulut pas le souffrir, et, se hâtant de descendre, il transmit aux domestiques l'ordre du prince.

Bientôt la famille royale partit et s'éloigna, et le château rentra dans sa morne tranquillité.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Les trois cousins.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la visite de la reine Élisabeth à Ludlow. Par une belle matinée du printemps de l'an 1483, Warwick était assis à quelques pas de la porte d'entrée du château. Absorbé par de profondes réflexions, il n'avait pas entendu une voix amie qui pour la seconde fois lui souhaitait le bonjour. Cependant une petite toux sèche lui fit lever les yeux.

—Ah ! c'est toi, Henri, dit-il gaiement, tu viens donc de faire encore une tournée dans le pays ? Henri, je suis jaloux de la liberté dont tu jouis ; j'aimerais mieux être encore dans la cabane du charbonnier que derrière ces murailles si froides. Tout ici glace le cœur et l'attriste ; la présence du prince royal ne peut même égayer ce séjour.

Henri mit alors un doigt sur ses lèvres. — Mais ces murailles si froides ont des oreilles, dit-il.

— Tu as raison, reprit Warwick en se relevant, allons dans ma chambre, nous pourrons y causer tranquillement.

Ils se dirigeaient vers l'aile gauche du château en traversant la cour principale, quand ils s'entendirent interpeller brusquement par une voix qui ne parut pas tout à fait inconnue à Warwick.

— Si dans cette demeure, disait-on, tout est aussi mystérieux que ces jeunes gens qui sont les premières créatures que j'y rencontre, on pourrait ne pas désirer rester longtemps ici. Eh bien ! vous autres, varlets ou bouffons, comment arrive-t-on chez le prince de ce château enchanté ?

Robert se retourna du côté de l'auteur de cette étrange apostrophe, et vit avec surprise un adolescent d'environ quatorze ans, couvert d'un riche vêtement qu'il portait avec une plaisante prétention. Sa figure, naturellement pâle, n'était alors animée que par le sourire dédaigneux dont étaient assaisonnées les paroles désobligeantes qui venaient de froisser Warwick.

Ce nouvel arrivant n'était autre que Richard, fils unique de Glocester. Depuis longtemps déjà, une grande inimitié régnait entre les fils des deux frères, Clarence et Glocester; c'est pourquoi un sentiment de haine se réveilla dans le cœur de Warwick en reconnaissant son cousin : il regarda d'un air menaçant celui à qui il s'efforçait de répondre par des paroles polies quoique froides et réservées.

— Mon jeune garçon, il me semble que ta figure est si douce, tes traits si beaux et si tendres qu'on ferait un pèlerinage pour te voir, dit ironiquement Richard Glocester ; c'est vraiment dommage que les pèlerins aient eu des épines dans

leurs chaussures, voilà pourquoi, sans doute, ils n'auront pu venir jusqu'à toi.

Cette moquerie sur les ravages de sa triste maladie affligea Warwick ; mais il n'y répondit que par un regard qui exprimait le plus profond mépris. Alors Richard, se tournant du côté du pauvre Henri, lui donna un petit coup sur sa bosse en lui disant :

— Eh bien, troubadour, par où pénètre-t-on jusqu'au maître de ce castel ?

— Par un escalier qui est dans la bosse de votre père, reprit Henri furieux sans considérer les suites de ces paroles imprudentes.

Cette réponse fit réfléchir un instant le duc Richard, puis tout à coup levant le bras il fit siffler sa cravache qui vint frapper la joue de Warwick ; mais ce dernier la lui arracha avec la rapidité de l'éclair, la brisa et la jeta loin de lui. En même temps, il donna à Richard un tel soufflet que celui-ci faillit en tomber à la renverse.

Un tel outrage au fils du duc de Glocester



Belin Le Prieur et Morizot, éditeurs

Imp. A Godard

Warwick arracha de la main de Richard la cravache, la brisa et la jeta loin de lui.

était inouï, mais avant que ce dernier eût pu appeler ses compagnons, les deux amis s'étaient rapidement éloignés. Il ne restait plus d'autre ressource à Richard que de raconter sa mésaventure au prince royal.

Bientot après Édouard fit appeler Robert.

— Est-ce celui-ci qui vous a offensé? demanda le prince à Richard en lui présentant Robert.

— Oui, répondit Richard, voilà l'insolent qui a osé lever la main sur moi.

— C'est mon ami, cousin, reprit Édouard; Robert, parle, reconnais-tu ce lord? est-ce bien lui que tu as rencontré dans la cour?

— Oui, mylord, reprit Robert tranquillement, c'est Richard, prince de Glocester.

— Alors pourquoi as-tu osé lever la main sur lui, reprit le prince avec une feinte surprise; quelle hardiesse t'a poussé à agir ainsi?

— Sir Richard avait outrageusement traité mon sauveur, le pauvre Henri Bloom; il m'avait aussi frappé au visage, et, ajouta-t-il fière-

ment, je ne souffrirai jamais cela de personne.

— Pas même de moi, répondit Édouard avec embarras.

Robert jeta un coup d'œil sur le prince royal et répondit résolument : — Vous l'avez dit, pas même de vous, mylord.

—Tu auras toujours mauvaise tête, dit Édouard avec un calme admirable et presque riant. Cher cousin, vous le voyez, il ne m'épargnerait pas moi-même. Ainsi pardonnez-lui, ne fût-ce que pour l'amour de moi. Venez, faites la paix, pardonnez-vous mutuellement et scellons la réconciliation la coupe à la main.

Richard et Robert n'étaient certainement point satisfaits ; mais Édouard ne cessa de les prier qu'il les eut amenés à se promettre de se réconcilier.

Pendant ce temps le prince avait versé du vin dans trois coupes, une pour lui et deux pour les adversaires.

— Réconciliation ! amitié ! dit Édouard en portant sa coupe à ses lèvres.

Mais Warwick approchant la coupe de sa bouche, ne fit que le simulacre de boire ; une fois encore, la coupe échappa de ses mains.

— C'est encore du malvoisie ! s'écria-t-il avec horreur et dégoût.

Édouard avait tout remarqué :

— Cousin, soyez assez bon, je vous prie, dit-il à Richard, pour me permettre d'entretenir un moment cette mauvaise tête. Sur cette invitation, Richard sortit aussitôt.

Warwick était confus devant le prince royal, mais la fierté brillait dans ses yeux. Que lui voulait le prince ? le punir ou l'accuser devant son oncle. Il ne le savait pas. Bientôt il fut tiré de sa perplexité, car Édouard, profondément ému, lui tendit la main en disant :

— J'ai observé votre conduite à l'égard d'Adélaïde de Clarence, j'ai remarqué votre dégoût pour le malvoisie ; ces indices m'ont dévoilé votre véritable nom. Cousin Édouard de Warwick, pourquoi vous cacher si longtemps à votre parent le plus proche et votre meilleur ami ? Si

vous aviez été plus franc avec moi, vous m'auriez épargné bien des nuits sans sommeil que j'ai passées à pleurer sur votre disparition. Parlez, mon cher oncle Rivers connaît-il votre déguisement?

Il y avait dans ces paroles d'Édouard un accent si profond de sincérité qu'il fut impossible à Warwick de feindre plus longtemps.

— Oui, il le connaît, dit-il avec embarras; mais il sait aussi que sa tête serait en danger si l'on venait à me découvrir.

— Eh bien! je veux que votre rang continue à être un mystère pour tout le monde, jusqu'à ce que le danger soit éloigné; je me tairai donc devant mon oncle : nous n'en serons que plus liés dans l'intimité. Bien souvent, Édouard, quelquefois Robert, nous ne serons point seulement amis et camarades, mais je veux t'aimer comme un frère. Nous nous tutoierons, n'est-ce pas? et il l'embrassait tendrement.

— Puissent les enfants remplir les devoirs que les parents ont négligés! ajouta-t-il avec émotion.

Une telle générosité agit fortement sur l'âme noble de Warwick, et y effaça toute trace de ressentiment contre le fils du meurtrier de son père. Plus tard, il eut occasion de connaître mieux encore le cœur d'Édouard, et il dut vraiment convenir que son cousin était trop bon pour ce monde pervers.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'avénement.

Après une courte halte à Ludlow, Richard avait repris le chemin de Londres.

Environ un mois plus tard, le château parut tout à coup ému par une agitation extraordinaire.

Édouard de Warwick, qui revenait de la chasse, apprit que ce bruit était causé par l'arrivée d'un courrier de Londres. Grand fut son étonnement, quand il vit les habitants allant et venant en toute

hâte dans les cours, dans les escaliers. Une telle foule encombrait l'antichambre du prince royal, que Warwick ne put arriver jusqu'à lui qu'après beaucoup d'efforts. Il trouva le prince fondant en larmes près de Rivers et entouré des plus hauts dignitaires de l'État. Aussitôt que le prince aperçut son cousin, il courut à lui, se jeta à son cou, et appuyant sa tête sur la poitrine de Warwick :

— O mon Robert ! lui dit-il, mon père vient de mourir ! et le pauvre enfant ne pouvait retenir ses pleurs.

— Je désire être seul avec mon ami, ajouta-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots ; ne pourriez-vous, pendant ce temps, mon cher oncle, vous occuper des préparatifs de notre prochain départ ?

Quand le prince royal fut seul avec son cousin, il lui dit en soupirant :

— Quel coup pour moi ! Ce n'est pas assez de la mort de mon père, ils vont me faire roi ; il est vrai que, suivant les dernières volontés de mon

père, Glocester doit gouverner pour moi jusqu'à ma majorité. Mon père, qui était un homme, a fait bien des actions que l'on a trouvées blâmables. Que ferai-je, moi, qui ne suis qu'un enfant?

— Souviens-toi, mon Édouard, répondit Warwick, de ce que tu m'as dit autrefois. Ne souhaitais-tu pas de devenir roi? ne fût-ce que pour un peu de temps, disais-tu, pour rendre justice aux opprimés, pour faire quelques heureux.

— Oui, s'écria Édouard, et le premier acte de mon règne sera de te faire restituer tous les biens qu'on t'a injustement ravis. Que ne puis-je de même faire revivre....... mais Dieu seul a le pouvoir de ressusciter les morts.

Warwick devina la pensée de son cousin, et le souvenir de son père remplit son cœur de tristesse; il garda le silence.

Édouard fixa sur lui des yeux humides, et, après quelques moments, il ajouta :

— Mon Édouard, il faut que je te confie les

angoisses de mon âme : si mon père a vraiment fait mourir son frère, peut-il être maintenant dans le ciel ? ou.......

Il n'osait achever et regardait son cousin, attendant sa réponse avec anxiété.

Warwick ne répondit pas. Ses yeux étaient fixes et baissés vers la terre.

Hors de lui, le prince royal s'avança vers Warwick, et l'entourant de ses bras :

— Unis tes prières aux miennes, dit-il, pardonne-lui de t'avoir fait orphelin ! Souviens-toi de lui et de moi.

En ce moment de nouveaux sanglots étouffèrent la voix du prince royal.

— Espérons, dit Warwick, peut-être a-t-il été absous au moment de sa mort, peut-être a-t-il goûté les consolations de notre sainte religion !

Édouard essuya ses larmes.

— Je le crois, dit-il ; puis, levant les yeux vers le ciel, il ajouta : — Mon Dieu ! soutenez ma foi et ne permettez pas que des doutes sur votre miséricorde entrent jamais dans mon cœur.

Rivers entra au moment où Édouard achevait cette courte prière.

— Votre majesté, dit-il, n'a pas un moment à perdre, tout est prêt pour le départ. Le duc de Glocester, Buckingham, et toute la haute noblesse de l'Angleterre, attendent l'arrivée de votre majesté à Northampton[1]; mais je crois qu'il serait préférable que vous prissiez la route de Stratford[2]. Northampton est petit, et l'affluence des étrangers pourrait incommoder votre majesté. Je préviendrai moi-même le duc de Glocester et lui ferai agréer les motifs qui ont déterminé votre résolution.

Rivers n'avait pu pénétrer les pervers desseins de Glocester; mais il savait que Buckingham et Glocester s'étaient entourés de toute la vieille noblesse d'Angleterre, et il avait cru prudent

[1] Northampton, ville capitale du comté de ce nom; elle est située à 24 lieues N. O. de Londres.

[2] Bourg du comté de Warwick. C'est le pays natal du poëte Shakspeare.

d'éviter toute démonstration en faisant suivre au prince royal un autre chemin.

Il y avait alors en Angleterre deux partis : l'un d'eux se composait de l'ancienne noblesse ; Buckingham et Glocester en étaient les plus fermes appuis ; l'autre, à la tête duquel se trouvaient la reine elle-même et Rivers, était composé de gentilshommes de noblesse plus récente. Or il faut savoir que la reine n'était pas princesse de naissance et qu'elle avait dû son élévation à lord Gray, son premier mari, et surtout à l'affection du dernier roi qui l'avait épousée secrètement.

Warwick, toujours sous le nom de Robert Buckleig, avait désiré accompagner le jeune roi.

Aussitôt que Glocester eut appris qu'Édouard suivait un autre chemin que celui qu'il lui avait indiqué, il se hâta de le précéder à Londres, afin de présider à son entrée et de le faire conduire ensuite à la Tour, sous prétexte d'une ancienne coutume qui obligeait le prince royal à passer quelques jours dans la retraite avant d'être couronné.

Le jeune et trop confiant Édouard V entra dans sa capitale au milieu d'une foule immense qui faisait éclater sa joie par de vives acclamations. Édouard ne pouvait contenir son émotion en contemplant les flots de ce peuple dont il allait devenir le père. Glocester, en sa qualité de régent, marchait à sa droite et lui donnait de temps en temps les signes de la plus tendre bienveillance.

— Comme ce bon peuple se réjouit! dit-il enfin d'un ton où perçait la flatterie; comme il est joyeux d'avoir encore un Édouard pour roi! et vraiment il ne pouvait lui arriver rien de plus heureux. Aussi je vous sais trop bon pour comprimer en quoi que ce soit les élans de sa joie, et je pense que vous ferez du jour de votre sacre un jour de réjouissances publiques; et, se tournant vers le peuple : — Vous, bonnes gens, cria-t-il, répétez avec moi : Vive le roi Édouard, le digne successeur de son père!

— Vive le roi! cria le peuple avec ivresse.

Édouard s'efforçait de ralentir les battements

de son cœur. Tout à coup, il se retourna et chercha des yeux son cousin Warwick, qu'il aperçut bientôt à quelque distance.

Il réfléchit un instant, puis s'adressant à Glocester :

— Pourquoi n'ai-je point à mon côté mon cher tuteur, le comte Rivers? Pourquoi n'est-il point ici?

— Peut-être lui sera-t-il survenu quelque empêchement imprévu, répondit Glocester en levant les épaules; son absence me semble impardonnable, et j'aurais cru qu'il se serait hâté de quitter Northampton pour rendre hommage à votre majesté, en l'accompagnant au moment de son entrée dans sa capitale.

Édouard soupira et se tut; mais en se voyant près de la Tour, il s'adressa de nouveau à Glocester :

— Ainsi, au lieu de me conduire dans le palais qu'habitent ma mère, mon frère et mes sœurs, vous allez m'enfermer dans cette tour?... Quelle déception!

Glocester leva de nouveau les épaules. — La coutume, qui oblige les grands et les petits, dit-il, le veut ainsi ; sans doute cette ordonnance a pour but de donner au nouveau roi le temps de se préparer à remplir dignement la haute mission qui va lui être confiée ; notre Sauveur ne s'est-il point préparé, par une retraite de quarante jours, à l'œuvre de la Rédemption qu'il venait accomplir ?

— Ma mère pourra sans doute me venir voir souvent, répondit Édouard, et aujourd'hui même, quand la cérémonie sera terminée.

Pour la troisième fois, Glocester leva les épaules.

— Votre majesté ignore-t-elle donc, dit-il, qu'avant son couronnement, la coutume ne permet l'entrée de la Tour à personne ?

— Quoi ! s'écria Édouard avec colère, le roi d'un pays libre doit-il être prisonnier?

— Sire, répondit Glocester avec une feinte douceur, il en est beaucoup qui consentiraient à devenir prisonniers, si après quelques jours de re-

traite ils devaient comme vous... Cependant, je ne voudrais point que votre majesté eût à subir une trop rude épreuve, et, je suis heureux de l'assurer, la liberté lui sera accordée de recevoir aussi souvent qu'elle le voudra la visite de la reine et celle de ses enfants. Au reste, ajouta-t-il, je ne serais point étonné que, connaissant l'heure de votre arrivée à la Tour, la reine ne vous y eût précédé.

— Vous avez raison, mon oncle, dit Édouard avec joie, et il donna de l'éperon à son cheval.

Bientôt on abaissa le pont-levis devant le royal cortége, qui défila tout entier. A peine le pas du dernier des chevaux avait-il cessé de se faire entendre, que le bruit des chaînes qui relevaient le pont-levis vint glacer le cœur du pauvre Édouard. Un secret pressentiment lui disait qu'il était prisonnier.

Cependant, il s'était hâté de descendre de cheval, et il demandait avec empressement aux habitants de la Tour des nouvelles de sa mère, de son frère, de ses sœurs qu'il avait cru y rencon-

trer. Sans cacher son chagrin, il pria Glocester de lui donner des renseignements plus précis à cet égard, celui-ci répondit :

— Je ne suis point étonné de ne pas trouver ici madame votre mère; les relations qui existaient entre elle et votre majesté ont dû nécessairement cesser depuis la mort du roi votre père : la coutume veut que les plus proches parents du futur roi, et sa mère elle-même, ne l'approchent ou ne le visitent sans une autorisation préalable.

— Je déteste du fond de mon âme une telle coutume, s'écria le jeune prince irrité; j'ai d'abord été fils de roi, puis je suis devenu roi; mais je renonce volontiers au second titre pour rester avec ma mère bien-aimée, auprès de laquelle j'étais heureux. Ah! une mère doit demander à son fils la permission de le visiter! suis-je donc un Assuérus et ma mère une Esther? Otez-moi, avec ma nouvelle dignité, le poids qui m'accable, et choisissez un autre roi!

Les yeux de Glocester rayonnaient. Il avait

peine à cacher l'expression de joie haineuse qui s'élevait dans son âme. Il répondit :

— Sire, la coutume est le fruit de l'expérience, et les régents ont dû maintenir celle que vous maudissez aujourd'hui, car sous de bienveillants dehors on pourrait vous tendre des piéges.

— Ah ! répondit Édouard, ces régents-là n'avaient donc pas une mère comme la mienne? ou ils étaient des enfants ingrats? mais je ne veux pas perdre un instant, et je vais écrire à ma mère pour la prier de venir avec ses enfants visiter le royal prisonnier. Toi, Robert, veux-tu être mon messager?

Glocester jeta un coup d'œil inquisiteur sur Warwick, puis il dit à Édouard : — Je me chargerai volontiers de votre missive, et je joindrai de vive voix quelques mots à votre demande.

— Merci de vos bontés, mon cher oncle, répondit le roi ; mais je craindrais que la coutume ne permît point au régent d'Angleterre de faire l'office de messager.

Se retournant vers Warwick :

— Buckleig, je compte sur ton zèle, tu remettras mon invitation.

Malgré l'impatience d'Édouard, il se passa plus d'une heure avant qu'il fût permis à Warwick de sortir de la Tour.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Le piége.

En approchant du palais de la reine, Warwick ressentait une joie mêlée de crainte; il trouvait l'occasion de revoir sa chère sœur Adélaïde et il bénissait son cousin de la lui avoir procurée. Il trouva dans la première cour du palais une foule de domestiques qui allaient et venaient, et leur air inquiet et troublé était bien de nature à inspirer à Warwick de sombres terreurs s'il eût été moins préoccupé de la pensée

de sa sœur. Il remit la lettre d'Édouard à la reine, sa mère, et il reconnut à ses yeux pleins de larmes et à la tristesse des enfants qui l'entouraient qu'un événement malheureux venait de la frapper. On le pria d'attendre la réponse dans une pièce voisine. Il n'y était que depuis peu d'instants lorsque sa sœur Adélaïde y entra, s'approcha de lui et l'embrassant tendrement, lui dit avec tristesse :

— L'abominable Glocester! le premier acte de sa régence a été de faire arrêter le comte Rivers, frère de la reine, le fils de son premier mariage, Richard Gray, et Thomas Vaughan ; il les a fait enfermer à Pontefract. C'est pour cette raison qu'ils n'ont pu assister à l'entrée du roi. En ce moment, un conseil de famille est assemblé afin de décider si l'on doit remettre entre les mains de ce monstre le second fils d'Édouard IV.

— Depuis longtemps j'avais averti le comte Rivers de se tenir en garde contre cet abominable Glocester, dit Édouard ; c'est pourquoi je m'appellerai Robert Buckleig jusqu'à ce que le

roi soit couronné et libre. Ciel ! si Glocester savait qui je suis !

— Fuis son approche, cher Édouard, dit Adélaïde toute tremblante. Si tu m'aimes, ne retourne plus à la Tour, car je tremble pour ta vie !

— Non, répondit Warwick avec vivacité, je ne dois plus abandonner Édouard; ce serait trahir son amitié, et d'ailleurs Glocester a de trop graves affaires pour songer à moi.

— Arrière, vilains frelons, cria à quelques pas une voix glapissante, une abeille bien adroite entre dans cette demeure pour offrir du miel à la reine, et ce miel fût-il amer, il vaudrait encore mieux que tous les bavardages de ses courtisans. Faites place, messieurs, ou vos yeux pourraient faire connaissance avec les ongles d'une Galloise. Viens, Henri, traversons sans rien craindre ces maudites broussailles; il ne sera pas dit que nous aurons fait inutilement tant de chemin.

Une minute ne s'était pas écoulée, que la mère

Bloom et Henri entraient dans la chambre où se trouvaient Warwick et sa sœur.

— C'est heureux que je vous rencontre, mylord, dit-elle avec feu, vous n'avez qu'à m'annoncer chez la reine; c'est mon Henri qui m'amène ici, car je ne me plais guère chez les grands; cependant l'injustice me révolte, et je dis, comme Jean-Baptiste à Hérode : Il n'est pas juste qu'on condamne l'innocent que personne n'accuse, et dussé-je une fois encore monter sur le siége d'infamie et être plongée au plus profond de la Thames, je ne me tairais pas! Sait-on déjà ici que le noble comte Rivers, lord Hastings et Richard Gray ont été mis à mort par les ordres du régent? Oui, oui, ils ont été exécutés, ces trois hommes, comme de vils malfaiteurs, mais leur sang crie vengeance contre leur meurtrier. Puissent tous ses biens lui manquer à la fois! qu'on le voie parcourir les rues, misérable et dénué de tout, jusqu'à ce qu'il arrive à l'échafaud, récompense digne de ses crimes.

La mère Bloom avait dit ces paroles à si haute



Belin Le Prieur et Morizot, éditeurs
Imp A Godard

Il est heureux que je vous rencontre, mylord, dit la vieil-
le Bloom, vous pouvez m'annoncer chez la Reine

voix, que la reine les avait entendues. Toute terrifiée, elle perdit connaissance, puis se ranimant tout à coup, elle fit le serment de garder son plus jeune fils, et songea aux moyens de le mettre en sûreté. Elle avait hésité longtemps, mais maintenant la pensée de son frère assassiné, en augmentant sa douleur et ses craintes, affermit sa résolution.

Elle rendit verbalement à Warwick la réponse qu'il attendait, et celui-ci reprit le chemin de la Tour, où il rencontra le régent, qui, s'approchant de lui, lui demanda la réponse de la reine.

— Excellente majesté, répondit Warwick, je n'ai aucun écrit, mais la reine m'a chargé d'avertir son fils que dans une heure elle serait auprès de lui. Et il frissonna de terreur lorsque le régent lui dit, en lui passant la main sur la joue :

— Va, tu es un bon garçon, et l'on peut te choisir pour de telles commissions. Va dire à ton maître le résultat de ton message.

Warwick n'avait que de bien tristes nouvelles à annoncer au roi. Édouard versa des larmes

amères sur le sort de son oncle Rivers et de son frère Richard Gray. Il frémit d'horreur en songeant à leur perfide bourreau.

Glocester attendait avec une impatience pleine d'anxiété le moment où le jeune prince Richard entrerait à la Tour. Toutes les fois que le pont-levis s'abaissait, il croyait à l'accomplissement de ses vœux ; mais toujours son attente était déçue. Cependant, au bout d'une heure, un courrier vint annoncer que la reine, suivie de ses enfants, avait quitté le château, et qu'au lieu de se diriger vers la Tour, elle était allée dans l'abbaye de Westminster, où elle avait trouvé un asile ; elle avait déclaré qu'elle ne quitterait point les marches de l'autel jusqu'à ce que le roi fût remis en liberté, et que l'assassin de son frère et de son fils eût reçu la punition de ses crimes.

Le duc fut saisi d'étonnement et de colère en voyant que l'adresse d'une femme l'emportait sur ses ruses ; mais il se consolait en pensant qu'il réussirait par un autre moyen.

Il étouffa dans son sein les transports de sa

rage, et médita une nouvelle trahison. Il écrivit à la reine pour lui donner de fausses nouvelles par lesquelles il l'assurait qu'elle avait été mal informée, et que s'il avait retenu prisonniers Rivers et Richard Gray, c'était pour leur sûreté personnelle, attendu, disait-il, que la noblesse, furieuse de ce que Rivers eut de sa propre autorité changé l'itinéraire du roi, avait menacé les jours de ce cher comte. Il protestait qu'il n'avait jamais donné l'ordre de faire mourir aucun de ces deux seigneurs, et il se plaignait qu'on eût eu si mauvaise opinion de lui, et qu'on cherchât ainsi à le perdre dans l'esprit du peuple. A ces assurances, il ajoutait la menace de faire arracher le jeune prince Richard de l'asile qu'on lui avait choisi s'il n'en sortait pas de bonne volonté. Il finissait en engageant la reine à cesser de crier vengeance au nom de son frère et de son fils. Mais tous ces moyens, dignes de la perfidie de Glocester, échouèrent devant la fermeté et l'amour de la mère du roi, qui devinait ses cruels desseins et croyait les déjouer en ne livrant point son second

fils, car elle savait bien que Glocester, tant que Richard ne serait pas entre ses mains, ne pourrait arriver au trône, sacrifiât-il même le roi à son ambition. La vie de Richard était encore pour elle un gage de celle du pauvre Édouard. Triste, mais résignée, elle attendit dans l'abbaye de Westminster, espérant lasser par sa patience l'oppresseur de sa famille ; mais, lorsque les prêtres de cette abbaye, séduits par les paroles trompeuses de Glocester, s'efforcèrent de la persuader d'obéir à son beau-frère, traitant son amour maternel de caprice, et lui laissant entrevoir qu'on ne pourrait plus longtemps lui donner asile, elle vit bien qu'aucune ressource ne lui restait, et il lui fallut consentir à se séparer de son dernier fils.

Ce fut un triste spectacle que celui de cette pauvre mère amenant à la Tour son Richard bien-aimé. A voir tous les yeux humides de larmes, l'air morne et abattu des hommes de son escorte, on eût pu croire que c'était un convoi funèbre.

Cependant on arriva devant la sombre de-

meure où languissait le fils d'un roi. A cette triste vue, la mère étreignit plus fort son jeune enfant dont elle pressentait le funeste sort. Toute en larmes et frissonnante, elle suivit l'impassible Glocester à travers les sombres corridors de la Tour. Le soin qu'on prenait de fermer toutes les portes derrière elle redoubla ses alarmes. — Pauvres enfants, se disait-elle, que de précautions pour vous séparer du monde!

Comme le serpent s'agite et siffle de joie lorsque le faible oiseau fasciné tombe en sa puissance, tel était Glocester en voyant l'heureux résultat de ses perfides ruses. — Nous voici à la demeure de sa majesté, dit-il; et en même temps il ouvrait la dernière porte.

Élisabeth, tenant à la main le petit Richard, se précipita vers son fils aîné; un cri de joie s'échappa de son âme; elle le tint longtemps étroitement embrassé. Des sanglots brisaient sa poitrine et l'empêchaient de parler; mais ses larmes coulaient abondamment sur ses deux enfants qu'elle serrait dans ses bras, lorsque tout à

coup, jetant un regard sur la sombre demeure d'Édouard, elle cacha sa tête dans le sein de ses enfants; elle venait d'apercevoir les petites fenêtres garnies de forts barreaux de fer, et son cœur de mère avait pressenti que ce lieu redoutable serait bien certainement une prison pour ses fils bien-aimés; elle voulait exprimer sa douleur, mais la présence de Glocester retenait sur ses lèvres des mots toujours prêts à s'échapper. — Mon cher Édouard, dit-elle d'une voix entrecoupée par son émotion, tu étais si frais et si rose à Ludlow : regarde Richard, tu ne lui ressembles plus, tu es pâle et amaigri, Édouard, mon fils!

Le jeune prince sourit tristement et dit : — Oui, mère, c'est bien vrai ; mais ne pleure pas... Quand je serai libre, je reprendrai mes couleurs avec la joie de vivre près de toi.

Le petit Richard, qui n'avait encore que sept ans, reprit avec vivacité :

— Édouard, je te donnerai de mes joues rouges.

— Oui, reprit tristement la reine, si tu ne les perds pas ici, pauvre petit !

— Ici, reprit Richard, je vais donc demeurer ici avec Édouard. On croirait plutôt que c'est le cachot d'un criminel qu'une chambre royale. Où sont mes joujoux, mon fouet, mes chevaux, mes chiens, mon damier et tous mes jeux? Où sont mon vaisseau, ma petite barque que je faisais naviguer dans l'étang, et mes cygnes de fer blanc qui suivaient ma baguette aimantée? O chère mère! si toi et mes sœurs ne demeurez pas ici, j'aurai trop peur! Frère Édouard, comment peux-tu rester seul ici? tu dois t'ennuyer?

— Je ne suis pas tout à fait seul, j'ai un bon ami en Robert Buckleig et un protecteur dans le bon Dieu.

Richard reprit : — Ah! le bon Dieu est aussi dans cette vilaine Tour, et pourtant je ne vois pas de ciel ici!

La reine, l'attirant doucement, l'embrassa avec tendresse.

— N'est-ce pas, cher beau-frère, dit-elle à

Glocester comme si elle l'implorait ; n'est-ce pas, on ne pourrait vouloir de mal à un enfant si gentil, si innocent? Ses yeux bleus ne reflètent-ils pas son âme si pure? Qui serait assez barbare pour ternir cette fraîcheur, pour clore cette petite bouche si vermeille et glacer du froid de la mort ces petites mains si mignonnes? O cher frère ! je puis vivre sans inquiétude, n'est-ce pas? Je remets avec confiance mes fils entre vos mains ! N'êtes-vous pas le frère de leur père? O parlez ! puis-je les laisser ici sans crainte?

— Vous m'offensez, madame, par une telle demande, reprit Glocester avec humeur. Qui oserait porter la main sur ces enfants, ou même faire tomber un seul cheveu de leur tête?

— Pardonnez, reprit la reine avec crainte, une mère est souvent trop faible, et il lui est permis de trembler; mais je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; non, jamais.

— Édouard, mon fils et mon roi, quoique tu ne sois pas encore couronné, tu es cependant élu de Dieu et personne n'oserait toucher à ta

tête sacrée. Dieu et ton oncle Glocester te protégeront. Ton oncle a aussi un fils qu'il aime, et il connaît toutes les sollicitudes de la paternité. Demain, cher Richard, je viendrai te voir de bonne heure : je le puis, n'est-il pas vrai, Glocester?

— Madame, vous tenez un langage étrange, reprit le régent avec un sourire forcé; qui peut vous défendre de voir vos enfants! vous viendrez tant que vous voudrez; je ne suis ni votre seigneur, ni un tyran.

— Pardon, mylord, je ne sais ce que je dis : la vue de cette chambre qui ressemble trop à une prison jette le trouble et l'épouvante dans mes idées.

La reine s'aperçut alors que cette scène fatiguait son beau-frère, et qu'il était impatient de la voir finir, quoiqu'il ne voulût pas la laisser seule avec ses chers enfants. Elle se fit violence pour ne pas exciter son irritation, et se prépara à partir. L'adieu commença de part et d'autre par des soupirs et des pleurs; toujours sur le

point de sortir, le pied déjà en dehors de la porte, la pauvre mère revenait encore pour embrasser ses fils.

— N'aie pas peur, Richard, dit-elle, et elle tremblait pour lui; tu as ton frère pour compagnon de tes nuits. Mon Édouard, aie bien soin de ton petit frère, veille sur lui comme une mère; tous les soirs, avant qu'il s'endorme, je passe mon bras droit sous sa tête et il me tient avec le bras gauche : c'est ainsi que je lui dis la prière du soir; il la répète, m'embrasse et s'endort. Adieu, mon petit Richard; regarde-moi encore une fois, cher ange; que tes traits chéris me restent gravés dans la mémoire; viens et embrasse-moi encore de tout ton cœur; et toi, mon Édouard, mettez-vous à genoux tous les deux, que je vous bénisse!

Élisabeth posa ses deux mains sur les têtes de ses enfants, et d'une voix pleine d'onction :

— Que la bénédiction de Dieu plane sur vous, mes chers enfants! qu'il vous protége toujours et qu'il vous donne sa paix!

Alors, fondant en larmes et soutenue par ses femmes, elle sortit en chancelant de la chambre royale.

A quelques pas de là, Glocester, impassible et silencieux, la reconduisit aux portes de la Tour, s'applaudissant intérieurement du succès de sa ruse.

CHAPITRE DIXIÈME.

L'usurpation.

Édouard de Warwick passa la soirée auprès de ses deux cousins, qui, fatigués d'avoir tant pleuré, se disposaient à se mettre au lit, lorsqu'un vieux concierge de la Tour vint le chercher pour le conduire dans sa chambre, éloignée à dessein de l'appartement des jeunes princes. Warwick suivait d'un pas tranquille dans les sombres et tortueux corridors, qui n'étaient éclairés que par le falot que portait son conducteur, lorsque tout à coup il s'arrêta :

— Êtes-vous dans cette maison depuis longtemps? demanda-t-il au gardien.

— Il y aura vingt-deux ans au jour de Saint-André, répondit l'homme de la Tour.

Édouard reprit vivement : — Eh bien! dites-moi donc où l'on a fait périr le malheureux duc de Clarence?

Le domestique, saisi d'effroi, regarda de tous côtés, et se tournant vers Édouard, qui suivait tous ses mouvements avec anxiété :

— Là, dit-il à voix basse; et il ajouta : Monsieur, voici la porte de votre chambre, bonne nuit! Warwick lui saisit la main : — Où donc? dit-il avec impatience; montrez-moi l'endroit?

— Que puis-je vous montrer? murmura le vieillard; ne voyez-vous pas ce grand tonneau vide? c'est une des grandes curiosités de la Tour. Ce tonneau a fourni au duc plus de malvoisie qu'il n'en voulait, quoiqu'il en fût très grand amateur. Le pauvre homme! ce qu'il en a laissé a été bu par les soldats et les femmes de la Tour. Excepté moi, cependant, à Dieu ne plaise! et le

vieillard faisait un geste de dégoût et d'horreur.

Édouard frissonnait aussi et tremblait de tous ses membres. Sa vue se portait avec tristesse sur ce lieu si funeste pour lui, et il regardait avec des yeux hagards les faibles douves du tonneau.

Le vieillard profita du moment où Warwick était absorbé dans ses sombres pensées pour se soustraire à de nouvelles questions :

— Bonne nuit! cria-t-il encore. Et l'écho répéta deux fois ce souhait.

Édouard, revenu à lui-même, entra dans sa chambre, qu'il parcourut à grands pas. Le sommeil fuyait ses paupières, et, en proie à une agitation convulsive, il se sentait de nouveau attiré vers le fatal tonneau. Il céda enfin et s'en approcha quoiqu'avec une sorte de terreur.

Après quelques instants il reconnut qu'il était près d'un escalier conduisant au premier étage. Édouard tenait à la main le falot dont la lumière vacillante tombait sur le tonneau, et il se disait en lui-même :

— Ah! c'est donc ici le tombeau de mon père

que j'aimais tant. Pauvre père, tu as eu là une triste preuve de la générosité et de l'affection du roi ton frère ! Au lieu de t'accueillir et de te défendre, toi qui fus si injustement accusé, il t'a abandonné !

Et son pied ayant heurté contre le tonneau, un bruit sourd se fit entendre : — C'est comme le glas d'une cloche funèbre, dit-il. Pour qui sonnerait-elle maintenant? Pour moi? Non, je ne le crois pas ; c'est pour les meurtriers. Un d'eux est déjà mort, mais l'autre..... Pauvre Édouard ! c'est peut-être pour toi? Oh ! non, non, les enfants innocents ne doivent point porter la peine des crimes de leurs parents. Non, qu'il vive longtemps heureux! Que sa mère n'ait plus de craintes ni d'inquiétudes..... Repose en paix, âme chérie de mon père !

Plus calme, il regagna sa chambre.

Le lendemain, la reine vint de bonne heure à l'entrée de la Tour; mais le pont-levis ne s'abaissa point devant elle, et elle dut se retirer sans avoir pu embrasser ses enfants.

Déjà commençaient à se réaliser les ambitieux projets de Glocester, et il voyait plus libre devant lui le chemin du trône; il ne rougissait pas des odieux mensonges qu'il faisait répandre sur la famille royale, n'épargnant même pas sa propre mère. La plume se refuse à retracer l'histoire de Glocester, dont le duc de Buckingham était le serviteur zélé, serviteur digne du maître! Glocester l'avait gagné à sa cause par ses trompeuses promesses et par sa politique artificieuse.

C'était le quatorze juin mil quatre cent quatre-vingt-trois. Shaw, lord maire de Londres, fut invité par Buckingham à convoquer le peuple sur la place publique. Là Buckingham fit un long discours à la foule; il louait Glocester, ne parlant qu'avec mépris des enfants d'Édouard IV, et il suggérait au peuple le projet d'appeler le régent au trône. Il termina par ces paroles : — Qui choisiriez-vous pour votre roi, si vous en aviez la liberté? — Il se flattait d'obtenir pour réponse un assentiment général; mais, quoique la multitude qui l'entourait ne fût composée en partie que de

gens sans aveu, pas une voix ne s'éleva. Buckingham interpella encore la multitude ; mais personne ne rompit le silence. Alors il s'écria avec dépit :

— Peut-on être assez aveugle pour ne pas mieux voir ses intérêts ? — Quelques créatures gagnées à Glocester crièrent enfin : *Vive le roi Richard !*

Quelques heures s'étaient écoulées, et les deux instigateurs de cette élection forcée, munis d'un acte par lequel le peuple appelait Glocester au trône, se rendirent chez ce dernier.

Celui-ci feignit d'abord de refuser l'honneur qu'on voulait lui déférer, mais Buckingham parut l'y contraindre en le menaçant de la colère du peuple s'il refusait. Alors Glocester, comme cédant à la force des circonstances, accepta la nouvelle dignité dont on le chargeait : son but était atteint.

Pendant cette scène de haute comédie renouvelée de Jules César, le peuple attendait en dehors le résultat de la conférence. Mais il fut tiré

de cette préoccupation par une voix perçante qui sortait d'une maison voisine.

— Peuple de Londres, disait une vieille femme placée à une petite fenêtre, écoutez-moi comme vous voulez que Dieu vous écoute.

A ces mots prononcés d'un ton solennel, tous les regards se portèrent du côté de la vieille femme.

— Écoutons donc ce qu'elle nous chante, celle-là! disait l'un.

— Cela ne me semble pas gai, disait un autre, mais c'est égal. Voyons.

— Les arbres s'assemblèrent un jour, reprit la vieille, pour s'élire un souverain, et ils dirent à l'olivier — : Soyez notre roi!

L'olivier leur répondit : — Puis-je abandonner mon fruit et mon huile dont les dieux et les hommes font tant d'estime pour venir régner sur les arbres?

Les arbres dirent ensuite au figuier : — Venez régner sur nous.

Le figuier leur répondit : — Puis-je abandonner

la douceur de mon suc et l'excellence de mes fruits pour venir régner sur les arbres?

Les arbres s'adressèrent encore à la vigne et lui dirent : — Venez régner sur nous.

La vigne leur répondit : — Puis-je abandonner mon vin qui est la joie de Dieu et des hommes pour venir régner sur les arbres?

Enfin tous les arbres dirent au buisson : — Venez : vous serez notre roi.

Le buisson leur répondit : — Si vous m'établissez véritablement pour votre roi, venez vous reposer sous mon ombre; si vous ne le voulez pas, que le feu sorte de mon sein et qu'il dévore les cèdres du Liban!

— Peuple de Londres, considérez donc maintenant si ç'a été pour vous une action juste et innocente d'établir ainsi Glocester pour votre roi? si vous avez bien traité Édouard IV et sa maison? si vous avez reconnu, comme vous le deviez, les grands services de celui qui a combattu pour vous? si donc vous avez traité comme vous deviez Édouard et sa maison et que vous

ne lui ayez point fait d'injustice, que Richard soit votre bonheur, et puissiez-vous être aussi le bonheur de Richard ! Mais si vous avez agi contre toute justice, que le feu sorte de Richard, qu'il consume les habitants de Londres, et que le feu sorte des habitants de Londres, et qu'il consume Richard !

— Ohé ! ohé ! criait-on dans la foule, la vieille nous parle en paraboles, je crois.

— C'est une factieuse ! dit un marchand ; c'est une ennemie du gouvernement. A bas la vieille !

— Quel est donc ce corbeau qui croasse là-haut, s'écria Buckingham qui avait entendu les dernières paroles que la mère Bloom avait prononcées. Emparez-vous de cette sorcière et précipitez-la ! s'écria-t-il avec colère.

— Buckingham, répondit la mère Bloom d'un ton prophétique, toi qui portes autour du cou un collier sanglant, malheur à toi qui as causé la mort à trois hommes généreux ; je vois déjà briller le glaive du bourreau au-dessus de ta tête, souviens-toi d'Hastings !... Malheur à toi !...

Mais, par l'ordre de Buckingham, la maison avait été aussitôt cernée, la porte enfoncée, et des soldats s'étaient précipités dans l'intérieur. Alors, avec la prestesse d'un chat, la faiseuse de prédictions disparut on ne sait comment, et sut éviter ainsi les poursuites du peuple ameuté.

CHAPITRE ONZIÈME.

L'innocence d'un enfant.

Richard, assis à une petite table, jouait aux dames avec Warwick. Tout à coup il se leva : — Je ne veux plus jouer, dit-il de mauvaise humeur, non, non, jamais, jusqu'à ce que j'aie revu ma chère mère. Ah ! dit-il en pleurant, je crains bien qu'elle ne m'aime plus ; cependant elle m'avait promis de venir le lendemain matin, et beaucoup de jours se sont écoulés depuis. Édouard m'assure qu'il y a deux mois que je suis avec lui dans

cette sombre retraite. Ah! si du moins je savais pourquoi elle est fâchée contre moi! Tous les jours je lui ai écrit une et quelquefois deux lettres, dans lesquelles je la priais de me pardonner et de venir m'embrasser quelquefois. Quand je me réveille dans la nuit, je crois la voir loin, bien loin de moi; je l'entends m'appeler par mon nom, et je crie de toutes mes forces : Me voilà! Je viens, chère mère; et je ne puis arriver jusqu'à elle!.....

Après avoir exhalé ces plaintes, il laissa retomber sa tête dans ses mains et pleura amèrement.

Warwick ne pouvait regarder cet enfant sans s'attendrir; sa figure était si pâle, ses traits si amaigris. Semblable à une jeune fleur transplantée dans un endroit sombre et qui s'étiole faute de soleil, il languissait et dépérissait chaque jour.

Warwick, touché jusqu'au fond de l'âme, déposa un baiser sur ses joues naguère si rosées.

— N'est-ce pas! dit l'enfant avec tristesse (si ma

mère me voyait), n'est-ce pas, c'est le chagrin et les pleurs qui m'ont ainsi changé? Robert, dicte-moi une prière pour mettre en tête de ma lettre; tu es plus savant que moi, et je pourrai peut-être ainsi fléchir ma mère.

— Ta mère viendrait volontiers, reprit Warwick; mais le méchant Glocester lui refuse l'entrée de la Tour.

— Je n'ai jamais été malhonnête envers mon oncle, dit Richard; je veux lui écrire, afin de le toucher. Mais Édouard, dit-il en s'animant, n'es-tu pas le maître de commander dans toute l'Angleterre et même dans cette affreuse Tour? Pourquoi souffres-tu ces choses avec tant de patience?

— Tais-toi, oh! tais-toi, dit Édouard qui lisait attentivement; tu me déchires le cœur par des plaintes inutiles!

— Comment! on veut encore m'empêcher de parler à cœur ouvert! Oh! ce sera bientôt fini de moi! Mais, Édouard, je crois que tu ferais mieux de te plaindre aussi. Je sens bien qu'on ne peut pas toujours ainsi étouffer son chagrin.

Moi, j'ai si peur dans ces sombres appartements, que chaque nuit, en rêvant, je crois voir s'entr'ouvrir le plafond et ces noires boiseries s'abaisser sur moi et m'étouffer; alors je me réveille tout en sueur.

— C'est le sang qui te monte à la tête, dit Warwick; il s'épaissit faute d'exercice; c'est aussi pour cela que tu rejettes tes couvertures et ton édredon. Il est bien heureux que nous ne soyons pas au mois de janvier, car tu pourrais mourir de froid.

Des pas lourds interrompirent cette conversation, et les prisonniers, que la réclusion avait rendus curieux, fixèrent leurs regards vers la porte de la chambre où bientôt parurent deux hommes. Ils entrèrent sans saluer; et l'un d'eux, Robert Brackenbury, le concierge de la Tour, homme aux traits durs et sévères, dit, en s'adressant à son compagnon, qui se nommait Tyrrell :

— Voici les princes, ou plutôt le roi et son frère Richard. Ce troisième est le compagnon du jeune roi, Robert Buckleig.

— Mon roi, dit-il en s'adressant à Édouard, je vous présente Tyrrell, auquel, d'après l'ordre du régent, je remets les clefs de la Tour, et, dès ce moment, il est le maître d'ordonner ici.

—Comment! il ordonnera. Et moi, qui suis roi, dit Édouard avec noblesse, je devrai donc obéir? Le nouveau gouverneur ne répondit pas un mot; mais son regard inquiet se portait tour à tour sur les sombres murs, sur le petit lit et les jolis enfants qui étaient là devant lui. Cependant, Warwick, en considérant Robert Brackenbury, avait remarqué que cet homme si dur était terrifié, abattu, et qu'il se couvrait la figure de ses deux mains; il frissonna de terreur. Ce dernier, s'apercevant de l'effet qu'il produisait sur le jeune Warwick, essaya de changer de contenance; mais, en quittant la chambre, il se détourna plusieurs fois pour revoir les enfants, et Warwick le surprit même au moment où il essuyait une grosse larme du revers de sa main droite. Warwick, inquiet, plein de tristes pensées, se retira lentement dans sa chambre, et, dans sa préoc-

cupation, il s'écarta de son chemin et alla se heurter contre le fatal tonneau; son luminaire échappa de sa main et il se trouva dans une obscurité complète; il ramassa le falot éteint et le ralluma, se demandant à lui-même si de telles émotions n'étaient point capables de faire perdre la raison. Tout à coup son sang se glaça dans ses veines, ses cheveux se hérissèrent. Un bruit sourd s'était fait entendre dans le tonneau. Ses yeux étaient ouverts et il ne voyait rien; il était là, pâle, tremblant et ne pouvant fuir, car ses pieds étaient comme fixés au sol. Sa frayeur redoubla quand il entendit les efforts que faisait un homme pour sortir du tonneau. Son imagination lui fit voir son père se débattant encore contre la mort. Il vit alors sortir du tonneau un être, qu'il ne reconnut pas d'abord tant ses yeux étaient troublés; mais bientôt la douce voix d'un ami le rassura complétement :

— Mylord, quel bonheur de vous voir enfin! depuis plusieurs heures, je suis dans ce tonneau où je m'étais blotti pour parvenir à vous parler.

Édouard, parfaitement revenu de sa terreur, reconnut enfin la figure de Henri Bloom, qui, une fois encore, lui apparaissait comme celle de son ange protecteur.

—N'auriez-vous pas un petit coin où je pourrais vous entretenir sans crainte? demanda le jeune espiègle.

—Viens dans ma chambre, dit Édouard. Et Henri sortit précipitamment du tonneau. Il apprit à Édouard de nouveaux événements. — Savez-vous, dit-il, que Glocester a été proclamé roi par la canaille et les gamins de Londres? Ignorez-vous qu'il a accepté et qu'il règne depuis quelques semaines? Le pauvre Édouard attendra peut-être quelques années son couronnement, et peut-être ne régnera-t-il jamais. Tous les jours, la reine fait de nouvelles tentatives pour émouvoir de pitié le cœur de Glocester, afin d'obtenir la liberté de voir ses chers enfants. Ce soir encore, elle a vainement attendu plusieurs heures dans la cour, et s'en est allée désespérée. Glocester a retiré les clefs de la Tour à Brackenbury et les a

confiées à ce Tyrrell dont le cœur est si pervers. Le vilain bossu trouvait le dernier gouverneur trop humain ; il craignait que, se laissant toucher par les pleurs de la reine, il ne la fît entrer.

— Comment as-tu donc pu pénétrer ici, quand la reine ne peut y parvenir ? demanda Édouard avec étonnement.

— Avec de l'audace, reprit Henri, et à la faveur de ce déguisement, ajouta-t-il en montrant l'habit de cour dont il était vêtu. Aujourd'hui je n'ai point à rougir de mon costume, n'est-ce pas ?

— Mais ta figure, mon Henri, comment ne l'ont-ils pas reconnue ?

— Tout simplement à cause de mon chapeau que j'ai rabattu sur mes yeux, reprit Henri.

— Mais ta voix !

— Je l'ai rendue impérieuse en ordonnant qu'on m'ouvrît la porte ; je ne sais pas encore ce que les soldats auront pensé, mais ils se sont confondus en salutations auxquelles j'ai répondu convenablement, à ce qu'il paraît.

— Henri, s'écria Warwick, ils t'ont pris pour Glocester ; ils se trompent souvent encore, puisque je suis ici Robert Buckleig.

— En ce moment ma ressemblance avec ce vilain monstre ne me fait point de peine et il faut qu'elle ait été vraiment frappante aujourd'hui. En effet, m'étant un peu blessé au pied gauche ces jours derniers, je boitais comme Glocester. Édouard n'entendit pas ces paroles de Henri : car une pensée terrible venait de lui traverser l'esprit; il la communiqua à son ami.

— Henri, dit-il avec vivacité, tu es mon bienfaiteur, ah! de grâce, je t'en prie, prends aussi sous ta garde les pauvres prisonniers.

Henri reprit tristement : — Je suis une pauvre créature, comment ferais-je ce que l'homme le plus puissant de l'Angleterre n'oserait tenter.

— Cependant, dit Édouard avec feu, tu le peux, parle, quelqu'un sait-il déjà que tu es entré dans la Tour? et connaît-on ton projet?

— Non, je suis venu ici furtivement et je me suis immédiatement caché dans ce tonneau où

vous m'avez trouvé, il y a quelques instants.

—Bien, bien, reprit Édouard ; tu peux sauver les princes.

— Oh ! si un tel bonheur m'était réservé ! reprit Henri. Cependant je n'étais venu ici que pour vous, car un pouvoir secret m'attache à votre personne.

— Ce soir, dit Warwick, ou demain matin de très bonne heure, quand il fera encore sombre, tu nous conduiras à la porte de la Tour, tu ordonneras avec autorité qu'on te l'ouvre, comme si tu étais Glocester... Oh ! ce projet réussira, Henri, nous aurons ce bonheur.

— Et si nous échouons, reprit ce dernier, on nous ramènera ici... Que peut-on nous faire de plus ?

— Oh ! mon Henri ! ajouta Édouard avec angoisse, cela pourrait te coûter la vie.

— Oh ! cela ne m'inquiète guère, reprit Henri avec vivacité. Je suis si laid, si difforme, un si pauvre garçon, que je puis sans regret cesser de vivre.

— Si ta figure ressemble à celle de Glocester, reprit Édouard, ton cœur est bien différent. Je vais avertir le roi, ajouta-t-il; mais comment faire, il n'est pas prudent que le petit Richard sache rien de notre projet, car s'il savait se taire étant éveillé, il pourrait nous trahir dans son sommeil.

— Reste ici, Henri, dit Warwick, je vais trouver Édouard, et le jeune homme sortit de sa chambre en se dirigeant vers celle des princes.

Il ouvrit très doucement la porte. A la faible lueur d'une veilleuse qui éclairait cette chambre, Warwick vit que les princes étaient couchés. Il ne dit pas un mot et se plaça dans le coin le plus obscur. Bientôt il entendit le petit Richard.

— Maintenant, disait l'enfant, je vais prier comme mon cœur me le dit; je ne veux plus lire dans notre livre.

—Oui, comme tu le voudras, répondit le prince royal.

Richard ajouta : — Mon Dieu, je vous en supplie, faites-nous sortir de cette vilaine prison

et conduisez-nous dans notre demeure : soir et matin je vous le demande, de grâce exaucez-nous. Prolongez la vie de mon bon frère qui cache ses souffrances, soulagez-le, guérissez son cœur et faites qu'il ne pleure plus.

— Merci, mon petit Richard, dit Édouard en baisant doucement les lèvres de son frère.

— Ne m'interromps pas, reprit Richard, je veux achever. Mon Dieu, délivrez-nous de notre méchant oncle qui est sourd à nos prières. O sainte mère de Dieu ! je vous en supplie, vous qui savez ce que c'est que d'avoir des enfants et d'en être séparée, ayez pitié de notre mère !

— N'as-tu plus rien à demander à Dieu ? dit Édouard.

— J'ai bien sommeil, reprit l'enfant ; mais attends. Sainte mère de Dieu, aidez-moi à devenir bon et pieux comme Édouard !..... Oh ! non, je ne suis plus vif et emporté comme autrefois : ici on se corrige. Si je devais devenir méchant comme Glocester ! oh, mon Dieu ! prenez-moi dans votre ciel et faites de moi un ange !

Édouard embrassa de nouveau son jeune frère et tout rentra dans le silence.

Alors Warwick attendit un instant, puis s'approcha doucement du lit, afin d'informer Édouard de son projet de délivrance ; mais le prince s'était endormi, tenant le petit Richard dans ses bras... comme l'aurait fait une tendre mère.

A côté d'Édouard, il vit la Bible près de laquelle le jeune roi avait déposé son chapelet. Un doux souffle indiquait le sommeil des enfants, et la tranquillité du ciel qui se reflétait sur leur figure montrait que Dieu était avec eux.

Pendant longtemps Édouard les contempla avec ravissement.

— Non, dit-il, ce serait un crime d'interrompre votre sommeil, je n'en ai pas le courage.

En ce moment, un sourire épanouit la figure du petit Richard : — Ma mère... ma chère mère !... murmuraient ses petites lèvres.

— Sa mère ! répéta Warwick ; il est heureux... Oh ! j'espère te mettre dans ses bras... Pauvre

petit! Dieu te donne dans ton sommeil ce dont tu es privé pendant le jour. Pauvres héritiers du trône, l'espoir de l'Angleterre, Dieu vous bénisse et vous donne sa paix!

Et Warwick sortit de la chambre, remettant au lendemain la communication de son projet au jeune et malheureux roi.

CHAPITRE DOUZIÈME.

La mort.

L'œil de Dieu qui veille avec tant d'amour sur de faibles et innocentes créatures s'était-il donc détourné dans cette nuit fatale? Oh! non, rien n'arrive dans ce monde sans son ordre, et si Dieu rappela les pieux enfants dans son sein par une fin prématurée, c'est que son ciel est assez beau pour dédommager de toutes les fragiles couronnes du monde.

Trois messagers de mort aux ordres du fé-

roce Tyrrell s'introduisirent dans la chambre des jeunes princes... Semblable au tigre qui cache ses griffes quand il s'apprête à les plonger dans la chair de sa victime, Tyrrell attendait à la porte que le crime fût consommé.

Après quelques minutes, les bourreaux reparurent, et Tyrrell entra, regarda et s'éloigna à son tour... Les meurtriers se retirèrent aussi, mais poursuivis déjà par le remords que mettait dans leur cœur celui qui leur devait un jour demander compte de leur méchante action.

Warwick, plein d'un espoir mêlé d'anxiété, avait mal dormi cette nuit-là. Le jour n'était pas encore venu qu'il quitta son lit qu'il avait partagé avec Henri. Il alla dans la chambre des princes; la veilleuse était éteinte, le lit dans le plus grand désordre.

— Sans doute, dit-il, Richard a fait encore de mauvais rêves, c'est pour cela qu'il tient son frère si étroitement embrassé. Pauvre petit! mais le temps presse, car nous devons partir avant le jour. Lève-toi, mon Édouard, je t'apporte une

bonne nouvelle : délivrance et réunion à ta mère! Mon Dieu, comme il dort profondément! Que sa main est froide, dit-il en la baisant. Mais, mon Dieu! ces pauvres enfants étaient presque nus sur leur lit, et ces murs épais sont si humides! Eh bien, Édouard, réveille-toi! Où est le temps où tu étais toujours si matinal?

Mais tout à coup saisi d'un mouvement d'effroi, il se jeta en arrière et dit avec terreur :

— C'est le froid de la mort! Puis se penchant sur le lit de ses cousins, il écoutait avec attention, cherchant à recueillir un léger souffle, le moindre signe d'existence : — Pas de respiration! aucun souffle! Oh, mon Dieu! serait-il possible! As-tu cessé de veiller sur l'espoir de l'Angleterre! Oh, non! mes sens me trompent sans doute! Édouard, réveille-toi, l'heure de ta délivrance est venue!

Aucune réponse..... Les mains tremblantes de Warwick saisirent alors la veilleuse, et il approcha la lumière de ceux qui dormaient maintenant du sommeil de la mort. Point de blessures;



Belin Le Prieur et Morizot, éditeurs

Imp. A Godard

Malheureux que je suis ! si je n'eusse craint de troubler votre sommeil , vous seriez sauvés.

il regarda de plus près encore ; mais la lumière, s'échappant de ses mains, s'éteignit.

Warwick alors se jeta à genoux, et s'écria :

— Malheureux que je suis ! si je n'eusse point craint hier de troubler votre sommeil, pauvres amis, vous seriez sauvés à cette heure. Oh ! je devine maintenant : on vous a étouffés pendant que vos âmes innocentes se réjouissaient du bonheur, de l'espoir de vous retrouver avec votre mère ! O Brackenbury ! je sais à présent pourquoi tu voilais ton visage ! Misérable créature, tu connaissais l'affreuse trame, et tu n'as pas osé la déjouer ! Pas un seul mot n'est sorti de tes lèvres. Tu as plus craint Glocester que le Dieu tout-puissant !... Malheur à toi !...

En prononçant ces paroles entrecoupées, Warwick fondit en larmes : — O malheureuse mère ! comment pourras-tu survivre à cet affreux malheur ! Oh ! que n'ai-je pu donner ma vie pour celle de tes enfants ! Mon cher Richard, toi qui semblais avoir un vague pressentiment du coup suspendu sur ta tête, tu es un ange du ciel comme

tu le demandais! Édouard, cher infortuné, l'heure de ta délivrance est arrivée autrement que je ne l'avais prévu ! tu étais trop bon pour ce monde, ton sceptre aurait été trop doux pour le genre humain ; mais maintenant tu règnes dans le ciel, bienheureux et royal cousin !

En disant ces mots, il s'approcha des morts qu'il baigna de ses larmes en les couvrant de baisers.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et Tyrrell, conduisant les meurtriers, entra, tenant un flambeau à la main.

Lorsque Warwick se releva, Tyrrell fut saisi d'effroi et trembla de tous ses membres. — Comment, s'écria-t-il, ils ne sont donc pas morts?

— Ils le sont pour ce monde, répondit Warwick; mais les innocentes créatures accusent déjà devant le juge suprême leur coupable meurtrier. Le Dieu de toute justice est aussi le Dieu vivant, et la punition de votre crime va commencer. Comment, Tyrrell, vous, un noble chevalier,

vous tremblez devant un faible garçon comme moi? D'où vient cette frayeur? que ferez-vous donc quand vos oreilles entendront le son de la trompette du jugement dernier?

Cependant Tyrrell, en s'apercevant que les princes n'étaient point revenus à la vie, se remettait de son effroi.

— N'ajoute pas un mot, dit-il avec rage, ou je pourrais contraindre ta bouche à se taire. Venez, dit-il à ses compagnons, sortez d'ici les corps des princes qui ont été frappés cette nuit d'apoplexie.

— D'apoplexie! répéta Warwick avec indignation, pourquoi vous servir d'une pareille feinte devant un pauvre garçon comme moi? Vous voulez cacher votre infâme action; vos lèvres n'osent-elles pas avouer ce que vos mains ont fait?

Sans donner un mot de réponse, Tyrrell dit à Warwick : — Vous, vous allez demeurer dans cette chambre jusqu'à ce que je trouve bon que vous en sortiez. Ceux-ci, ajouta-t-il en se tour-

nant vers les princes, n'ont plus besoin de flatteurs.

Warwick allait répondre avec la franchise de son âme, avec l'insouciance du péril naturelle à son âge : heureusement, Tyrrell sortit, et ne lui en laissa pas le temps. Il demeura prisonnier pendant quelques heures ; mais le vieux gardien vint enfin le délivrer et lui annoncer qu'il était libre d'aller où il voudrait. Warwick retourna dans sa chambre, où il trouva Henri qui lui dit d'une voix tremblante :

— Ah ! mylord, si vous saviez ce que mes yeux ont vu !

— Rien de plus affreux que les miens, répondit Édouard.

— Écoutez-moi, mylord. Le jour n'était pas encore venu, lorsque je me suis réveillé, et déjà vous étiez parti. Je me promenais devant votre chambre en vous attendant ; mais, au bout du corridor, je vis passer plusieurs hommes portant des flambeaux, et j'eus peur ; je ne trouvai rien de plus sûr que le tonneau, et je m'y glissai

furtivement. Bientôt, j'entends un bruit de pioches, comme si l'on eût creusé la terre. Je me levai tout doucement, et j'aperçus une fosse profonde, et près de là deux petits cadavres de tailles différentes. Cette scène épouvantable m'effraya tellement, que je crus que je rêvais ou que j'avais perdu la raison. Quand la fosse fut assez profonde, on les y déposa, on les couvrit de terre, et tous s'éloignèrent, à l'exception d'un seul, qui regardait avec une espèce de jouissance la fosse qu'on venait de combler de terre. Cet homme était laid et difforme comme moi ; mais il me semblait d'un certain âge. Pour mieux le voir, je me levai jusqu'à mi-corps. Cet homme me regarda fixement, et je le regardai de même, sans nul doute ; il fut aussi effrayé que moi, car il s'enfuit à toutes jambes en criant, et moi je criai aussi de frayeur, et retombai dans le fond du tonneau..... Après que le calme se fut rétabli, je sortis de ma retraite, bien heureux de n'avoir pas été découvert.

— Ah ! Glocester, ta punition commence, dit Édouard.

Les deux amis demeurèrent ensemble jusqu'à ce que le soir fut venu, attendant le moment de l'obscurité pour quitter la Tour.

Ce jour-là comme tous les autres, la reine était venue à la porte de la noire prison pour demander la permission de voir un moment ses enfants.

Oh! quelle fut sa joie, quand elle vit le pont-levis s'abaisser devant elle, et qu'elle eut entendu la voix du concierge lui annoncer qu'elle pouvait entrer.

Elle courut vers la chambre des princes, qu'elle trouva vide. Le lit était défait; elle crut d'abord que ses enfants s'étaient cachés sous les coussins. — Oh! mes fils! s'écria-t-elle, ne jouez pas, ne plaisantez pas avec l'amour d'une mère! Où sont mes enfants? et ses mains dérangeaient tout autour d'elle. Alors, elle se mit à parcourir toutes les chambres de la Tour, s'adressant à tous ceux qu'elle rencontrait, et les suppliant de lui amener ses enfants; mais chacun secouait la tête sans rien répondre.

— Brackenbury, où est le duc? demanda-t-elle avec anxiété.

— Sa majesté, reprit Brackenbury, a remis hier les clefs de la Tour entre les mains de sir Tyrrell, qui a tant bu aujourd'hui qu'il ne sait pas ce qu'il dit; je vous en prie, ne l'approchez pas.

— Ciel! s'écria Élisabeth, Tyrrell est le bourreau dont s'est servi Glocester.

Brackenbury, qui craignait d'être compromis par ces paroles, s'éloigna.

La malheureuse reine erra de chambre en chambre, de corridor en corridor, en appelant sans cesse ses enfants.

Dans cet état, elle arriva à la chambre de Warwick, qui accourut précipitamment. La reine le salua avec un cri de joie.

— Ah! cher Robert, dit-elle d'un ton suppliant, où sont mes fils? toi, tu me le diras certainement. Oh! ne me fais pas attendre : où sont-ils? les verrai-je, enfin?

— Oui, dit Édouard, plein d'une douloureuse tristesse; mais où vous les trouverez serez-vous

assez forte pour les contempler dans le triste état où ils sont?

A ces paroles, prononcées avec une triste solennité, la pâleur de la mort s'étendit sur les traits de la malheureuse mère; elle chancela, mais se redressant tout à coup avec une force surhumaine, elle dit résolument :

— Je veux les voir! Morts ou vivants, il faut que je les possède.

— Eh bien donc, reprit Édouard, suivez-moi, et préparez-vous au plus triste spectacle.

Il la conduisit jusqu'au pied de l'escalier, où la terre nouvellement remuée indiquait la place où gisaient les deux cadavres.

Édouard, en cherchant les instruments de fer que les meurtriers avaient jetés dans un coin, indiqua la fosse à la reine, en disant : — Voici le tombeau de vos fils; avec l'aide de Henri, il enleva la terre, et lorsqu'ils eurent à peu près fini, ils laissèrent leurs outils, et cherchèrent les corps avec leurs mains.

La reine ne proférait pas un mot; elle était

debout, calme, et en apparence résignée au coup qui la frappait. Tout à coup, elle se baissa, aida, de ses mains frêles et délicates, à enlever la dernière couche de terre.

Pas un cri, pas un soupir n'interrompait le silence de cette scène, on eût cru que les travailleurs cherchaient un trésor enfoui dans les entrailles de la terre.

Eh! vraiment, c'était un trésor, et le plus cher de cette pauvre mère!

Lorsqu'elle eut enfin retrouvé ses enfants, elle baisa avec amour leurs lèvres froides et décolorées; elle ne criait point, mais de moment en moment des exclamations déchirantes s'échappaient de son sein.

Quand elle eut couvert ses chers enfants du suaire de la mort, Édouard courut dans la chambre des princes, enleva la riche couverture de velours qui était étendue sur leur lit, et enveloppa soigneusement les deux cadavres.

Aidé de Henri, il porta ce précieux fardeau, et la reine suivait tristement.

La pauvre mère avait encore une crainte. — Comment sortir de la Tour? s'écria-t-elle.

— Que votre majesté le permette, dit Henri avec calme, en offrant son bras à la reine, je veux jouer le rôle de Glocester. Warwick les suivit.

— Place! misérable, criait Henri avec le ton du commandement.

La nuit qui régnait alors, l'état d'ivresse de Tyrrell, tout favorisa l'évasion, et ils sortirent de la Tour.

Arrivée à son palais, la pauvre reine donna un libre cours à ses larmes; elle éclatait en sanglots, en cris de douleur, et cependant elle remerciait Dieu de lui avoir rendu les dépouilles mortelles de ses enfants, car son amour maternel trouvait un certain adoucissement à les avoir en sa possession.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Les offres rejetées.

Une année s'était écoulée depuis la mort des enfants d'Édouard ; le jeune comte de Warwick était rentré en possession de ses biens et il vivait paisiblement avec sa sœur chérie dans son château du comté de Warwick.

Mais, menacé de nouveau par l'armée de Richard III, Warwick avait tout à craindre s'il n'eût eu lieu de compter autant sur l'attachement et la fidélité de ses vassaux. Il est vrai aussi qu'il avait

la ressource de fuir ; mais il ne fut pas contraint à cette extrémité, car de nouveaux embarras assaillirent Glocester, qui avait alors à tenir tête à de nombreux et plus redoutables ennemis.

La prophétie de madame Bloom s'accomplissait enfin, le feu commençait à sortir de Glocester. Ainsi, la fourberie et la perversité allaient recevoir leur juste punition. Beaucoup de nobles avaient payé leur félonie de leur tête. Buckingham, son plus chaud partisan, commençait à craindre pour lui-même; d'abord, sa trahison récompensée par des terres et des dignités n'était point satisfaite et, mécontent, il demandait toujours avec une avidité qui n'était jamais assouvie. Richard n'était pas homme à supporter les reproches, quelque adoucis qu'ils fussent. Buckingham s'aperçut de sa disgrâce, et pour prévenir le coup qui le menaçait, et tirer vengeance de Richard, il se ligua secrètement avec Henri, comte de Richmond, dont les légitimes prétentions au trône étaient appuyées par le duc de Bretagne.

Un jour du mois de juillet. Warwick et sa sœur se promenaient tranquillement dans les jardins du château. Adélaïde tenait à la main une lettre entourée d'un petit ruban de soie noire. La jeune comtesse dénoua le ruban et ouvrit la lettre pour en donner lecture à son frère. Cette missive était de la veuve d'Édouard.

« Quand j'aurai accompli, écrivait-elle, mes devoirs envers les enfants qui me restent, je passerai la fin de ma vie à prier, et à pleurer ceux qui sont morts. Je veux embellir et orner leur tombeau, me rappeler leurs traits, et passer auprès d'eux tous les instants qui me séparent encore de tous les êtres que j'ai aimés. »

Tout à coup Warwick interrompit sa sœur.

— Que me veux-tu, mon Henri? dit-il vivement au fils de la mère Bloom qui s'approchait.

— Votre seigneurie est-elle disposée à s'entretenir avec le duc de Buckingham qui vient ici accompagné de deux de ses gens?

— Buckingham! dit Warwick étonné, le fier et puissant Buckingham! Que peut-il vouloir de moi?

— Assurément rien de bon, répondit Henri.

— Il vient seulement avec deux de ses gens? reprit Édouard.

— Oh! non; une troupe nombreuse d'hommes armés marche derrière lui; mais il demande à entrer seulement avec ses deux compagnons.

— Demandè-lui donc ce qu'il me veut, dit Édouard; mais après un instant de réflexion, il ajouta : Non, laisse-le entrer.

Henri s'éloigna dès qu'il eut exécuté cet ordre.

— Mylord cousin, dit Buckingham, après une première salutation, je voudrais vous parler en particulier. La confiance que je vous témoigne en venant ici presque seul, doit vous prouver que je ne viens point à vous avec des intentions hostiles, mais si vous en doutiez encore, je vais vous en donner une autre preuve, et le comte détachant son épée et son poignard, les déposa à quelques pas de lui.

— Manqué-je de confiance, Buckingham? reprit Édouard avec surprise; devez-vous craindre cela de moi?

— Ne perdons pas en paroles un temps précieux, reprit Buckingham vivement en saisissant le bras de Warwick qu'il entraîna à quelque distance.

— Je viens vous offrir la couronne d'Angleterre à laquelle seul vous avez des droits, dit Buckingham.

— Faites-vous donc des rois avec tant de facilité? dit Édouard d'un ton railleur; déjà vous en avez fait un; mais votre choix n'aurait-il donc pas été heureux, puisque vous paraissez si disposé à en faire un autre?

— Je vous pardonne ce sarcasme, cousin, dit Buckingham en s'efforçant de contenir sa colère.

Dans ce moment, la mère Bloom, qui des combles du château pouvait voir ce qui se passait dans le jardin, lança dans les airs ces mots foudroyants :

— Judas Iscariote avait une barbe rousse, c'était l'emblème de sa perfidie, et Buckingham en a une pareille.

Le duc feignit de n'avoir pas entendu ces pa-

roles : — Je vous prie cher cousin, continua-t-il, d'écouter ma demande. La dernière volonté d'Édouard IV a fait Glocester roi d'Angleterre, en le nommant régent; je vous proteste que je n'y suis pour rien, ou seulement peut être ai-je contribué à lui faire donner un titre qui me paraissait devoir le satisfaire assez pour qu'il se montrât généreux et bon envers les enfants d'Édouard; je me suis trompé, je l'avoue, mais mon but unique était d'empêcher la mort de ces enfants en mettant la couronne d'Angleterre sur la tête de Glocester. Je vous le jure.

La mère de Henri cria alors d'une voix stridente :

— Le loup est caché maintenant sous la peau d'un agneau, mais c'est toujours un loup.

—La mort des princes, poursuivit Buckingham, celle d'Hastings et d'autre nobles, et la position que le roi m'a faite, m'ont ouvert les yeux, et l'Angleterre aujourd'hui ne forme qu'un seul souhait, c'est de se voir délivrée de cet horrible Glocester qui ne respire que le sang. Mille braves

Anglais se sont donc soulevés et marchent sous mon commandement. — Voulez-vous être le seul qui refusiez de reconquérir la liberté? Non, hâtez-vous, rassemblez vos vassaux et nous joindrons nos efforts pour reprendre à l'usurpateur une couronne à laquelle votre naissance et vos services vous donnent des droits sacrés.

En ce moment la mère Bloom cria :

— Quand le renard prêche, prends garde aux oies, si tu ne veux pas qu'on rie trop fort à tes dépens.

— Buckingham, reprit Warwick, on dit que vous avez fait alliance avec le comte de Richmond, en lui promettant la couronne. Voulez-vous donc me faire jouer le rôle du chat qui tire les marrons du feu?

— Il est vrai, reprit Buckingham, qu'une union entre nous a été conclue, mais Richmond vaincra facilement Richard, puisque son armée est plus forte que celle de ce dernier, et quand le trône sera libre, vous pourrez facilement y monter puisque nul autre mieux que vous ne peut y pré-

tendre; n'êtes-vous pas le seul héritier légitime?

— Alors, je dois vous dire, mylord, reprit Warwick, que je n'ai point la moindre envie de régner; tout ce que j'ai vu jusqu'à présent n'est pas fait pour me le faire ambitionner, je veux seulement rendre mes vassaux heureux et faire prospérer mon pays.

— Comme vous voudrez, cousin; vous pouvez laisser le trône à Richmond, mais pour que vos vassaux aient la paix, il faut faire tomber Richard du trône. Avez-vous oublié qu'il vous a enlevé vos biens, qu'il a mis votre tête à prix, qu'il a contesté la légitimité de votre naissance et qu'il est toujours votre ennemi; vous perdez de vue dans ce moment l'avenir de votre patrie.

La voix de la mère Bloom fit retentir encore ces paroles :

— Buckingham! Buckingham! tu as peur? tu as peur? La marque du sang se voit ici sur ton cou.

— Il me semble que vous avez un bizarre bouf-

fon, dit Buckingham avec humeur, ou est-ce un hibou qui chante? Quoi qu'il en soit, je voudrais connaître votre résolution. Avez-vous réfléchi aux moyens de vous procurer la paix? Puis-je vous saluer comme notre allié?

Édouard chercha à éluder la réponse.

— La chose est trop importante, dit-il, et demande de mûres réflexions; je veux d'abord consulter des personnes expérimentées.

— Adieu, dit Buckingham, en prenant ses armes des mains de Henri, qui les avait relevées.

— Et vous, mademoiselle, ajouta-t-il, faites toujours renouer le fil de votre quenouille par monsieur votre frère.

— Il est heureux pour vous, mylord, que vous soyez dans ma demeure, car je vous répondrais d'une autre manière, dit Warwick avec dignité.

Buckingham, furieux de son insuccès, s'éloigna, et madame Bloom chantait encore :

— Méchant traître, le corbeau ne veut pas de ton alliance, dût-il perdre tout en la refusant.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

La punition.

— Tu vomis le sang, mon Henri, dit Édouard en arrêtant son cheval couvert de sueur; la course était trop fatigante : descends, et prends un moment de repos.

— Je vous obéis, mylord, reprit Henri, à condition que vous penserez à votre sûreté en m'abandonnant à mon sort.

— Jamais! reprit Édouard. Et mettant pied à terre, il aida Henri à descendre de cheval, le prit dans ses bras, car il était trop faible pour mar-

cher, et l'étendit avec précaution au pied d'un arbre.

— Nos persécuteurs, dit-il, sont loin encore, et, en fût-il autrement, je ne te quitterais pas, mon ami.

Henri ne répondit pas; mais ses yeux, pleins de tendresse et de reconnaissance, se relevèrent sur Édouard, qui s'était assis auprès de lui.

— Les chevaux avaient aussi besoin de repos, dit le comte, et tout à l'heure nous irons beaucoup plus vite.

— D'étranges fatalités tombent sur moi, dit Édouard. Les autres font le mal et j'en supporte la peine. Buckingham se révolte : on le combat. Et moi, qui ai refusé de le suivre, on me contraint à fuir.

— On pouvait prévoir tout ce qui vous arrive. Tant que Richard avait pour adversaire un homme plus puissant que vous, il vous a ménagé; mais maintenant qu'il vous craint avec raison, prenez bien garde. Ma mère était bien avisée, quand elle prévenait Buckingham que le jour de la ven-

geance de Dieu arriverait pour lui. Caché aujourd'hui chez un de ses anciens domestiques, il sera bientôt arraché de cet asile pour payer de sa tête ses méchantes actions.

— Chose étonnante ! reprit Warwick. Une tête va encore tomber bientôt par la volonté de Glocester ! Il est donc le seul que la justice éternelle épargne, lui qui est dénué de tout honnête sentiment et qui se plaît à répandre le sang.

— La fin de Buckingham ne m'étonnera point, reprit Henri. N'avons-nous pas vu celles de tous ceux qui ont servi l'infâme Glocester? — Slater est mort étouffé dans la fumée de charbon, Dickton est tombé par sa propre épée, et Forrest a péri dans un combat ; mais Tyrrell.....

Mais le pauvre Henri, suffoqué par un nouveau flux de sang, ne put continuer.

—Ne parle pas autant, mon Henri, dit Édouard; mais tu as raison, et Tyrrell ? et Richard ? Ces deux monstres vivent encore.

Dans ce moment, le cheval d'Édouard se mit à hennir et dressa les oreilles.

— Quelqu'un vient-il? dit Édouard en se relevant avec vivacité.

— Nous ne venons pas, dit une voix, car nous sommes là depuis quelques instants.

Alors, de tous côtés, parurent des soldats qui s'approchaient d'un air menaçant. Sur un ordre de leur chef, quelques-uns voulurent s'emparer d'Édouard. Celui-ci avait tiré son épée et s'en servait si vaillamment qu'il en mit plusieurs hors de combat; mais il fut obligé de céder au nombre. On le désarma, on le chargea de chaînes, et Henri partagea son sort.

Les deux amis, ayant pu se rapprocher l'un de l'autre, s'entretenaient à voix basse, quand ils virent deux hommes venir à eux; mais ils détournèrent les yeux avec horreur en reconnaissant le fils de Glocester et Tyrrell.

— Voyez donc, ce sont d'anciennes connaissances, dit le fils du roi; c'est Robert Buckleig et son ami le bossu. Mais, si je ne me trompe, le prétendu Robert Buckleig n'est autre que mon

cousin Edouard de Warwick, que la petite vérole a rendu méconnaissable. Eh ! cousin, vous souvenez-vous de nos jeux d'enfant, de notre plaisir à poursuivre les petits poulets, et des prières de notre royal cousin qui voulait nous en empêcher. Dans ce temps-là, vous me battiez quelquefois. A mon tour, maintenant; n'est-ce pas juste, beau cousin?

—Moi, dit Tyrrell d'un ton moqueur, j'ai une petite dette à acquitter envers ce jeune garçon : c'est lui, je crois, qui m'a fait un jour prendre un bain dans les marais de Ludlow. Le malvoisie était trop cher pour ce jeune homme; mais, comme sa majesté l'a dit un jour, la Thames n'est pas loin d'ici.

L'arrivée du roi interrompit ces sarcasmes. Les soldats présentèrent les armes.

— Nous tenons enfin Édouard de Warwick, dit Richard à son père avec orgueil.

Tyrrell reprit : —C'est le fils de votre majesté qui l'a désarmé; et il a fait une rude besogne, car le cousin se défendait comme un lion. Ainsi

donc le dernier ennemi de votre majesté est à vos pieds.

— Mort aux traîtres ! ajouta-t-il. Qu'ordonne votre majesté sur le sort des prisonniers : la corde ou le fer ?

Avant que le roi eût répondu, Henri, se sentant étouffer, s'était soulevé, et le sang sortait à gros bouillons de sa poitrine.

Glocester fit un mouvement en arrière.

— Que vois-je ? dit-il en tremblant.

— C'est pour la deuxième fois que tu vois celui qui te ressemble, dit Henri ; si je te rencontre une troisième fois, alors malheur à toi !

Et Henri retomba sur l'herbe.

En ce moment, Glocester crut que l'esprit prophétique s'était emparé de cet enfant, et il trembla en pensant aux révélations qu'il pouvait faire.

— C'est un fou, mon père, dit Richard Glocester ; il ne sait ce qu'il dit !

— Que votre majesté daigne le permettre, dit Tyrrell, et je lui promets de priver en peu d'in-

stants du don de prophétie cette vilaine créature, qui ne se présentera pas une troisième fois aux regards de votre majesté.

Mais Glocester destinait aux deux captifs un autre genre de mort.

Il ordonna que les prisonniers fussent conduits au château de Ludlow, qui n'était qu'à une petite distance, et l'armée se remit en marche.

Édouard et Henri furent plongés dans un cachot souterrain; et les grilles et les verroux ne paraissant point suffisants, on leur mit des fers aux pieds et aux mains.

Ils passèrent deux jours dans la plus grande anxiété, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Henri n'en souffrit pas: c'était son régime habituel, et d'ailleurs son état de souffrance exigeait qu'il fit une diète sévère.

Il n'y avait qu'un instant que leur geôlier avait apporté leur maigre pitance, qu'ils mangeaient avec l'appétit que donne le besoin, quand ils entendirent un bruit sourd qui semblait venir de dessous leurs pieds. Ils écoutèrent un instant, et

ne tardèrent pas à être tirés de leur inquiétude. Une trappe s'ouvrit, et la mère Bloom parut. En un clin d'œil elle fut auprès d'eux ; et, avec l'adresse du plus habile serrurier, elle avait dérivé leurs chaînes.

Tout ceci se passait dans le plus grand silence, l'incertitude du succès de leur évasion modérait la joie des deux jeunes gens, qui se contentaient de regarder avec reconnaissance cette femme dont le dévouement héroïque ne se lassait jamais.

— Suivez-moi, leur dit la mère Bloom en leur montrant la trappe encore ouverte; ils s'y précipitèrent, et elle la referma soigneusement. Je connais les détours de ces lieux obscurs, car, dit-elle, c'est mon grand-père qui les a fait construire. J'aurais mieux aimé venir vous chercher pendant la nuit qui, peut-être, nous eût favorisés; ce qui m'en a empêchée, c'est qu'il y a, pour la garde du château, un plus grand nombre de sentinelles que de coutume. Mais, en ce moment, les soldats sont tous à table; ils mangent

et boivent encore mieux, ce qui favorisera notre projet. Deux chevaux nous attendent ; ce ne sont peut-être pas des meilleurs, mais... Henri, ajouta-t-elle, tu conduiras bien ton jeune maître ; tu connais les défilés où vous devez passer ; tu veilleras sur lui, afin de le préserver de tomber dans les précipices marécageux qui bordent la route ; tu prendras ce chemin (elle en indiquait la direction avec le doigt). Ah ! si une fois encore je pouvais voir Tyrrell se démener dans ce marais-là !

Les sombres corridors étaient longs ; mais les jeunes gens les parcoururent avec une profonde joie ; ils savaient que ce chemin les menait à la liberté.

Quand les prisonniers aperçurent la lumière du jour, ils se trouvèrent à la sortie de l'écluse d'un canal qui conduisait du château à la Tamise.

La mère Bloom sortit la première, et regarda si la route était libre et tranquille ; alors elle détacha les chevaux et engagea les fugitifs à les monter lestement. Ils ne se firent pas répéter cette

invitation, et ils partirent au grand galop, accompagnés des bénédictions de leur libératrice.

Pour dérouter les soupçons, elle avait ôté les selles des chevaux et avait mis à leur place de mauvaises couvertures.

La fuite n'eût point rencontré d'obstacle, si par hasard Richard ne se fût trouvé à la fenêtre d'où il regardait couler la Thames. Il crut avoir des vertiges en voyant les deux jeunes gens s'enfuyant au grand galop.

— Trahison! cria-t-il; vite un cheval! Et il indiquait de la main les cavaliers, car la voix lui manquait.

Alors il se précipita hors de la chambre. Glocester, Tyrrell, qui se trouvaient près de lui, le suivirent, et bientôt, montés sur les meilleurs chevaux, ils s'élançaient à la poursuite des fugitifs, suivis d'un grand nombre d'hommes d'armes de l'escorte ordinaire du roi. Déjà ils les avaient presque rejoints. Tyrrell, quoique vieux et un peu ivre, était tellement animé par la haine, qu'il allait atteindre Warwick.

— Voyez comme Tyrrell les approche, disait-on ; comme il fait bien son devoir ! O bonheur !

Henri était tombé de son cheval, et Warwick avait mis pied à terre pour le relever et lui donner ses soins.

Cet incident causait le malhéur de Warwick et comblait de joie ses ennemis.

La mère Bloom, qui ne perdait pas de vue ses protégés, jeta un cri de frayeur qui se mêla aux accents de joie des vainqueurs. Cependant les fugitifs avaient recommencé à fuir, faiblement poursuivis par ceux qui se croyaient sûrs de les reprendre. On les vit côtoyer une prairie qui cachait un abîme profond. Dans son ardeur, Tyrrell, oubliant le péril et entraînant à sa suite le fils du roi qui l'avait rejoint, s'y élança, se flattant d'atteindre Warwick en gagnant du terrain.

La joie des méchants est de courte durée, et leurs cruels desseins périssent avec eux, a dit le Seigneur.

Tyrrell et le fils du roi s'étaient à peine enga-

gés dans le marais, qu'on vit leurs chevaux ralentir leur course, puis tirer les uns après les autres leurs pieds engagés dans la boue, puis s'enfoncer peu à peu, s'efforcer de nager, puis se lasser et s'enfoncer encore dans la vase malgré les efforts des cavaliers, jusqu'à ce qu'on ne vît plus que leur tête. Vainement le fils du roi et Tyrrell agitaient leurs bras en signe de détresse, jetaient des cris de désespoir, une seule voix répondit :

— Oh ! sauvez, sauvez mon fils ! disait le roi avec angoisses. Je donne un comté, un duché à celui qui le tirera de ce passage périlleux ! Et il regarda autour de lui avec des yeux égarés.

Mais personne ne répondit à son appel.

Cependant l'appât de la récompense promise en entraîna plusieurs qui s'avançaient, puis reculaient, se disant en eux-mêmes en regardant le roi :

— Que ne le sauve-t-il lui-même ?

Enfin le mouvement des eaux causé par le passage des chevaux s'affaiblit insensiblement

par degrés, et, quelques instants après, la marécageuse prairie était redevenue calme et immobile.

Tyrrell périssait de la mort qu'il avait donnée. Il était étouffé, et le roi Richard, qui avait enlevé les fils d'Édouard à l'amour de leur mère, se voyait privé du sien par cette justice éternelle qui ne laisse aucun crime impuni et qu'il avait si longtemps méconnue.

La perte de son fils le laissait absolument sans joie. Il n'avait pas même la douce espérance de le revoir dans l'éternité, espérance qui console au solennel moment de la mort un cœur vraiment chrétien. Le sien était déchiré par un inconsolable désespoir. Il était un de ceux qui peuvent dire :

— O montagnes, fondez sur moi ! ô abîmes, entr'ouvrez-vous pour m'engloutir !

Une voix sévère semblait crier à son oreille :

— Vous ne vouliez pas reconnaître Dieu pour l'éternel juge ; Dieu qui est vengeur des causes justes et qui rend à chacun selon ses œuvres, il va juger le bon et le mauvais de ces deux exi-

stences qu'il vient de trancher; et si vous ne voulez pas croire ce qui est écrit dans le livre capable d'ouvrir les yeux aux aveugles, croirez-vous ce que vos yeux ont vu? Et si vous restez indifférent aux touchantes leçons du livre par excellence, aux exemples que vous avez devant les yeux, reconnaissez-vous qu'il vous eût été préférable de ne pas manquer à ce commandement : « Tu ne tueras point? »

Richard III ressemblait maintenant au roi Pharaon dont les meilleures armées et les plus vaillants défenseurs ne pouvaient plus rien pour lui.

Les deux jeunes gens, au contraire, louaient Dieu, comme autrefois les Juifs au bord de la mer, de les avoir délivrés des mains de leurs ennemis.

Ils avaient vu le triste dénouement de la scène, et ils étaient partis sans que personne songeât à empêcher leur départ.

CHAPITRE QUINZIÈME.

La récompense.

Une année s'était écoulée, c'était la deuxième du règne de l'usurpateur et sanguinaire Richard III. Mais Dieu ne lui permettait point de jouir en paix du fruit de ses crimes, car il était toujours inquiet, sans croyance, et sans espoir.

Henri, comte de Richmond, vaincu l'année précédente, avait obtenu du secours en France, et il revenait de nouveau dans le pays de Galles, à la tête d'une armée peu nombreuse. Mais de

tous côtés il lui venait des renforts, car on était généralement fatigué du sceptre tyrannique de Richard, qui fustigeait, disait-on, le peuple avec des scorpions, aussi le comte de Warwick, notre infortuné Édouard, toujours persécuté par Glocester, s'était-il vu forcé de se joindre au comte de Richmond.

Un soir du mois d'août 1485, Édouard et son fidèle compagnon Henri Bloom se trouvaient dans l'armée de Richmond, campée près de Bosworth [1]; six mille hommes environ composaient cette armée qui devait combattre celle de Glocester une fois plus nombreuse. La bataille était fixée pour le lendemain. La veille d'une journée si décisive était bien capable d'inspirer de sérieuses réflexions, Édouard s'y livra toute la soirée. Le sort de sa chère sœur, qu'il n'avait pas vue depuis plus d'une année, l'inquiétait plus que le sien propre, et il avait horreur d'être forcé de verser le sang.

[1] Bosworth est une petite ville située à quatre lieues de Leicester, et faisant partie du comté de ce nom.

—Moi aussi, disait-il, il faut donc que je donne la mort ! mais tuer l'ennemi dans un cas de légitime défense n'a jamais été regardé comme un meurtre. Henri, qui sait si demain, à cette heure... qui sera vainqueur, mon bon Henri, Richmond ou Richard? L'armée de notre ennemi est une fois plus nombreuse que la nôtre, mais, qu'importe, il y aura plus de gloire à combattre... As-tu confiance en toi? peux-tu tuer deux ennemis, ou veux-tu que je m'en charge?

— Si nous avons la victoire, répondit Henri, ce sera par la grâce du Seigneur et non par nos propres forces.

— Cependant, reprit Édouard en souriant, je sais quelqu'un qui pourrait nous prédire le résultat de la bataille.

En ce moment, on entendit une voix qui criait :

— Par ici ! mes fidèles, voici Warwick, notre jeune seigneur.

Et bientôt Édouard se vit entouré d'un grand

nombre de vieux soldats de son père qui venaient se rallier à lui.

— C'est moi qui les ai réunis, dit la mère Bloom avec fierté, mais je dois dire, à leur louange, qu'ils se sont montrés pleins de zèle pour la cause du fils de leur ancien seigneur.

— Nous sommes venus ici par petits détachements, dit un des plus âgés, et maintenant nous formons une armée qui vient se ranger sous votre bannière.

— Écoutez, sujets de Warwick, reprit la mère Bloom, retenez bien le mot de ralliement, *Édouard et Adélaïde, nos maîtres et seigneurs!* Oh! si je pouvais combattre avec vous; mais Dieu permettra que, sans moi, vous soyez vainqueurs. Oui, oui, vous serez vainqueurs; et elle ajouta, en baissant la voix, plusieurs d'entre vous ne verront pas demain le coucher du soleil, mais ils contempleront dans le ciel le soleil de justice et jouiront de la gloire des bienheureux! Comme Moïse gravit autrefois la montagne et y pria pour que son peuple remportât la victoire sur ses

ennemis, ainsi je veux sur les ruines de cette vieille tour prier le Seigneur qu'il seconde vos efforts.

— Oh ! votre majesté, dit-elle en s'adressant à Warwick, gagnera la bataille, et cela est aussi certain qu'il est vrai que je suis la vieille mère Bloom ! je vous apporte un talisman qui vous protégera et vous assurera la victoire. En disant ces mots, elle tira de sa robe une écharpe verte et blanche, admirablement brodée et la ceignit au comte.

— L'argent qui brille sur cette écharpe, dit-elle, est le symbole du désir, de l'amour, des bénédictions de votre sœur qui l'a brodée pour vous. Les larmes qui l'ont arrosée vous promettent les plus doux fruits.

Mais toi, mon bon fils, que dois-je te donner pour te protéger et te défendre contre les coups des ennemis? Quelle écharpe pourrait te préserver? Tiens, le don que je t'offre, c'est l'amour de ta mère ; je t'accompagnerai, je te suivrai partout.



Belin Le Prieur et Morizot, éditeurs Imp. A Godard

Voici un talisman qui vous protègera et vous donnera la victoire, dit la vieille Bloom

Et vous, mes frères, prenez courage; de ce côté est lord Stanley avec ses mille hommes; il attend l'aube de la journée de demain pour reconnaître de quel côté soufflera le vent de la victoire, et se décider enfin à combattre contre Richmond ou contre le roi.

Battez-vous en hommes vaillants et courageux, afin que le vent de la victoire soit de votre côté.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Conclusion.

Le jour de la bataille était venu. Un jour de bataille est souvent le résultat du caprice ou des ambitieux desseins d'un homme qui sacrifie à ses passions des centaines et quelquefois des milliers de victimes. C'est vraiment un effroyable événement que celui qui, armant une multitude d'hommes, les pousse sur le champ de carnage des guerres civiles, où ils s'entretuent dans l'intérêt d'un seul homme, le frère contre le frère,

le père contre le fils, le fils contre le père!... c'est presque incroyable, et pourtant, c'est vrai.

La bataille de Bosworth avait commencé de toutes parts; on entendait des cris furieux, le cliquetis des armes, et l'œil ne pouvait voir dans la plaine que des blessés, du sang ou des cadavres.

Le roi Richard combattait avec vaillance pour conserver le royaume de la terre, car il n'avait rien à espérer du côté de celui du ciel. Il combattait son plus dangereux ennemi, et malgré sa difforme stature, il montrait une vigueur et une adresse qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer. William Brandon et le maréchal de Richmond tombèrent sous ses coups.

Le vaillant John Cheyneau est désarçonné par lui : encore quelques pas, et Richmond est perdu; mais une nouvelle armée s'approche aux cris d'*Édouard et Adélaïde!* et Glocester est vaillamment repoussé par ceux à la tête desquels il aperçoit le fils de son frère.

Sa haine se réveille à la vue d'Édouard, qui a

été la cause de la fin terrible de son fils : il oublie Richmond et les intérêts de sa couronne ; son seul but est de tuer Warwick. Édouard, âgé seulement de seize ans, se défend avec intrépidité ; mais que pouvait-il contre celui à qui la soif de la vengeance donnait à chaque instant une nouvelle vigueur !

Le casque d'Édouard vole en éclats, et le jeune combattant reste exposé sans défense aux coups de son ennemi ; mais au moment où Richard lève le bras, Henri accourt et lui plonge dans la poitrine une épée qu'il retourne dans la plaie avec fureur.

Richard rugit et se penche en arrière, tombe, se relève, et regarde encore avec rage son nouvel adversaire. Mais, ô fatal aspect! il aperçoit la pâle figure de celui qui avait avec lui une si grande ressemblance, et sa mémoire lui rappelle que c'est pour la troisième fois.

Cependant, il ne se laisse point abattre; la haine le ranime. Henri s'en aperçoit, redouble d'efforts pour éloigner de son jeune maître le

péril qui le menace de nouveau. Il fuit à dessein; le roi le poursuit, et oublie un moment Warwick. Henri, toujours vaillant, combat sans relâche, et l'attire près des ruines de la vieille tour; mais son cheval tombe sous lui, et l'entraîne dans sa chute. Alors Richard s'avance pour lui donner le coup de la mort; mais un objet se détache avec bruit, et tombe pendant qu'une voix s'écrie :

— Reçois, meurtrier de ton frère, la cravate de pierre d'Abimélech ton prédécesseur [1] !

Un morceau de meule de moulin venait d'être lancé par la mère Bloom sur le roi. Comme elle l'avait dit, la pierre atteignit Richard à la gorge, et termina sa vie.

Quand la mère Bloom fut bien convaincue qu'elle avait tué le roi, elle s'écria d'une voix

[1] Abimélech, meurtrier de soixante-dix de ses frères, avait usurpé la domination sur les habitants de Sichem. Il fut blessé à mort, au siége de Thèbes, par un éclat de meule de moulin qu'une femme lui lança du haut d'une tour, ainsi que le fait est raconté dans l'Ancien Testament.

triomphante : — Une femme a tué le tyran, cessez le combat ; que la trompette résonne ; viens, Stanley, avec ton armée, le vent de la victoire est pour nous !

Stanley savait déjà à quoi s'en tenir, et il poursuivait les soldats de Richard. Peu de temps après, on se prépara à faire choix d'un nouveau roi.

Richmond dit en souriant à Warwick : — Voici donc encore deux prétendants au trône, et l'épée va-t-elle décider à qui de nous deux il appartiendra ?

— Non, il n'en sera point ainsi, dit Warwick avec dignité ; permettez-moi, au contraire, de vous saluer, le premier, roi d'Angleterre. Vous avez mission de guérir les plaies, de réparer les maux de notre malheureuse patrie ; promettez-moi seulement de me remettre, ainsi que ma sœur, en possession des terres de mon grand-père, où nous voulons vivre tranquillement en bons et loyaux sujets. Venez, soldats, camarades et amis, reconnaissez le roi Henri, et souhaitez-lui avec moi un bon et joyeux règne !

Sur le champ de bataille où, peu d'heures auparavant, s'élevaient des cris de douleur ou de mort, on entendit alors des cris d'allégresse : Vive le roi Henri !

Plein de reconnaissance, le nouveau roi pressa sur son cœur son généreux concurrent.

—Pardon, Henri, s'écria tout à coup Édouard, permettez-moi d'aller accomplir un devoir sacré.

Et il courut alors vers les ruines de la tour, près desquelles il aperçut son fidèle ami Henri Bloom, qui s'était appuyé contre le mur.

— Le voilà ! dit la mère Bloom à son fils qu'elle tenait serré dans ses bras.

Alors Henri releva sur Warwick des yeux pleins d'une ravissante douceur, d'un suave sentiment de joie : un faible sourire errait sur ses lèvres, et sa main droite s'étendit vers Warwick qui la saisit avec un affectueux empressement et la serra sur son cœur.

Avant que Warwick eût pu adresser une seule question à Henri, la mère Bloom reprit la parole :

— Ne croyez pas, mylord, que c'est cette pierre que vous voyez aux pieds de mon Henri qui l'a mis dans cette triste position; non, ce sont ses blessures qu'il nous faut à l'instant visiter.

Mais lui et moi nous avons délivré l'Angleterre!

— Oh! pardon, ma mère, dit Henri avec un ton de reproche, non ce n'est pas nous; mais celui qui est dans le ciel.

— Tu as raison, mon fils, reprit la mère Bloom, cependant il faut toujours quelqu'un sur la terre pour être l'exécuteur des volontés de celui qui règne dans le ciel. Mais, mylord, je suis fière d'être la mère d'un tel fils! Malgré sa difformité, il a plus fait pour la patrie que beaucoup de jeunes et beaux hommes; puis, se retournant vers Henri, elle ajouta : —Verras-tu encore le coucher du soleil, mon enfant?

Henri secoua la tête, et dit doucement, en cherchant à recueillir quelque force : — Mère, je survivrai peu de temps à celui avec lequel j'avais



Belin Leprieur et Morizot, éditeurs Imp. A. Godard.

Votre main mylord, et celle de ma mère, dit Henri.

une si grande ressemblance. Oh! il me serait impossible d'avoir une plus belle mort.

— Tu parles sensément, dit la mère Bloom, en essuyant ses larmes, le souvenir de ta victoire, de ta vie si pure, de ton dévouement pour ton maître, tout doit embellir ton dernier instant.

— J'espère que vous n'oublierez pas ma mère, dit Henri à Édouard.

— Jamais, jamais, reprit Édouard, je la regarderai comme la mienne; tu resteras aussi avec moi, mon Henri, je ne veux point t'abandonner ni vivant ni mort, et dussé-je mourir à tes côtés, je ne te quitterai pas, on m'ensevelira plutôt près de toi, de toi, mon sauveur, mon meilleur ami, mon frère!

Cependant le regard du mourant s'affaiblissait de plus en plus.

— Votre main, mylord, et celle de ma mère, dit-il.

Il les saisit et leva les yeux sur ces deux créatures, les premières dans son affection.

— L'enveloppe se brise, dit-il, et l'esprit s'en-

vole à Dieu. Henri avait rendu son dernier soupir en souriant.

Pendant que l'on jetait le cadavre du roi sur un cheval, et qu'au milieu des cris de fureur et des huées de mépris on le conduisait à Leicester, l'âme belle et pure de Henri montait vers les cieux.

— Tu as été un bon et fidèle serviteur dans les petites et les grandes choses, tu vas entrer dans la demeure du Seigneur, généreux ami, disait Édouard de Warwick.

Étant revenu peu après, avec la mère Bloom et la dépouille mortelle de son ami, dans le comté de Warwick, il fit élever à Henri un splendide monument.

La mère du fidèle ami du comte, ne cessa de veiller sur lui et sur Adélaïde. Tous deux s'occupant sans cesse du bonheur de leurs vassaux, en un mot, de leurs devoirs envers les hommes et envers Dieu.

FIN.

APPENDICE

La catastrophe criminelle, qui termina les jours des deux fils du roi Édouard V d'Angleterre, est racontée avec des détails pleins de naïveté dans la *Chronique* de Molinet, poëte et historien franc-comtois, qui avait recueilli les faits les plus remarquables arrivés depuis l'an 1474 jusqu'en 1504. Nous croyons devoir reproduire le récit du vieux chroniqueur ; il semble d'ailleurs une pièce justificative annexée à celui de Gustave Nieritz. Nous allons le transcrire avec son orthographe vieillie et ses vieux mots qui ont une certaine énergie.

« Le roy Édouard d'Angleterre, quatrième de ce nom, dit la *Chronique* de Molinet, recommanda,

avant son trespas, ses deux fils à son frère Richard, duc de Glocester, afin que Édouard, prince de Galles, son fils aîné, eagé de quatorze ans, succédast à la couronne, comme son vrai héritier. Son dit frère Richard, duc de Glocester, promit de faire son possible, et demoura régent, et print en sa tutelle les deux enfants ses nepveux. Ycelui faindant (feignant) vouloir débeller et envahir les François, assembla grande pécune et suffisante armée pour ce faire, et arriva à Londres la nuit de Sainct-Jehan-Baptiste; et commença dès lors à monter en orgueil; si devint à demi-tyran. La reine d'Angleterre, cognoissant la protervie de son courage (son audacieuse ambition), le tira arrière et emmena ses enfants en une place forte nommée Vastremonstre (Westminster), afin que ledit de Glocester ne leur fist quelque moleste. Néantmoins ceulx de Galles, les princes du sang et parenté du roy Édouard se mirent en peine de couronner le prince de Galles, et tirèrent vers Londres pour ce faire, et le dit duc de Glocester l'une fois se faindoit être joyeux de ce couronne-

ment, l'aultre fois tenoit ferme tout au contraire; et y mit tant d'entraves que la chose suschey.

« Il trouva façon par aulcunes accusations de soi depescher du seigneur d'Escales, du seigneur de La Rivière, ensemble de Thomas Vayant (Vaughan); puis fit bouter le dit prince son nepveu en la Tour de Londres. Et pour ce qu'il semblait qu'il ne povait faire chose de valeur s'il n'avoit le second fils son nepveu, eagé de douze ans, afin de anéantir la querelle, il le fit mander par l'arcevesque de Cantorbie (Cantorbéry), oncle des dits enfants, lequel dit à la mère veuve du roi Édouard, que son fils Richard vinst hastivement au couronnement de son frère; si verroit les honneurs qui se feroient illecq (en cet endroit) afin de tousjours apprendre. La reine, toute apprinse des déceptions de son beau-frère, l'accordoit fort enuie (à contre cœur); nonobstant elle se confiait au dit arcevesque.

« Le second fils du roy Édouard, nommé Richard, comme dit est, fut rendu et bouté en la Tour de Londres, avec son frère aisné; le duc Ri-

chard lui fit donner estat, qui fort diminua. L'aisné fils était simple et fort mélancolieux, cognoissant aulcunement la mauvaiseté de son oncle, et le second fils estoit fort joyeux et spirituel, appert et prompt aux danses et aux esbats; et disait à son frère, portant l'ordre de la Jarretière : « Mon frère, apprenez à danser. » Et son frère lui répondit : « Il vauldrait mieux que vous et moi apprinssions à mourir, car je cuide (crois) bien savoir que guère de temps ne serons au monde. » Ils furent environ cinq sepmaines prisonniers; et par le capitaine de la Tour, le duc Richard les fit occultement mourir et esteindre.

« Aucuns disent qu'il les fit bouter en une grande huge (coffre), et enclore illec sans boire et sans manger. Autres disent qu'ils furent estains entre deux quientes, couchants en une même chambre. Et quand vint à l'exécution, Édouard, l'aisné fils dormoit, et le jeune veilloit, lequel s'apperçut du malice, car il commença à dire : « Ha! mon frère, esveillez-vous, car l'on vous vient occir! » Puis disait aux appariteurs : « Pour-

quoi tuez-vous mon frère? Tuez-moi et le laissez vivre! » Ainsi donc l'un après l'autre furent exécutés et esteincts, et les corps rués en quelque lieu secret; puis furent recueillis, et après la mort du roy Richard eurent royaux obsecques. »

Voici comme Shakspeare, le grand peintre des consciences criminelles, retrace les derniers moments des deux infortunés enfants d'Édouard. Il met cette relation dans la bouche même du scélérat Tyrrell qui a fait exécuter le meurtre, et qui, dans un monologue effrayant et touchant tout ensemble, se remémore les diverses circonstances du forfait dont il vient réclamer le salaire.

« L'acte sanglant et tyrannique est consommé! se dit-il; le plus grand forfait, le massacre le plus barbare dont cette île ait jamais été coupable! Dighton et Forrest que j'ai subornés pour faire cette horrible boucherie, tout scélérats endurcis qu'ils sont, ces dogues féroces et sanguinaires, émus de tendresse et amollis par la douce pitié, ont pleuré comme deux enfants, en me racontant le détail de leur mort » Hélas! m'a

dit Dighton, telle était l'attitude de ces deux enfants couchés dans le même lit : — Ils se tenaient, m'a dit Forrest, l'un l'autre embrassés dans leurs bras innocents et blancs comme l'albâtre. Leurs lèvres semblaient quatre roses sur une seule tige, qui dans tout l'éclat de leur beauté, se baisaient l'une l'autre. Un livre de prières était posé sur leur chevet. « Cette vue, dit Forrest, a, pendant un moment, presque changé mon âme; mais, oh ! le démon..... » Le scélérat s'est arrêté à ce mot, et Dighton a continué : « Nous avons étouffé le plus parfait, le plus bel ouvrage que la nature ait jamais formé depuis la création ! » Ils m'ont aussitôt quitté tous deux, si pénétrés de douleur et de remords, qu'ils ne pouvaient parler; et je les ai laissé aller, pour venir apporter cette nouvelle au roi sanguinaire. — C'est lui que je vois paraître (*Richard entre*). Santé et bonheur à mon souverain maître !

RICHARD.

Eh bien ! cher Tyrrell, ta nouvelle est-elle de nature à me rendre heureux ?

TYRRELL.

Si l'exécution de l'acte dont vous m'avez chargé doit assurer votre bonheur, soyez donc heureux ; il est consommé.

RICHARD.

Mais, les as-tu vus morts ?

TYRRELL.

Oui, seigneur.

RICHARD.

Et ensevelis, cher Tyrrell ?

TYRRELL.

Le chapelain de la Tour les a enterrés sur-le-champ. Mais de vous dire où, j'avoue que je ne le sais pas.

RICHARD.

Reviens me trouver, cher Tyrrell, immédiatement après mon souper, et tu me conteras alors toutes les circonstances de leur mort... En attendant, ne t'occupe qu'à chercher dans ta pensée comment je pourrais te faire du bien, et sois sûr de l'accomplissement de tes désirs. — Adieu, jusqu'à tantôt.

TYRRELL.

Je prends humblement congé de votre majesté.

RICHARD, seul.

Je vous ai bien enfermé le fils de Clarence : j'ai marié sa fille à un mince parti. Les fils d'Édouard dorment dans le sein d'Abraham, et mon épouse Anne a souhaité le bonsoir à ce bas-monde. A présent, comme je sais que Richmond de Bretagne a des vues sur la jeune Élisabeth, la fille de mon frère, et qu'à la faveur de ce nœud, il lance des regards ambitieux sur la couronne, je vais la trouver, et lui faire ma cour en amant heureux et galant. »

Il n'y a pas de ces grands traits de pinceau dans les *Enfants d'Edouard* de notre Casimir Delavigne. D'un goût trop sûr pour exploiter tous les priviléges de la liberté dramatique dont use trop largement peut-être le grand poëte dramatique de l'Angleterre, il s'est borné au simple et ingénieux développement d'un seul des innombrables épisodes dont se compose le Richard III

de Shakspeare, qui n'est rien moins que le résumé historique de quatorze années, et dans lequel se déroule la longue et horrible série d'assassinats qui ont ouvert à l'usurpateur un chemin sanglant jusqu'au trône.

Sans doute il faut convenir qu'une pièce où l'on voit figurer quatre rois qui se succèdent, Édouard IV, Édouard V, Richard III et Henri VII, est une sorte de chaos qui n'a rien de commun avec la simplicité antique. Mais de ces ténèbres amoncelées jaillissent très fréquemment des éclairs de génie qui vous transportent et vous émeuvent au dernier degré.

C'est donc par une autre voie que Casimir Delavigne arrive à vous toucher profondément. On a loué avec raison la manière dont il a conçu le personnage de Tyrrell. Ce misérable dont le cœur est ouvert à tous les instincts pervers, avec sa cupidité insatiable, avec ses habitudes de jeu, d'ivrognerie, de meurtre; ce misérable, qui s'est vendu corps et âme à Glocester, qui, déjà, sur un signe du tyran, a tenté d'assassiner Buckin-

gham ; eh bien ! il éprouve un retour de sensibilité au moment de frapper deux enfants dont l'âge et les grâces lui rappellent le souvenir de son Tomy, d'un fils unique enlevé à toute sa tendresse. C'est là un trait du premier ordre, un trait qui mérite d'être toujours applaudi, parce qu'il est dans la nature. Dans le cœur de Tyrrell, que la conduite la plus immorale a porté à désespérer de lui-même, l'amour paternel a pu survivre, il a survécu à toutes les autres vertus ; et cet amour s'est réfléchi, en quelque sorte, sur ces malheureux enfants dont il voudrait être le père, dont il est condamné à être l'assassin. C'est un de ces traits qui décèlent les grands maîtres de l'art.

Malheureusement, Casimir Delavigne, malgré son immense talent, malgré les belles conceptions dramatiques que lui doit le théâtre, suit trop facilement sa pente naturelle qui l'entraînait plus volontiers vers le genre de Regnard que vers celui de Corneille et de Racine. Ceci semblera peut-être un paradoxe ou une sottise ; mais, avant de nous juger, nous demandons qu'on

examine toutes les pièces de Casimir Delavigne avec conscience : assurément son vers, le plus souvent, en dépit des situations, se montre saturé de l'élément comique ; il a ce trait, cette vivacité, cette élégance qui font le charme et le prix des meilleurs ouvrages adoptés par la sémillante Thalie. A tout prendre, le Tyrrell des *Enfants d'Édouard*, dans plusieurs des scènes où il paraît, surtout dans celles avec Glocester, a trop exactement le ton et l'impertinence des valets de l'ancienne comédie à l'égard de leurs maîtres.

Si Casimir Delavigne a cru devoir creuser profondément ce caractère de Tyrrell, dont il a fait un de ses principaux personnages ; s'il a cet avantage sur Shakspeare, qui n'a fait qu'effleurer comme en passant cette figure accessoire, il faut reconnaître aussi que ce dernier y a mis l'empreinte de son génie. Quelques mots lui ont suffi. Quoi de plus touchant que le récit de la mort des deux jeunes princes qu'il place dans la bouche du scélérat chargé de l'exécution de ce

crime! Nous avons rappelé ce récit au commencement de cet appendice. L'homme qui, parlant de Forrest, s'écrie : « Le scélérat! » n'était pas né pour devenir lui-même un modèle de scélératesse.

Toutefois l'œuvre de Casimir Delavigne, qui est un brillant reflet du beau tableau de M. Paul Delaroche, contient des scènes, des situations, un grand nombre de vers qui, accueillis avec l'enthousiasme qu'excite toujours le beau, sont demeurés dans la mémoire des amateurs de la poésie dramatique. Nous en détacherons les scènes suivantes qui ne sont pourtant pas exclusivement les plus belles, mais qui se rapportent plus directement à la catastrophe des jeunes princes. Édouard et Richard sont tous les deux dans la Tour, n'aspirant qu'au moment de leur liberté, et ne se doutant pas que le fer des assassins s'apprête à les frapper. Richard, duc d'York, avec toute l'aimable vivacité de son caractère, annonce à son frère une lettre.

SCÈNE XII.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD.

LE DUC D'YORK.

Une lettre! une lettre!

ÉDOUARD.

O bonheur!

LE DUC D'YORK.

Viens l'entendre.

ÉDOUARD.

De qui?

LE DUC D'YORK regardant la signature.

De Buckingham.

ÉDOUARD.

Que peut-il nous apprendre?

LE DUC D'YORK.

Tu vas le savoir.

ÉDOUARD.

Lis.

LE DUC D'YORK.

« Chers princes,

« Vous avez encore dans votre ville de Londres des cœurs dévoués à votre cause; l'archevêque d'York, qui doit vous faire passer ce billet, quelques anciens serviteurs de votre père, et moi, le plus zélé de tous. Le peuple est pour vous; j'ai des intelligences à la Tour, et

j'espère vous délivrer à force ouverte. Ne quittez point vos vêtements pour être toujours prêts au premier signal. Profitez de l'avis que je vais vous donner, car de votre fidélité à le suivre dépendent peut-être votre vie et le succès de l'entreprise : au moment.... »

ÉDOUARD.

On vient.

(Richard cache la lettre dans son sein.)

SCÈNE XIII.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD, TYRRELL.

TYRRELL, à part.

Si je les vois

(Aux princes.)

Je ne pourrai jamais... Quoi! debout?... Cette fois
Je me lasse, mylords.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous donc faire?

TYRRELL.

User d'une rigueur qui devient nécessaire.

ÉDOUARD.

Laissez-nous ce flambeau.

TYRRELL.

Non.

EDOUARD.

Un seul moment.

TYRRELL.

Non :

Qu'en avez-vous besoin pour dormir?

LE DUC D'YORK passant son bras autour du cou de Tyrrell.

Ah! sois bon,

Pense que c'est Tomy qui t'implore.

TYRRELL, près de s'attendrir.

Il m'en coûte :

Mais....

ÉDOUARD, impatienté.

Tyrrell, je le veux.

TYRRELL.

Vous le voulez!

ÉDOUARD.

Sans doute.

TYRRELL.

Le régent donne seul des ordres absolus.

(Emportant la lumière.)

Je ne fus que trop faible, et je ne le suis plus.

LE DUC D'YORK.

Méchant!

TYRRELL, à part.

Sa volonté m'a rendu mon audace.

LE DUC D'YORK.

Ne me demande pas qu'au réveil je t'embrasse.

TYRRELL.

Au réveil!.... ah! sortons. Dormez, mylords, dormez.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, dans les ténèbres.

ÉDOUARD.

Cœur sans pitié! par lui nous n'étions pas aimés.

LE DUC D'YORK.

Je le déteste aussi.

ÉDOUARD.

D'une joie imprévue

Passer au désespoir!

LE DUC D'YORK.

Billet cruel! ma vue

S'y reporte dans l'ombre, et l'interroge en vain.

ÉDOUARD.

Quoi! tenir son salut, le sentir dans sa main....

LE DUC D'YORK.

Et mourir!

ÉDOUARD.

Et penser qu'elle viendra peut-être

En murmurant deux noms s'asseoir sous la fenêtre!

Ils n'y répondront plus, ceux qui les ont portés;

Ils ne la verront plus, même aux pâles clartés

De l'astre qui ce soir....

LE DUC D'YORK.

Attends! le ciel m'inspire,

J'y songe!

(Il court vers une des croisées, en tire les rideaux qui laissent pénétrer les rayons de la lune dans l'appartement.)

ÉDOUARD.

Que fais-tu?

LE DUC D'YORK.

Dieu! si je pouvais lire!

ÉDOUARD.

Eh bien!

LE DUC D'YORK.

Tout est confus.

ÉDOUARD.

Donne, donne.

LE DUC D'YORK.

Un instant.

ÉDOUARD, prenant la lettre.

Mais je le pourrai, moi, je le désire tant!
Richard, écoute:

« Dépendent peut-être et votre vie et le succès de l'entreprise. »

LE DUC D'YORK.

Après.

ÉDOUARD.

« Au moment de l'attaque, montrez-vous aux fenêtres de la Tour; tendez les bras vers le peuple pour exciter son enthousiasme... »

LE DUC D'YORK.

Bien!

ÉDOUARD.

« Et pour qu'on n'ose rien tenter contre vous sous ses yeux pendant la lutte qui va s'engager.... »

LE DUC D'YORK.

Mais le jour? mais l'heure?

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc finir.

« Nos mesures sont prises pour demain ou pour le jour suivant ; c'est encore incertain. Au reste, la veille, dans la soirée, vous entendrez sous vos fenêtres le vieil air national des Anglais, qui sera le signal de votre délivrance prochaine. Espérez, chers princes, et Dieu sauve le roi !

BUCKINGHAM. »

LE DUC D'YORK, se jetant dans les bras d'Édouard.

Dieu ne veut pas qu'il meure!

Il le protégera.

ÉDOUARD.

Le signal convenu,

Qu'il tarde!

LE DUC D'YORK.

Jusqu'à nous aucun bruit n'est venu.

ÉDOUARD.

Hélas! non, l'entreprise est peut-être ajournée.

LE DUC D'YORK, gaiement.

A la Tour, s'il le faut, encore une journée!

Nous la supporterons. Mais, plus calme à présent,
Goûte enfin les douceurs d'un sommeil bienfaisant.

ÉDOUARD, après s'être étendu sur le lit.

J'en ai besoin. Et toi?

LE DUC D'YORK.

Tu veux donc que je vienne?

ÉDOUARD.

Si je ne sens ta main reposer dans la mienne,
Je craindrais pour ta vie.

LE DUC D'YORK.

En vain j'attends.

EDOUARD, qui s'assoupit.

Eh bien?

LE DUC D'YORK.

C'est retardé d'un jour; non, rien, je n'entends rien,
Mais quand je devrais prendre une peine inutile,

(S'approchant du lit.)

Veillons jusqu'au matin. Me voici; sois tranquille.
Point de réponse? Il a tant souffert aujourd'hui!
Doucement, doucement, plaçons-nous près de lui;
Un baiser sur son front! mais sans qu'il se réveille.
Dors; je suis sûr de moi; je prêterai l'oreille;
J'aurai les yeux ouverts.... Réunis tous les trois,
Chaque jour nouveaux jeux! nous n'aurons que le choix.

(On aperçoit la lueur d'une torche à travers l'ouverture grillée de la porte du fond.)

Windsor nous reverra courant sur sa prairie,
Ma première caresse à toi, mère chérie !

(Dans ce moment l'air du *God save the king* se fait entendre sous la fenêtre. Le duc d'York, qui s'est élancé de sa place pour écouter, revient en criant avec un transport de joie.)

C'est le signal, mon frère, et nous sommes sauvés !
Sauvés, mon Édouard !

ÉDOUARD, se levant.

Ah ! ma mère !

(La porte s'ouvre tout à coup pendant qu'ils se tiennent embrassés.)

SCÈNE XV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, GLOCESTER, TYRRELL, DIGHTON ET FORREST.

GLOCESTER, malgré les gestes suppliants de Tyrrell, faisant signe à Dighton et Forrest.

Achevez.

(Les deux assassins courent vers les enfants, qui se renversent sur le lit en poussant un cri horrible.)

Le dénouement se laisse entrevoir. Il faut deux victimes au sanguinaire Glocester. Son mot *achevez* est leur arrêt de mort. Cette fin a été arrangée pour l'effet théâtral. Les poëtes se donnent parfois de plus grandes licences. Au reste, voici le jugement d'un homme consciencieux,

d'un critique très distingué sur la pièce des *Enfants d'Édouard*. « Louer le style, dit-il, faire remarquer la suite non interrrompue de l'action, sa marche rapide, l'observation sévère des règles, et établir par cet exemple la compatibilité tant contestée de ces règles avec les plus beaux effets de la scène tragique, ce serait se répéter en pure perte, et reproduire avec quelques variantes les jugements déjà publiés sur les ouvrages antérieurs de Casimir Delavigne. C'est à peine si certains chicaneurs aperçoivent qu'il s'est écoulé trois jours entre l'arrivée des princes à la Tour et leur mort. Faisons-en néanmoins l'observation pour l'acquit de notre conscience, et pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir volontairement passé sous silence cette grave infraction au précepte d'Aristote, d'Horace et de Boileau.

« Ce n'est pas en vain, dit le même écrivain, que la mythologie a armé Melpomène d'un poignard à deux tranchants, et l'on convient que la tragédie se nourrit de crimes; mais est-ce une raison pour qu'elle s'en assouvisse jusqu'au dé-

goût? Certes, il y en avait pour elle une riche et abondante matière dans le massacre de deux jeunes princes, vertueux, innocents, unis par les liens d'une douce et touchante fraternité, élevés ensemble sous les ailes d'une mère adorée, et arrachés aux douces illusions de la gloire et de la puissance par une ambitieuse barbarie. C'est là, ce nous semble, un horizon assez vaste pour que l'imagination du poëte s'y joue en pleine liberté. Y a-t-il lieu à la terreur? Qui oserait le nier? Ne voit-on pas d'avance les tristes et aimables victimes, placées immobiles sous le regard magnétique du tigre qui n'épie que le moment favorable de les mettre en pièces avec plus de sécurité? N'entendez-vous pas les rugissements du monstre qui rôde autour de sa double proie? Ne suivez-vous pas ces mouvements tortueux et convulsifs, et n'êtes-vous pas épouvanté de cette soif de sang qui étincelle dans ses yeux, qui fait froncer ses épais sourcils, qui se trahit par le craquement de ses dents? Y a-t-il terreur? Oh! oui, sans doute. Quoi de plus terrible en effet que cette

lutte du crime tout-puissant, tout hérissé de fer, contre deux enfants uniquement protégés par les grâces de leur figure, par l'innocence de leur âge, par la sainteté de leurs droits? Dans un pareil combat dont l'issue ne peut malheureusement être douteuse, il n'y a d'égale à la terreur que la pitié, pitié pour les fils, pitié pour la mère, pitié pour l'Angleterre, que l'exécrable Richard doit encore écraser pendant quatre ans du poids de son usurpation. »

Nous compléterons cet *Appendice* par une appréciation du travail de Gustave Nieritz, qui trouve ici tout naturellement sa place.

Bien qu'il n'y ait point lieu de comparer, sous le rapport de l'art, un ouvrage d'éducation à des œuvres dramatiques, on peut dire que l'auteur allemand s'est inspiré des situations les plus touchantes de Shakspeare et de Casimir Delavigne, et qu'il a su se les approprier avec talent en en tirant avec bonheur des enseignements dictés par la plus saine morale. Il a trouvé dans les caractères variés des individus dont il entoure ses deux

principaux personnages le moyen de remplir le cadre de son ingénieuse fiction, si conforme aux données historiques, et d'amener sans secousse, sans fatigue, l'action toujours variée, toujours une, toujours attachante, jusqu'au terme d'un dénouement qui laisse voir dans la fin misérable de Richard III l'action vengeresse de la Providence.

Les *Enfants d'Édouard* nous initie parfaitement aux duplicités perverses de ce tyran, telles que les a signalées l'histoire, telles que les ont peintes les deux poëtes dont nous avons parlé. Dans ce livre, Glocester est dévoilé par d'autres moyens, mais tout aussi bien que dans les drames anglais et français. On le voit faux, dissimulé, cruel, habile toutefois à tromper la vigilance ombrageuse d'une mère, et la religion d'un prélat, et la complicité intéressée de ses propres courtisans devenus ses complices. On le trouve tout entier dans sa difformité physique et morale, et tel que l'a représenté la véridique, l'inexorable histoire, malgré les efforts sophistiques de son apologiste Horace Wal-

pole pour le réhabiliter aux yeux de la postérité. Des tyrans de l'espèce de Richard III sont marqués au front d'un signe indélébile qui résiste à l'action du temps et en fait des objets de terreur et d'épouvante : grande leçon contre laquelle viennent se briser tous les efforts des rhéteurs qui entreprennent de refaire l'histoire en la falsifiant. « Oh ! si les sophistes pouvaient savoir, dit le judicieux critique déjà cité, s'ils pouvaient savoir quel mal ils font aux hommes en essayant de réhabiliter la mémoire des tyrans ! Bel encouragement aux vertus politiques des maîtres du monde, que de revenir ainsi sur la condamnation des brigands couronnés qui ont ensanglanté le pouvoir et déshonoré la pourpre royale. Comme il est utile, comme il est exemplaire de leur apprendre que, condamnés par leur conscience, par la voix ou par le silence des contemporains, ils trouveront un jour dans la postérité des vengeurs complaisants qui érigeront leurs crimes en problème, et qui calomnieront vingt, trente, cent générations, pour se donner le plaisir d'absoudre,

de leur autorité privée, l'homme dont le nom est devenu :

Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Mais il y a dans le livre de Gustave Nieritz, des choses qu'il n'a empruntées à personne, et qui doivent lui faire le plus grand honneur. Nous ne parlons pas de ces traits d'une charmante naïveté qu'il met dans la bouche des deux jeunes princes ; il avait, à cet égard, de beaux modèles ; toutefois il ne leur est pas demeuré inférieur, et plein de son noble objet, — l'éducation des enfants, — il a semé çà et là de bonnes leçons destinées à porter les plus heureux fruits dans les jeunes âmes. Mais ce qu'on remarquera comme nous, c'est le caractère plein de noblesse du jeune Warwick, c'est le chaleureux culte qu'il professe pour la mémoire de son malheureux père, c'est l'intérêt touchant dont il entoure ses deux cousins, c'est enfin la générosité qu'il montre en toute circonstance. On ne saurait trouver une meilleure nature de jeune homme. Il débute, dans l'ou-

vrage, par une bonne action, et, à son insu, cette bonne action dépose dans deux cœurs bien nés les germes d'une reconnaissance qui le protégera jusqu'à la fin, et qui lui assurera le triomphe sur ses ennemis.

Walter Scott, dans plusieurs de ses romans, introduit quelques figures étranges de vieilles femmes ou de nains, personnifications ingénieuses de vieilles traditions populaires, qui portent avec elles un mystérieux intérêt. En créant les personnages de la mère Bloom et de son fils Henri, Nieritz a fait mieux que le célèbre romancier écossais; il ne s'est pas borné à un stérile intérêt de curiosité. Il a fait de ces deux êtres, placés aux derniers échelons de l'échelle sociale, les principaux ressorts de sa fable historique. Partout ils sont mêlés à l'action pour remplir le principal, le plus beau rôle. Tous deux donnent constamment l'exemple des vertus les plus rares dans le monde, — la gratitude et le dévouement. Ces vertus ne sauraient être placées dans un trop beau jour. Nieritz, dans ces deux concep-

tions qui nous semblent avoir le mérite de l'originalité par la physionomie toute particulière qu'il a su leur donner, a fait preuve des plus belles qualités de l'écrivain moraliste. Des créations comme celles-là, si fécondes en bons sentiments, si intéressantes d'un bout à l'autre, suffiraient pour assurer le succès d'un livre d'une manière durable. Henri Bloom, malgré sa difformité physique, qui le rend si semblable à l'odieux Glocester, ressemblance dont il tire un si heureux parti, dans l'intérêt des jeunes princes, devient, par l'inébranlable constance de son dévouement à la personne de Warwick, le principal et le plus admirable héros de toute l'histoire; et quand enfin, sublime de courage et de résignation, il expire sur les genoux de sa vieille mère, on ne peut s'empêcher de verser des larmes et de s'associer à la douleur du jeune Warwick, qui sait qu'il vient de perdre un véritable ami!

On saura gré à Gustave Nieritz de n'avoir pas, suivant son heureuse habitude, mêlé à cette his-

toire, des détails sur quelque branche de l'industrie. C'est une preuve de bon goût. L'intérêt historique était assez puissant pour concentrer l'attention de jeunes lecteurs. Les déplorables résultats de la longue guerre civile des deux Roses devaient bien plus frapper leur imagination que n'auraient pu le faire des rouages de machines ou des explications techniques sur la manière de fabriquer le charbon. Voilà pourquoi nous avons cru devoir, à l'instar de Florian qui fit précéder son *Gonzalve de Cordoue* d'un précis historique sur les Maures d'Espagne, donner en tête des *Enfants d'Édouard* un résumé succinct de la guerre des York et des Lancastre. C'était une introduction toute naturelle. C'était, en quelque sorte l'avant-scène du sujet traité par Niéritz.

Il nous eût été facile de terminer ce volume par un autre conte de notre auteur. Mais c'eût été affaiblir, détruire l'unité du sujet, en dispersant l'intérêt sur d'autres objets. C'est ce qui nous a déterminé à donner cet *Appendice* qui parle en-

core des *Enfants d'Édouard*, et dans lequel nous avons cherché à apprécier les qualités du livre de Gustave Nieritz.

CH.

TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE

